



> 24 Heures
Une journée à Istanbul



Les gens > Portraits de Stambouliotes



SELECTIONNEZ UN PARCOURS POUR COMMENCER



> MUSIQUES D'AUJOURD'HUI



> MÉMOIRES D'ISTANBUL

> La péninsule historique au Patrimoine mondial de l'UNESCO





Portraits

Ilhan Ersahin



Musicien de jazz

Venu au saxophone assez tard, vers l'âge de 16 ans, Ilhan Ersahin a vite rattrapé son retard : à la fois compositeur et homme d'affaires, saxophoniste ténor et chef d'entreprise, suédois et turc, c'est un jeune homme multiculturel qui, une dizaine d'années seulement après son arrivée à New York, avait déjà réalisé deux albums : « She said » en 1996 et « Home » en 1997, un grand succès en Turquie.

Fortement influencé par John Coltrane et Joe Henderson, mais aussi par la musique traditionnelle turque, Ilhan Ersahin a su développer son propre style. En 2000, il sort son troisième album avec le groupe Wax Poetic sur lequel il mixe jazz, world music et rythmes électro.

Deux années plus tard, Ilhan ouvre son propre club à Manhattan. « La ville manquait d'une salle de concert conviviale, presque familiale, mais avec une programmation musicale très pointue. » Tout s'est joué sur un coup de cœur : « J'ai découvert cette petite salle de l'Avenue C, avec un coin de verdure... La nature est tellement rare à New York que je n'ai pas laissé passer l'occasion ! » Ainsi est né NuBlu. Le bouche-à-oreille a fait le reste. À Alphabet City, derrière la porte sans enseigne du club d'Ilhan, se retrouvent dans une ambiance colorée des musiciens de tous bords : jazzmen, rappeurs, percussionnistes brésiliens...

Fort du succès de la salle et de la naissance d'un son labellisé NuBlu, Ilhan décide de créer sa propre maison de disques, NuBlu:records.

Les projets qu'il soutient sont éclectiques. « La musique que je compose trouve ses racines dans le jazz. C'est le son NuBlu, très libre. Tout ce que j'entends, je le transforme, le mélange, tout m'influence », explique Ilhan.

Avec le même talent qui fit le succès du club de Manhattan, NuBlu:records produit des artistes très variés.

La collaboration du trompettiste français Eric Truffaz sur le dernier album d'Ilhan est le fruit d'une rencontre exceptionnelle entre les deux musiciens. « Nous nous sommes connus à Istanbul, par le biais d'un ami commun. Puis nous avons tourné ensemble, et enfin est née l'idée de réaliser un album commun. »

Le résultat : « Our Theory », un brillant album mêlant musique électronique et jazz.

Petit dernier de la famille NuBlu, Ilhan a lancé en juin un second club, à Istanbul cette fois : NuBlu:East, sur les rives du Bosphore. Un lieu éphémère qui fermera ses portes au mois de septembre, à l'heure où les habitants des yalı repartent en ville. Chaque soir, un groupe se produit sur la scène à ciel ouvert du NuBlu:East, parfois accompagné par Ilhan au saxophone.

Le jeune homme vient à Istanbul plusieurs fois par an. « Et chaque visite me surprend. Cette ville évolue à une vitesse prodigieuse ! » La scène musicale stambouliote s'est effectivement transformée en quelques années, en partie grâce au mélange des cultures. « La Turquie est un berceau, j'aime cette fusion entre les couleurs traditionnelles du pays et les sonorités modernes. Les Turcs se sentent européens, et pour moi ils font véritablement partie de l'Europe », assure Ilhan. « Chaque visite à Istanbul est comme un retour au premier monde. Ici, les gens sont bien moins hypocrites que dans les autres grandes villes européennes car leur instruction est différente. Ce n'est pas une éducation tirée des livres, plutôt une éducation humaine, naturelle, traditionnelle. Les stambouliotes sont chaleureux et aiment le partage. »

Le premier concert d'Ilhan en Turquie, en 1997, rassemblait un DJ, un rappeur, et un musicien traditionnel turc. « Aujourd'hui, il y a davantage de groupes dans ce genre. Nous étions très précurseurs !

»

Pour le jeune musicien, Istanbul est comparable à Sao Paulo en termes de mélange de musique. « De nombreux chanteurs et musiciens du monde arabe viennent enregistrer à Istanbul, mais on trouve aussi une scène pop, fusion, rock, jazz, electro... C'est une ville incontestablement cosmopolite. Les influences y sont multiples. Bien trop de musiciens turcs continuent à imiter la musique européenne ou américaine. Ils sont encore timides quant à imposer un véritable style, un style propre à la Turquie contemporaine ».

L'espoir d'Ilhan Ersahin : que la musique turque sorte des rayons "musique du monde" des disquaires. Avec son label, il espère produire prochainement des musiciens turcs et aider à faire connaître les sonorités contemporaines de son pays.

Le site internet de Nublu :
www.nublu.net

Le site internet d'Ilhan Ersahin :
www.ilhanersahin.com

Oya Karaagaç



Fille du Bosphore

Elle est assise, songeuse, sur une banquette en rotin qui fait face au Bosphore. Elle se lève en s'excusant : « J'étais en pleine réflexion... Cet endroit est propice à la méditation... ».

Oya Karaagaç vit à Yeniköy dans un yali, ces luxueuses demeures de bois bâties sur les rives du Bosphore. Au XVIIIe et XIXe siècle, la haute société ottomane rejoignait en été ces belles maisons, peintes d'un rouge brun. Leur nom vient du mot grec yialos, « rivage marin ». Aujourd'hui, les Stambouliotes les plus aisés viennent toujours profiter de la fraîcheur du Bosphore pendant les beaux jours.

Les grands-parents d'Oya ont acheté ce yali au début du XXe siècle. Son grand-père, tout comme son père, était médecin. « Aujourd'hui, plaisante Oya, être médecin ne suffit plus pour acheter un yali. Mieux vaut faire partie de la mafia, c'est bien plus lucratif ! » assure-t-elle.

Oya a vu le jour dans cette maison de famille, dans laquelle elle a toujours passé les mois d'été : « C'était notre résidence estivale : nous vivions près de Taksim pendant l'hiver, dans notre konak (maison de ville). Au mois de juin, mes quatre frères et sœurs, mes parents et moi, après un véritable déménagement, nous y installions pour quatre mois. »

Un déménagement dont elle se souvient parfaitement : « A chaque départ certains d'entre nous étaient déçus : je préférais vivre en ville, ma sœur voulait vivre ici... Au début de l'été, mes parents faisaient des allers-retours incessants car ma mère oubliait toujours quelque chose. La ville était loin à l'époque. Aujourd'hui elle est bien plus accessible ! »

La grande maison était divisée en quatre étages : la grand-mère d'Oya s'installait au rez-de-chaussée, ses deux tantes et leurs familles aux premier et deuxième étages, et ses parents au dernier. « En vivant en famille, on se nourrit de l'expérience des aînés. Cette expérience m'a donné beaucoup de force, dit-elle.

Malheureusement, cette tradition tend à disparaître à Istanbul. Certaines grandes familles stambouliotes sont obligées de vendre leur yali pour des raisons financières. Et les maisons sont rachetées par des gens qui n'ont pas la culture du Bosphore. »

Les rives du Bosphore changent, et Oya est assez nostalgique. « Mais cet endroit reste encore relativement hors du temps. », assure-t-elle.

Chaque après-midi, la famille au complet s'installait à bord d'un caïque pour une balade sur le Bosphore. « Je suis une « fille du Bosphore » : j'ai appris à nager dans le détroit, devant notre maison. Avant ce n'était pas si sale, et puis je pense être immunisée... »

Chaque bâtiment du Bosphore a une histoire. L'édifice voisin appartient à l'église orthodoxe grecque, le prêtre y vit avec sa femme. Il y a longtemps, il appartenait à un poète grec. Le restaurant Aleco, au rez-de-chaussée, est tenu par le fils du prêtre qui s'est associé avec un jeune turc. Il y a deux ans, un bateau a embouti le restaurant, détruisant toute la façade du bâtiment. Devant nous, un ferry frôle la terrasse d'Oya. « Le trafic sur le Bosphore est tel que nous ne sommes jamais tranquille », soupire la jeune femme. « Le risque qu'un bateau heurte nos maisons est permanent... »

C'est le père d'Oya qui a réussi à sauver le yali familial, qui commençait à se délabrer. « Il s'est battu pour cela : nous avons attendu quatre ans avant d'obtenir la permission de restaurer la maison. Finalement, le bâtiment a été complètement démolé pour être reconstruit. Les travaux ont duré un an. Nous avons perdu le charme des maisons de bois, mais ces maisons sont devenues trop

coûteuses en entretien. »

Aujourd'hui les parents d'Oya continuent ce roulement entre la ville et les rives du Bosphore. La jeune femme, elle, a choisi de vivre toute l'année à Yeniköy. Grâce à l'amélioration des axes de communication, de nombreux yalı sont habités toute l'année et les stambouliotes s'installent de plus en plus loin vers la mer Noire.

Oya observe de sa fenêtre l'évolution du Bosphore au cours de l'année : « en hiver, le détroit est plus calme, il y a moins de trafic. L'été est plus physique, plus énergique. Et comme je suis entourée par des restaurants et des cafés, les beaux jours sont très animés ». Dimanche dernier, la jeune femme est partie en barque en direction de la rive asiatique avec des amis et le moteur du bateau est tombé en panne : « un gros cargo avançait dans notre direction, mes amis étaient terrorisés », raconte-t-elle. « Moi je suis habituée : je me suis fait rapatrier par la police plusieurs fois, alors que je lisais au milieu du Bosphore : « Mademoiselle, vous allez vous faire renverser par un bateau... » Maintenant je ne la fais plus, le trafic est tellement dense... »

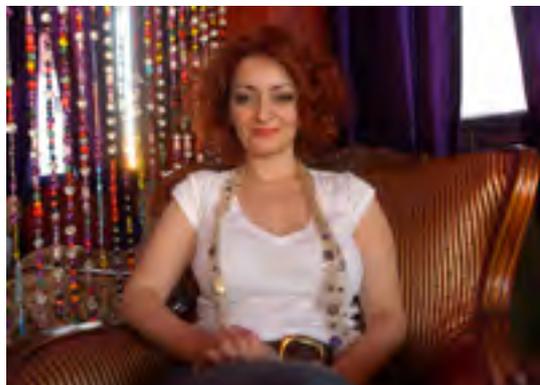
Avec l'augmentation du trafic sur le Bosphore, le danger et la pollution ne cessent de croître.

Depuis quelques années, les quartiers des rives du Bosphore se réunissent en association pour sauver la région. Une fondation est chargée de nettoyer le Bosphore et les mers de Turquie, mais pour l'instant les résultats de son travail sont peu probants. Les quartiers de la rive asiatique, comme Pasabahçe, étaient il n'y a pas si longtemps couverts de forêts. Les rives du Bosphore se construisent à une vitesse fulgurante. Heureusement, depuis quelques années, on ne peut plus construire au bord du détroit, mais les collines sont de plus en plus occupées.

« Je n'avais pas conscience, enfant, de vivre entre deux continents. Ce n'était pas l'Asie, c'était l'autre côté, naturellement. » Avant la construction du pont du Bosphore, en 1973, de longues files d'attente se formaient aux embarcadères des bateaux vers l'Asie. « C'était très amusant mais beaucoup plus difficile. Maintenant je traverse plus facilement car j'ai des amis qui vivent en face, des sociétés avec lesquelles je travaille... Du côté européen il y a des quartiers dans lesquels vous allez seulement si vous êtes obligé. Le problème c'est que l'on n'a pas de métro assez développé pour une ville de cette taille ! »

La vie d'Oya évolue au rythme du détroit et de sa circulation. Le soleil descend lentement et le rythme des bateaux se fait plus rapide à l'embarcadère voisin. « Malgré les terribles désavantages comme l'humidité qui détruit ma maison et est la cause de mes rhumatismes, j'ai une chance inouïe de vivre sur le Bosphore ! » plaisante Oya.

Yasemin Alkaya



Femme de tête et actrice

La patronne du 5.Kat, cheveux rouge flamboyant, paraît anxieuse. Malgré pratiquement 13 ans de métier, Yasemin Alkaya est encore inquiète lorsque la soirée commence : il faut maintenir la réputation de son établissement et recevoir comme il se doit les quelques 80 clients qui dîneront ce soir sur la terrasse du "5ème étage"...

« Je n'ai pas choisi de tenir cet endroit, c'est lui qui m'a choisie », explique cette jeune femme dynamique. À l'époque, je ne buvais ni ne fumais : diriger un restaurant était bien loin de mon mode de vie... », avoue-t-elle.

Alors qu'elle dirigeait la compagnie de théâtre Teatrofil, Yasemin a accepté le pari de piloter un restaurant. « Je ne travaillais pas assez en tant qu'actrice, j'avais besoin d'argent, et j'ai accepté en imposant une seule condition : être ma propre patronne. »

Faute de temps, Yasemin a rapidement laissé de côté sa compagnie de théâtre : « Ces deux vies n'étaient pas compatibles ! », s'exclame la jeune femme. « Je joue toujours, au théâtre ou au cinéma, car j'essaie de prendre le temps de réaliser les projets qui me tiennent à cœur... ».

On comprend mieux la vie de Yasemin lorsque, vers 20h, les clients affluent sur la terrasse, ouverte il y a 5 ans. Pour une vue si exceptionnelle sur le Bosphore, on se bat pour une table... Le 5.Kat est plutôt branché, malgré les dires de sa propriétaire : « Nous sommes ouverts depuis presque 13 ans, ce n'est pas un effet de mode, c'est un classique ! »

Yasemin Alkaya est une figure de la nuit stambouliote. Et elle ne se lasse pas de sa ville : « Istanbul a énormément changé en une dizaine d'année. De nombreux établissements se sont ouverts, la vie nocturne est de plus en plus agitée... c'est une ville passionnante, trépidante, magique, tout d'abord de par son emplacement géographique, mais aussi grâce à ses habitants, une véritable mosaïque culturelle. On trouve de tout à Istanbul ! »

Tout comme dans son restaurant : « je n'ai qu'un seul concept, faire ce que j'aime : la déco, le menu, le service, la musique, tout est à mon goût. Mais c'est surtout ce que je sers que je mets en avant : une bonne ambiance ne vaut rien sans une excellente cuisine. Il ne faut pas perdre de vue que les gens viennent ici avant tout pour manger ! »

Après 23h, le restaurant se transforme en bar, et le volume de la musique s'amplifie. Le 5.kat est aussi réputé pour la qualité de son ambiance sonore : « je vais bientôt publier une compilation. Les clients me le demandent depuis tellement longtemps que je ne peux plus reculer... »

Tous les soirs, un DJ se produit sur la terrasse, mixant les derniers tubes branchés et les classiques turcs.

« C'est difficile de trouver une ambiance sonore pour un restaurant, explique Yasemin, il ne faut ni tomber dans le style « musique d'ascenseur », ni une sélection trop « tendance ».

La réalisation est la seconde passion de Yasemin. La jeune femme est passée derrière la caméra pour la première fois il y a un an. « Je me remémorais les difficultés que j'avais pu rencontrer au restaurant, et j'ai décidé d'en faire un film. » Un « docudrama », comme elle le définit elle-même : « c'est très drôle, mais quand je l'ai vu pour la première fois et que j'ai réalisé que c'était ma vie, j'en ai pleuré... Les autres en rient ! C'est peut être cela que l'on appelle tragi-comique ! »

Présenté au festival international du film d'Istanbul, le film de Yasemin a été salué par la critique et le public. Mais la jeune réalisatrice regrette que son film ne soit pas

sélectionné dans d'autres festivals : « les jurys sélectionnent ce qu'ils attendent : la vie dans les campagnes turques, la pauvreté, l'émigration, les droits de l'homme. Le sujet de mon film ne les intéresse pas : trop simple, il pourrait avoir lieu dans n'importe quelle ville européenne. Quel dommage ! Pour moi il est très représentatif de la Turquie d'aujourd'hui ».

Elle ajoute : « C'est très difficile de tenir un restaurant, et je pense que pour une femme, c'est deux fois plus dur. Et pas seulement en Turquie ! Je travaille avec des hommes qui ont toujours un mode de vie traditionnel, qui battent leurs femmes, elles-mêmes déjà frappées par leur père. Ces hommes ne sont pas prêts à voir une femme comme moi... »

Le site internet du 5.kat :
www.5kat.com

Esra Basak



Militante écologiste

Esra Basak est une jeune femme militante. Elle travaille depuis 1998 dans le domaine de la conservation de la nature. « J'ai toujours été une fervente admiratrice de la nature, mais d'une façon très romantique : j'ignorais le nom des espèces animales, leur mode de vie, leurs difficultés. »

La jeune Stambouliote a donc décidé d'effectuer un master à l'université de Wageningen, aux Pays-Bas, sur l'économie des lacs protégés en Anatolie Centrale. Après un court séjour dans une association stambouliote, qui finalement ne répondait plus à ses idéaux, Esra a rejoint l'ONG nationale Doga Dernegi. Aujourd'hui, elle est chargée de communication de l'association à Istanbul, sa ville natale.

Crée en 2002, employant une vingtaine de personnes, l'association turque Doga Dernegi a pour but de préserver les espèces menacées, et en particulier les oiseaux. En partenariat avec l'association internationale BirdLife, elle entreprend des actions locales et directes de préservation de la nature, développe des réseaux de communication et de coopération, effectue des recherches, lance des programmes éducatifs ayant trait au développement et préconise la défense de la nature à travers des campagnes et du lobbying.

Le détroit du Bosphore est une étape importante de la migration des volatiles, et des milliers d'entre eux transitent chaque année par ce site au cours de leur déplacement entre l'Eurasie Occidentale et l'Afrique. Au printemps et en automne, des milliers d'oiseaux sont visibles depuis les collines de Camlica.

« L'une de nos priorités est d'améliorer les capacités d'observation des Stambouliotes, explique Esra. Pour nous, il est essentiel que les Turcs connaissent leur pays et la richesse de sa faune. » Grâce à l'action de Doga Dernegi, le nombre d'observateurs bénévoles des oiseaux est passé de 10 en l'an 2000 à 400 en 2004.

« Istanbul et le détroit du Bosphore sont des aires de biodiversité clé, des sites prioritaires en raison de la présence de certaines espèces menacées : mammifères, reptiles, oiseaux mais aussi quelques espèces végétales ».

En effet, la Turquie présente trois types de régions géographiques : montagnes du Caucase, steppes, bassin méditerranéen, et donc plusieurs zones de transitions d'où cette diversité de plantes.

« Pour le moment, Doga Dernegi dispose de peu de données, mais nous comptons populariser l'intérêt pour la biodiversité grâce à la collaboration de scientifiques. C'est pour cela que nous avons privilégié les oiseaux, qui sont les animaux les plus faciles à populariser : ils fascinent par leur parcours, leur mouvement, leurs couleurs ».

Le premier moyen d'action de l'ONG est la loi. Doga Dernegi travaille actuellement, en collaboration avec le ministère de l'environnement, sur un projet de législation de conservation de la nature. « C'est la première fois qu'un projet de cette envergure est mis en place en Turquie », explique Esra. « Jusqu'à maintenant, le gouvernement à toujours été assez frileux en matière d'environnement. »

Avec l'UINC (International Union for Nature Conservation), Doga Dernegi a mis en place un système de base de données recensant les espèces d'oiseaux présentes en Turquie, mis à jour par des scientifiques. L'association a également mis à disposition du grand public toutes ces informations.

« Parmi les grandes réussites de Doga Dernegi, ajoute Esra, il y a la

protection de l'Otis Tarda. C'est l'un des plus gros oiseaux volants, et elle est donc très facile à chasser. » Une action simple, mais efficace. « Nous avons mis en place une campagne auprès des agriculteurs de la région pour préserver leur nid. Cela a très vite donné des résultats positifs et encourageants. »

Malgré tout, la notion de protection de l'environnement reste marginale en Turquie, il est urgent de magnifier ce concept de "devoir de conservation", et cela au niveau national. Or cela suppose des moyens économiques beaucoup plus élevés. Les financements de Doga Dernegi sont à plus de 99% étrangers, et il est encore très difficile d'obtenir des bailleurs de fond turcs.

Toutes les deux semaines, Doga Dernegi publie un communiqué de presse exposant les réalisations de l'association.

« Mais les répercussions sont trop légères, regrette Esra. Les médias turcs ont encore trop peu d'intérêt pour les sujets liés à l'écologie. »

Doga Dernegi collabore également avec l'association Bugday, qui milite pour une vie quotidienne « écologiquement correcte ». « Leur but est de mettre un peu d'éthique, de philosophie dans la vie des gens. », explique Esra. Leur réalisation la plus significative est un jardin agricole biologique, situé sur la rive asiatique du Bosphore, qui produit de quoi nourrir chaque semaine une centaine de famille stambouliotes. « L'association fonctionne grâce à ses adhérents. Chaque semaine, chaque membre reçoit chez lui un panier de fruits et légumes du jardin biologique, » explique Esra. « Les informations sur l'utilisation des OGM en Turquie ne sont pas encore officielles, mais il est certain qu'il vaut mieux manger la récolte de Bugday ! »

La Turquie n'a pas encore mis en place de programmes de rétribution économique liée à l'écologie, mais Esra espère que ce type de campagnes seront bientôt mises en place par le gouvernement. « Cela permettrait d'accélérer le processus et la bonne volonté des gens ! »

La jeune femme reste optimiste : « J'essaye d'être écologiquement correcte au jour le jour : chez moi, j'utilise des détergents écologiques, que l'on trouve depuis peu en Turquie, je n'ai pas de voiture et je mange bio grâce au jardin organique de Bugday ! », s'exclame-t-elle en riant...

Le site internet de Doga Dernegi :
www.dogadernegi.org

Le site internet de Bugday :
www.bugday.org

Le site internet de Birdlife :
www.birdlife.org

Isik Aydemir



Architecte et spécialiste du patrimoine historique

Isik Aydemir aime faire partager l'amour de sa ville. Aux étrangers, mais aussi aux Stambouliotes d'adoption. « Il faut rendre lisible l'histoire d'Istanbul », explique avec passion cet architecte, pour qui la priorité est de faire connaître aux nouveaux arrivants l'histoire de la ville, pour qu'ils puissent l'aimer et la respecter.

Depuis les années soixante, Istanbul a connu une croissance démesurée et sa population a triplé. Aujourd'hui, alors qu'elle compte déjà plus de 10 millions d'habitants, la ville fait face à une extension qui semble sans limites, et donc à une crise du logement et des transports. Mais pour Isik Aydemir, la ville rencontre surtout un grave problème de citoyenneté. « Les nouveaux arrivants ne sont pas habitués à vivre avec le patrimoine, ils ne le respectent pas », note l'architecte, « ils ne s'approprient pas l'histoire de la ville, cette mémoire urbaine essentielle à l'assimilation ».

Istanbul change avec ses habitants : les maisons en bois, conçues pour durer à peine 100 ans, sont aujourd'hui difficiles à restaurer car le bois est devenu inaccessible. « Les techniques de construction méconnues, et la main d'œuvre trop chère », explique Isik Aydemir. « De plus, le confort sommaire de ces maisons ne convient plus aux attentes des Stambouliotes, qui préfèrent le confort d'une maison à l'américaine construites à la périphérie d'Istanbul. »

Les citadins sont donc nombreux à quitter le centre pour des complexes résidentiels construits à l'extérieur de la ville, sur les collines du Bosphore. Les plus aisés construisent sur les côtes de la mer Noire, moins exposées aux séismes que les rives de Marmara. Et le centre est occupé désormais par des bureaux et des commerces.

Mais il semble que depuis quelques années on assiste à un retour des intellectuels et des jeunes vers les quartiers du centre : Galata, Sultanahmet, par exemple. « Cela est surtout dû à un problème de transport », remarque Isik Aydemir. « Les Stambouliotes passent souvent plus de deux heures par jour dans les transports pour se rendre sur leur lieu de travail. Pour certains, cela est devenu invivable, d'où un certain regain pour les quartiers plus centraux. »

« La municipalité doit faire quelque chose car la sauvegarde ne suffit pas », regrette l'urbaniste, « une métropole comme Istanbul doit savoir mettre en œuvre de grands projets ».

Pour l'instant, certains projets privés ont été une réussite : « la nouvelle université de Kadir Has dans le quartier de Cibali - une ancienne usine de tabac transformée en campus -, a contribué à l'évolution du quartier. Les étudiants et leurs professeurs ont investi peu à peu les abords de l'université. »

La municipalité doit de toute urgence « redéfinir les fonctions de la ville », estime l'architecte, « la péninsule historique n'est pas un musée mais un espace de vie. »

Alors que dans le quartier du grand bazar on essaye de délocaliser les ateliers de confection et les grossistes, les han sont dans un état déplorable. « Il faut savoir rendre visible le patrimoine », prévient Isik Aydemir.

Or les techniques de restauration sont mal connues. Les remparts d'Istanbul, les plus anciens d'Europe, (I^{er} siècle), ont été restitués, une technique moins onéreuse que la restauration, qui consiste à reconstruire à l'identique.

« Ces remparts sont une grande richesse pour la ville. Or cette technique employée pour la préservation a été très critiquée : c'est falsifier l'histoire », poursuit Isik Aydemir, « Il aurait fallu consolider les murs mais c'est une méthode de restauration beaucoup plus difficile, qui s'apparente presque à la sculpture, et qui est peu connue en Turquie. »

Le patrimoine d'Istanbul a été valorisé dès les années 30 par l'urbaniste français Léon Henri Prost. Invité en 1932 par le ministère

de l'urbanisme turc à travailler sur le plan de la ville, il conçut un parc archéologique où il était interdit de construire. Il a également travaillé sur Galata et Taksim en limitant la hauteur des bâtiments, principes encore respectés aujourd'hui. « Grâce à lui la ville a conservé sa silhouette », observe Aydemir. Il explique : « Le soubassement des immeubles ne peut être fondé à plus de 40 mètres au dessus du niveau de la mer, et la limite de construction est de trois étages au dessus de ces 40 mètres. »

Et surtout, depuis vingt ans, toute la vieille ville est patrimoine mondial de l'UNESCO.

« Nous avons pris conscience de l'importance de classer des sites tout entiers et non plus des bâtiments éparpillés », explique Isik Aydemir. « Mais il y a deux ans une commission de l'UNESCO a protesté contre les démolitions et a menacé de déclasser le site. » En effet, certains bâtiments trop chers à restaurer sont détruits.

La priorité d'Istanbul est de sauvegarder son patrimoine. « Nous avons de grandes richesses et devons les préserver. Il faut rendre lisible l'histoire, valoriser les quartiers du centre ». « Pour les touristes, mais surtout pour les Stambouliotes », ajoute l'architecte.

Isik Aydemir est membre de l'Académie d'Architecture de Paris, du Conseil scientifique d'Europa Nostra (fédération européenne du patrimoine culturel), Président de l'association culturelle Turquie-France, et Directeur du centre de recherches International d'Etudes Urbaines à l'Université de Yildiz, Istanbul.

Le site internet d'Europa Nostra:
www.europanostra.org

Gönül Paksoy



Styliste

La styliste Gönül Paksoy nous reçoit dans son showroom, en plein cœur de Tesvikiye. Assise sur un canapé recouvert de pièces de tissus anatoliens, entourée de ses créations, cette collectionneuse chevronnée sculpte les tissus anciens pour leur donner une nouvelle vie, combinant broderies précieuses et tissages du passé au confort des coupes modernes.

Chimiste de formation (elle a effectué sa thèse sur l'usage des plantes comme source de teinture naturelle), Gönül Paksoy est avant tout collectionneuse.

Depuis plus de quinze ans, elle accumule des vêtements de l'empire ottoman, dont elle s'inspire. Son appartement est devenu un véritable musée de la mode turque : bijoux, abas (manteaux de laine), caftans brodés... La styliste sillonne toute la Turquie à la recherche de pièces rares.

Pour créer sa collection, des chaussures aux bijoux, en passant par les tuniques et les sacs, elle utilise des tissus anatoliens qu'elle restaure et qu'elle intègre à ses propres créations. « J'essaye de donner une nouvelle vie à ces antiquités... Un caftan, lorsqu'il est porté, continue à vivre ! »

Gönül Paksoy aime sauver des chutes de tissus, les restaurer, les réanimer. Elle protège les étoffes en les doublant de tulle, réutilise des chutes.

Sa grande connaissance des teintures lui permet de créer des couleurs originales, très pures. « J'utilise des pigments naturels, toutes mes teintures sont végétales, précise-t-elle. « Par exemple, j'ai dernièrement utilisé beaucoup de teintures à base de sauge, qui donnent un vert très naturel, très particulier. »

« En général, les femmes sont curieuses face aux matériaux de mes créations, elles les examinent, les manipulent, cherchent à comprendre la trame du tissu. »

Sa clientèle est très variée et comporte une majorité de femmes étrangères. « J'ai dernièrement créé une collection entière pour une princesse du Moyen-Orient. Une centaine de pièces, jusqu'aux boîtes qui contenaient les chaussures... »

Gönül Paksoy crée pour les femmes de goût : « Ma clientèle est composée de femmes attirées par l'art et qui ont une relation particulière avec le passé. »

Elle ne s'attache pas à la mode qui change, par exemple ne fait pas de col « car les cols changent avec les saisons. » Ses vêtements peuvent être portés des deux côtés.

« Il y a beaucoup de préjugés sur les femmes turques, ajoute-t-elle, mais pour moi ce sont des femmes modernes. »

Sa clientèle porte souvent ses créations à l'étranger et c'est toujours un grand succès : « Je me souviens d'une cliente qui partait travailler à Paris. Elle portait une de mes créations lors d'un séminaire, lorsqu'une journaliste française l'a abordée. Elle était subjuguée par le tissu de son caftan. Cette femme était tellement curieuse que ma cliente lui a offert son manteau. Depuis, elles sont très amies. »

Le bouche à oreille a fait la majorité de la clientèle de Gönül Paksoy. « C'est la clientèle que je préfère. Certaines femmes viennent ici car elles ont lu un article sur moi dans un magazine, mais parfois je sens que mes vêtements ne leur conviennent pas, qu'elles ne sont pas à l'aise dans des tissus si fragiles, si délicats. Quand j'ai commencé ce métier, j'ai tout de suite senti que ma clientèle allait être une clientèle spéciale, restreinte. » Car l'élégance ottomane a un prix : entre 400 à 12 000 euros.

La simplicité de ses coupes a séduit les Japonais, qui viennent de lui consacrer une exposition. « En 13 jours, 17 000 personnes ont visité l'exposition, ça a été un grand succès ! Je pense être très proche des coupes traditionnelles japonaises, ce qui explique ce succès. »

Si elle touche une clientèle restreinte, Gönül Paksoy est célèbre à Istanbul et elle est devenue un argument de vente pour les antiquaires du grand bazar. « Pour appâter le client, certains disent que je viens acheter mes tissus dans leur boutique. »

La seconde passion de Gönül Paksoy est la cuisine. Une fois par an, elle organise un dîner auquel elle convie clientes et amies. « Je fais tout moi même. J'aime mélanger les saveurs, les couleurs. La cuisine passe aussi par la vue ».

Et, dernièrement, elle s'est lancée dans une nouvelle collection : les poupées. « Je me suis inspirée des dessins de mes jeunes neveux, que j'ai recréés en trois dimensions. » Le résultat : Ani le terrible dragon, Do le poulpe, réalisés de chutes de tissus anciens, boutons et autres ornements.

Gönül Paksoy ne semble pas prête à s'arrêter de créer...

Ahmet Insel



Universitaire et économiste

Economiste, professeur à l'université Paris I et à l'université de Galatasaray à Istanbul, Ahmet Insel s'interroge sur les perspectives d'adhésion de la Turquie à l'Union Européenne.

1. La Turquie et le sentiment national après les atermoiements de l'Europe.

Bien que les citoyens turcs pensent que les réformes faites par le pays sont suffisantes pour entrer dans l'UE, elles ne me semblent pas encore abouties.

Il y a une immense attente de la société turque face à l'Europe. En avril 2004, lorsque l'UMP a décidé de ne pas soutenir la perspective de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne (UE), le peuple turc a été déçu et blessé.

Puis lorsque l'on a commencé à penser que le traité constitutionnel allait être refusé par les électeurs français, et au fur et à mesure que la position française s'est raidit, le choc est devenu réel en Turquie. L'opinion turque refuse la définition culturaliste de l'Union Européenne car elle exclut de fait la Turquie musulmane.

Cette déception de l'Europe peut prendre la forme d'une montée du nationalisme dans notre pays car les partis nationalistes ont vu se réaliser leur prédiction. L'UE n'a pas fait les démarches nécessaires pour sortir la Turquie de cette impasse, par exemple en maintenant sa position passive vis à vis de Chypre.

Le discours dominant européen, qui entend que les négociations ne signifient pas l'adhésion, décrédibilise tout le processus.

Or ce qui est intéressant pour le pays, c'est précisément le processus démocratique en vue de l'entrée dans l'UE.

Dans 10 ans, la population de la Turquie se stabilisera autour de 90 millions d'habitants et si nous atteignons le PIB moyen de l'UE, accompagné d'un dynamisme démographique et culturel, la Turquie pourra très bien subsister face à une Europe vieillissante sans être dans l'UE. En revanche la vertu principale de l'Europe c'est d'ancrer son pourtour dans une dynamique de transformation démocratique, dont les effets étaient visibles en Turquie quand la candidature était crédible en 2001-2002.

Par exemple, les jeunes kurdes de Turquie ont espoir en l'adhésion comme une solution pour sortir de l'impasse de la confrontations d'identités nationales. Avec une identité supranationale comme l'Europe, la crise identitaire nationale s'apaiserait d'elles-mêmes. Or si on ferme cette perspective on risque un renouveau du nationalisme.

Pour moi, cette attitude des politiques européens est irresponsable. La France propose de continuer l'union douanière et de faire adhérer la Turquie aux politiques de défense et de sécurité européenne, ce qui est inadmissible : la Turquie n'est pas qu'un marché et une force militaire, elle ne deviendra pas l'Israël de l'Europe.

Il faut revoir nos rapports avec l'UE. Je suis pour une république européenne.

Soit la Turquie rentre par la porte britannique, du marché commun et de l'OTAN, soit par la porte de l'Europe politique, sans proposer un partenariat privilégié.

2. Ce qui inquiète les européens et plus particulièrement les français La Turquie est un grand pays en termes démographiques, et pour le "français moyen" qui a toujours considéré l'Europe comme son domaine réservé, elle représente un risque de décentrage.

Ce qui fait peur aux français, c'est la fin d'une perception franco-française de l'Europe.

La Turquie obtiendrait forcément plus de voix que la France ! C'est cette conception française de l'UE qui est en crise, et cette crise trouve son expression extrême dans l'exemple turc, qui cristallise les angoisses françaises.

3. L'armée turque et la vision politique française : une garantie ou un

frein à l'intégration?

La droite européenne à toujours été très à l'aise avec les militaires turcs, c'est la gauche anti-militariste qui est très critique.

La position de la gauche européenne me semble plus sincère : elle a été très violente dans les années 1990, mais quand les militaires ont perdu du terrain, la gauche a reconnu la démocratisation de la société turque.

Il y a un clivage dans la société française vis à vis de la Turquie : d'une part, ceux qui critiquent les déficiences de la démocratie et des droits de l'homme en Turquie, pour que la Turquie change, d'autre part ceux qui critiquent les mêmes points pour que la Turquie n'entre pas dans l'Europe. On assiste à une instrumentalisation de la déficience démocratique par la droite, car cette déficience ne gênait pas la droite avant le débat de l'entrée dans l'Europe.

4. Les militaires seront-ils solubles dans l'Europe ?

Les militaires veulent élargir leur rôle à la sécurité extérieure, ils souhaitent devenir une armée internationale et savent très bien que l'Europe a un déficit en matière d'armée : dans l'ensemble de l'Europe, on pourrait difficilement mobiliser 60 000 personnes, ce qui ne donne pas les moyens à l'UE de se poser face aux américains. En ce qui concerne les islamistes, on a vu comment, pendant deux ans, quand la perspective d'adhésion était crédible, les islamistes n'ont montré aucune résistance face à la vague de modernisation. Plus de 2/3 de la société turque souhaite l'adhésion à l'UE, c'est pour moi la garantie la plus fondamentale contre le danger islamiste en Turquie.

A la différence de l'Iran, la Turquie n'a pas utilisé l'Islam pour renverser une dictature.

Il n'y a pas de légitimité politique intrinsèque de l'islamisme en Turquie ; c'est au contraire la démocratie qui est légitime.

La capacité de transformation des islamistes dans les années 90, par le biais des interventions militaires mais aussi de la société civile, montre que les islamistes radicaux sont une minorité, avec un électorat de 3 à 5 % - donc pas plus dangereux que le FN qui est passé au second tour des élections présidentielles en France.

Il faut que la société civile turque devienne plus autonome face à l'Etat, ainsi les réformes seront des réformes assimilées. La démocratisation ne doit pas être un cadeau de l'UE, mais le résultat d'un combat de la société turque elle-même.

Il faut être conscient qu'un droit accordé de façon magnanime par un gouvernement peut être retiré d'une façon magnanime par ce même gouvernement.

5. La question arménienne : une question de temps

Le plus important c'est l'absence de connaissance des turcs sur ce qui s'est passé en 1915. Cette amnésie historique organisée fait que la grande majorité des gens rentrent dans une transe négationniste face aux questions sur le génocide. Cette ignorance pourrait à très court terme à être comblé.

Mais il faut du temps pour que les gens commencent à parler de ce qui s'est passé en 1915. On pourra un jour reconnaître la gravité des actes commis contre les citoyens ottomans d'origine arménienne en 1915, mais aussi en 1895, en 1909, en 1917-1918.

La seule difficulté, par rapport à la diaspora arménienne, c'est qu'après la déportation les arméniens incorporés dans l'armée russe ont aussi commis des massacres, et donc les populations de l'est de la Turquie ont connaissance de massacres subis par leurs ancêtres commis par les bandes arméniennes.

Il y a eu de la part du gouvernement ottoman une volonté d'élimination massive des arméniens de l'Empire, car ils étaient pris par la panique au moment de la dislocation de l'Empire. Ce n'était pas du racisme comme le racisme nazi, et les arméniens n'étaient pas considérés comme le mal absolu.

Cette volonté d'élimination physique n'était pas spécifiquement dirigée contre les arméniens mais contrairement à eux les grecs ont pu rejoindre la Grèce, et les Bulgares la Bulgarie.

Les arméniens, n'ayant pas de patrie, ont été déportés et en grande partie éliminés par ordre du gouvernement, des officiels locaux, et des tribus kurdes... Certaines personnes ont essayé de sauver les arméniens.

Pour le moment, même pour ceux qui comme moi sont parmi les combattants qui souhaitent la reconnaissance des massacres, des malheurs et des drames qu'ont subi les arméniens, même pour nous le concept de génocide est difficile.

C'est devenu un tabou : on ne peut pas tenir une réunion en

Arménie si l'on n'accepte pas le concept du génocide, et cela est gênant.

Les Turcs doivent discuter de ce problème et l'Europe ne nous aide pas à clarifier cette question... C'est comme si le sénat américain avait reconnu dans les années 60 le passé collaborationniste en France ! Le débat aurait été rigidifié et il y aurait eu une réaction nationaliste. La France n'aurait pas pu aboutir à ce travail de mémoire effectué dans les années 70.

Ahmet Insel a publié en 2003 un ouvrage de contributions La Turquie et le développement, une coédition L'Harmattan / Université de Galatasaray

Jean-François Pérouse



Chercheur en géographie urbaine

Agrégé de géographie et diplômé des Langues orientales en turc, Jean-François Pérouse est pensionnaire scientifique depuis 2002 à l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes (Istanbul) en tant que responsable de l'Observatoire Urbain d'Istanbul (OUI). Il a publié en 2004 l'ouvrage *La Turquie en marche* aux éditions de La Martinière

En 1994, il soutient sa thèse sur l'histoire urbaine d'Ankara. Ses travaux de recherches s'inscrivent dans le champ des études urbaines en sciences sociales, entre géographie urbaine et politique et anthropologie urbaine. Les périphéries d'Istanbul, l'installation des « nouveaux Stambouliotes » et le développement des cités privées à l'américaine sont au centre de ses études.

1. Istanbul aujourd'hui : un résumé de la Turquie ou une exception dans le pays ?

C'est un résumé un peu exacerbé de la Turquie, une vitrine, un ensemble urbain inséparable du reste du pays, qui vit de ce pays et en phase avec lui - tout en le promouvant vers des horizons étrangers.

Il est difficile d'isoler Istanbul même si son histoire, sa taille, sa masse, sont exceptionnelles. C'est tout de même une expression de la Turquie et un laboratoire extraordinaire des grands bouleversements sociaux qui affectent le pays dans son ensemble. Istanbul étant un laboratoire des transformations sociales, elle vit depuis le début des années 90 un réveil identitaire. Des références identitaires, jusqu'alors cachées sous l'affirmation de l'appartenance exclusive, réapparaissent, sont reconstruites. Ce processus s'est enclenché grâce à l'évolution sociale et politique interne et aux sollicitations européennes.

Les gens peuvent faire entendre leurs différences sans pour autant nier, rejeter leur citoyenneté turque. Par exemple, le premier ministre turc reconnaît la réalité kurde et un arsenal de lois permet à nouveau des publications dans les différentes langues kurdes.

On assiste à la mutation d'une affirmation identitaire exclusive, qui était politique, vers une affirmation identitaire plus plurielle, articulant l'identité d'origine à une identité citoyenne et politique.

Ensuite, il y a eu une récupération politique, mais aussi économique et commerciale, de ce phénomène avec le succès de la musique et de la littérature ethnique.

Au niveau culturel, il y a une « exceptionnalité » d'Istanbul et presque tout ce qui se fait en province est une délocalisation momentanée.

Quelques artistes ont joué l'implantation en province, dans le nord-est et dans l'ouest de la Turquie, mais tout ce qui se passe actuellement en province est à l'initiative d'Istanbul.

2. Comment la physionomie d'Istanbul évolue-t-elle : les quartiers vont-ils perdre leur spécificité ?

Parmi ces évolutions, on assiste à une fragmentation de la ville. Son extension est considérable et ce développement physique se fait plus rapidement que l'extension démographique, ce qui risque de poser un problème économique à terme.

Parallèlement à cette extension, les différenciations sociales et fonctionnelles s'accumulent, favorisées par la topographie fragmentée de la ville.

Certaines évolutions inquiétantes répondent à des politiques d'urbanisme. Citons la politique du « tout tourisme » pour la péninsule, « Istanbul Ville-musée ». Elle vise à délocaliser certaines activités commerciales ou productives, qui, soit disant, encombrant la péninsule historique, pour la consacrer exclusivement au tourisme international de luxe.

A Galata, « Galata International Port » vise à créer un port pour l'arrivée des bateaux de croisières et donc délocaliser les petits commerces. La municipalité donne elle-même dans le discours anti-urbain.

La fragmentation et la spécialisation s'opère aussi d'une manière de plus en plus privée et non contrôlée avec la multiplication depuis la fin des années 80 des cités privées, complexes résidentiels fermés à l'américaine. On en recense déjà plus de 550. Un nouvel Istanbul se crée, et cette évolution participe à une recomposition complète de la ville et à une révolution dans sa conformation.

3. Un nouveau « downtown », la reconquête du centre et le phénomène de « gentrification ».

Au débouché du premier pont sur le Bosphore se trouve le complexe d'affaires de Levent, et plus au nord sur la rive européenne se développe le quartier d'affaires de Maslak, qui a l'ambition de devenir le Manhattan de la Turquie.

Avec l'ouverture des deux ponts sur le Bosphore en 1973 et 1988 sont apparus de nouveaux complexes tertiaires. Les infrastructures en immobilier de bureau sont aujourd'hui suffisantes mais elles sont favorisées car c'est l'attribut nécessaire d'une grande ville internationale.

On assiste à une reconquête des quartiers historiques, des centres - ou « gentrification » - par des étrangers ou des bi-nationaux au capital élevé, aux professions nouvelles comme les médias, les arts, et l'architecture, ce qui a de fortes conséquences sur le marché immobilier.

Ces quartiers historiques se sont vidés de leurs habitants au cours du XXe siècle car y habitaient des minorités et des migrants récents.

4. Une planification urbaine soumise à la réalité politique et aux enjeux économiques.

L'urgence est de sauver la planification urbaine car pour l'instant le développement se fait à l'encontre des anciens plans d'aménagement (comme la préservation des forêts au nord d'Istanbul, qui séparent la ville de la mer Noire).

Il faut développer une gestion urbaine durable pour la préservation des ressources en eau et en espaces verts, tout en prenant en compte une population délaissée par la politique ultra-libérale : les exclus, qui font l'économie souterraine d'Istanbul.

Il faut en appeler à un peu plus de réalisme, voir la réalité de ce développement spéculatif qui n'est plus contrôlé et réintroduire la notion de bien public, de partage, d'équité.

Ce site exceptionnel qu'est Istanbul est malmené en termes de développement, et les pouvoirs publics ne jouent pas leur rôle malgré les compétences des gens. C'est moins un problème d'expertise que de pratique politique et administrative, et les interventions extérieures n'apporteront rien. Il y a un problème d'application dans la durée. Certaines associations font un travail extraordinaire mais ne sont pas entendues.

5. La gestion de l'eau pour 16 millions d'habitants

A partir de la fin des années 80 d'énormes investissements ont été engagés dans le domaine de l'eau. A Istanbul, la majorité de l'eau vient de loin, 30, 50 voire 150 km. L'administration de l'eau et des canalisations d'Istanbul (ISKI) dépend de la mairie d'Istanbul et gère le réseau et le retraitement des eaux usées.

Il reste des gens qui ne sont pas raccordés au réseau, qui est parfois installé bien après les constructions, par exemple dans les quartiers spontanés. Lorsque l'eau est installée, c'est une façon d'officialiser le quartier.

Il y a encore des coupures d'eau dans le centre car les canalisations sont trop anciennes et peu sûres. De plus, toute l'économie de l'eau capsulée s'est développée sur la rareté et la mauvaise qualité de l'eau, il y a donc un rapport de forces économiques qui freine les avancées.

Le site internet de l'Institut Français d'Etudes Anatoliennes : www.ifea-istanbul.net



24 heures

09h00 Une chambre au Pera Palas



Construit en 1892 par la Compagnie des Wagons-Lits, le Pera Palas accueillait essentiellement les passagers de l'Orient Express. Le luxueux hôtel possédait le premier ascenseur électrique du pays. Agatha Christie y a écrit « Le Crime de l'Orient express » dans la chambre 411, dans laquelle on peut toujours passer une nuit, et Atatürk a séjourné dans la chambre 101, aujourd'hui transformée en musée.
www.perapalas.com

10h00 Soda patriotique



Certains experts assurent que le Cola Turca est bien meilleur que l'authentique soda américain... Mais la principale raison du succès de cette marque est certainement la campagne de publicité qui a accompagné son lancement : dès la première gorgée de ColaTurca, l'acteur américain Chevy Chase s'y transformait instantanément en turc.

10h30 Silence, on tourne !



Le jeune danseur stambouliote Baris Adikti, soliste du corps de ballet de l'Opéra d'Istanbul, arrondit ses fins de mois en tournant dans des publicités. Ce matin, non loin de la place de Taksim, le comédien se prépare à vanter les mérites d'une banque turque.

00h00 Dolmus ou taxi ?



Les dolmus, « rempli » en turc, sont des camionnettes qui ne démarrent que lorsque le nombre maximum de passagers est atteint. La destination est fixe et en général indiquée sur une pancarte derrière le pare-brise, mais l'on peut descendre où on le souhaite : il suffit de crier « dur ! » (stop) au chauffeur. Les clients moins patients se rabattront sur les nombreux taxis jaunes.

11h30 Atatürk, “père de tous les Turcs”



Héros national de la Turquie, résistant, réformateur absolu et fondateur de la République en 1923, son portrait est visible partout : sur les affiches, les bus, les billets de banque, dans les écoles, les maisons... On trouve même des lampes ou des bagues à son effigie.

12h30 Recyclage



Le hurdaci, à la fois ferrailleur et récupérateur, passe plusieurs fois par semaine et achète tout ce dont vous ne voulez plus : matelas, tapis, tuyaux, machine à laver, bassine. Revendant au kilo tous les objets en métal et recyclant les autres, c'est, dans un pays où les initiatives écologiques sont encore timides, le véritable nettoyeur de la ville.

14h00 Remise de diplômes



Les étudiants de l'Université de Sciences et de Lettres d'Istanbul fêtent aujourd'hui la fin de leurs études et la remise de leur diplôme. Tughan Karaburçuk, tout jeune Docteur en génétique, espère partir prochainement travailler dans un centre de recherche en Corée, en Angleterre ou aux Etats-Unis.

13h00 Collation à Eminonü



Au pied du pont de Galata, là où les vapür partent pour l'Asie, se retrouvent pêcheurs, vendeurs ambulants et flâneurs. Installés sur les bords de la Corne d'Or, dans une atmosphère animée, les stambouliotes dégustent sardines et autres poissons grillés.

15h00 La rue des musiciens



La rue Galip Dede, qui descend de Tünel à Galata, était jadis au coeur du quartier juif. Depuis toujours, on y fabrique de façon artisanale, le saz, le ney, l'oud et tous les instruments qui font la musique orientale. Les fameuses cymbales Istanbul et Bosphorus, connues mondialement, sont aussi produites dans les environs et frappées à la main.

16h00 Bain de Bosphore



Dès les beaux jours, Omer et son fils Tunçel viennent tous les week-ends se rafraîchir sur les rives du Bosphore, du côté de Kandilli. Malgré les courants violents et le trafic incessant, ils plongent sans crainte dans les eaux sombres du détroit.

18h00 La Boza, une boisson aux nombreuses vertus



Boisson épaisse et crémeuse à base de millet fermenté, la boza se déguste saupoudrée de cannelle. Sadik Demiracan, poète anatolien, affectionne tout particulièrement Vefa Bozacisi, près de la Mosquée de Süleymaniye, la plus ancienne fabrique de boza. Atatürk est venu ici un an avant sa mort et son verre est précieusement conservé au mur, sous une cloche en verre.



20h00 Un loukoum au Marmara



Sur la place de Taksim, le café Marmara est le rendez-vous des intellectuels stambouliotes mais aussi des gourmands : on vient ici savourer un café turc - sucré (serkerli), doux (orta seker) ou sans sucre (sade) -, accompagné de quelques excellents chocolats ou sucreries dont les orientaux ont le secret.

22h00 Nuits festives à Taksim



Lieu de rendez-vous des jeunes Stambouliotes, la place de Taksim est envahie toutes les fins de semaine par les noctambules qui viennent disputer une partie de backgammon, déguster une soupe de tripes ou retrouver des amis avant de se diriger vers d'autres hauts lieux des nuits d'Istanbul.

23h00 Voir et se montrer



En plein cœur de Beyoglu, au septième étage d'un immeuble de l'avenue Istiklal , le Vento 1878 accueille sept restaurants et un bar, installés sur une gigantesque terrasse de 1500 m2. Dans un décor minimaliste, avec une vue panoramique sur le centre historique, la jeunesse dorée stambouliote se déhanche au rythme des tubes les plus branchés.

08h00 L'Orient Express entre en gare



On sacrifia une partie des remparts pour construire la gare de Sirekeci et accueillir, dès 1890, le légendaire Orient Express qui partait de Paris. Sa majestueuse façade de style oriental décorée de faïences accueille toujours les voyageurs en provenance d'Europe.



Visite virtuelle

La ville européenne



La ville nouvelle, sur la rive nord de la Corne d'Or, est désignée sous le nom Beyoglu. Elle englobe les anciennes bourgades de Galata et Péra. Lorsque Constantinople appartenait encore aux byzantins, les quartiers de Péra et de Galata étaient appelés Sicae, ou Peran en Sicae, qui signifie en grec « le champ de figuier de l'autre côté ». C'est de la déformation de cette appellation qu'apparut le nom de Péra, lorsque le quartier était habité par les Levantins. L'origine du nom de Galata vient probablement de l'italien calata (escalier). Le quartier est profondément attaché à l'occident de par ses origines et sa culture.



La place de Taksim



Nuits à Taksim



Istiklal Caddesi



Çiçek Pasajı



Le quartier de Cihangir



Le quartier de Tesvikiye



Le quartier de Galata



L'hôtel Pera Palas

La place de Taksim

Le centre de la ville moderne est sans aucun doute la place de Taksim, qui tient son nom du grec "répartition". Du matin au soir, elle ne désemplit pas. En son centre trône un imposant monument célébrant Atatürk. Le terminus de la nouvelle ligne de métro se trouve sur la place. La ligne nord part de Taksim pour s'enfoncer dans le centre des affaires Etiler-Levent.



Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la place du Taksim ne tient pas son nom des nombreux taxi qui y stationnent.



Le monument à la gloire de la guerre d'Indépendance, réalisé par l'architecte italien Canonica: Atatürk, son bras droit et successeur Ismet İnärü, entourés de chefs révolutionnaires.



Le rendez-vous des jeunes étudiants : le terre-plein central de la place.



Ozge Celik, en terminale, et son amie Burcin Orge, en première, se retrouvent tous les samedis après-midi sur la place.



Nuits de Taksim

Lieu de rendez-vous des jeunes Stambouliotes, la place de Taksim est envahie toutes les fin de semaines par les noctambules qui viennent disputer une partie de backgammon, déguster une soupe de tripes ou retrouver des amis avant de se diriger vers d'autres hauts lieux des nuits d'Istanbul.



Au fur et à mesure que la nuit tombe, des groupes de jeunes gens se forment sur la place de Taksim.



Les étals des fleuristes où abondent les tulipes, l'une des fleurs traditionnelles du décor ottoman. on les retrouve sur les céramiques, les tapisseries...



Les cafés restent ouverts tard dans la nuit, pour les aficionados de backgammon.



La diversité musicale d'Istanbul : des groupes de tous styles se produisent dans les bars de Taksim.



Istiklal Caddesi

Sur Istiklal Caddesi, un flot continu de passants semble se déverser sans jamais s'arrêter. Des milliers d'hommes et de femmes, de toutes les régions de Turquie, de toutes les régions du monde arpentent l'avenue de l'Indépendance. Anatoliens, Kurdes, Géorgiens, Arméniens, toutes les couleurs de l'Empire Ottoman sont sur Istiklal. Parmi la foule, de nombreux petits vendeurs de rue proposent qui des simit, petite couronne de pain au sésame, qui des vêtements de contrefaçon. Ces « marchands de valises », comme les appellent les stambouliotes, sont des vendeurs à la sauvette, qui installent leur marchandise sur des cartons. Un sifflement, et tous disparaissent comme par enchantement : ce signal annonce l'arrivée d'une voiture de police...



Tous les petits métiers d'Istanbul se trouvent sur Istiklal : cireurs de chaussures, marchands de chemises de contrefaçon, vendeurs de lapins sauteurs....



De nombreux Hazie Yemek, littéralement "nourriture prête", bordent Istiklal Caddesi



"Commerce à la valise", bavul ticaret, selon l'expression stambouliotes qui désigne ces vendeurs qui écoulent la marchandise contenue dans leurs valises à la criée.



Depuis 1939, le tramway d'Istanbul couvrait toute la ville. Il a été démonté en 1960.



Aujourd'hui il parcourt Istiklal caddesi, de la place du Tünel jusqu'à celle du Taksim.



Çiçek Pasajı

Les passages, avec leurs façades décorées, sont des constructions qui confèrent encore aujourd'hui à Péra l'une de ses principales caractéristiques. Parmi les passages réputés, on peut citer le passage des fleurs, Çiçek Pasajı. À l'origine se tenait ici un théâtre qu'affectionnaient particulièrement les sultans Abdulhamit et Abdulaziz. Après l'incendie de Péra en 1871, la Cité de Pera ou Passage Hristaki fut construit sur les ruines du théâtre par un architecte français. En 1982, une partie de l'immeuble s'écroula. La galerie fut restaurée, mais compte deux étages en moins qu'à l'origine.



Le marché aux fleurs du passage fut déplacé dans les années 1930 proche du bazar Egyptien.



Dès lors, des restaurants remplacèrent les échoppes.



En forme de L, le passage débouche sur Istiklal Caddesi et Balik Pazari, dans le marché aux poissons.



Un parcours périlleux pour ce vendeur de simit, son plateau rond en équilibre sur la tête.



Congres de Bodrum, calmars d'Antalya, crevettes grises de Çanakkale, mérrou de la baie de Saros : on trouve de tout sur le marché de Balik Pazari.

Le quartier de Cihangir

La colline de Cihangir, en bordure des vieux quartiers de Péra, domine l'entrée du Bosphore. Le quartier existe depuis le milieu du XIXe siècle, mais a entièrement brûlé dans les années 30.

Reconstruit en pierre et en béton, il a perdu beaucoup de son charme, mais on y trouve toujours quelques belles maisons Art nouveau. Autrefois peuplé majoritairement par les Grecs, le quartier est aujourd'hui plus cosmopolite. Très résidentiel, de nombreux expatriés s'y installent. C'est l'un des quartiers les plus chics de Beyoglu.



Les étals de fruits et de légumes...



restent illuminés jusque tard dans la nuit.



Köfte (boulettes de viande hachée) et Imam bayaldi, littéralement "l'Imam s'est évanoui", aubergines farcies aux oignons et aux tomates.



Siraselviler Caddesi, rue animée bordée de nombreux restaurants





Le quartier de Tesvikiye

Sur les hauteurs d'Istanbul, le distingué quartier de Tesvikiye, urbanisé depuis le début du XXe siècle, comporte de belles maisons art nouveau.

Haut-lieu de shopping des riches stambouliotes, la rue Roumélie (Rumeli Caddesi) traverse le quartier, bordée de boutiques de luxe et de galeries d'art.



La jeunesse dorée d'Istanbul aime flâner dans les rues de Tesvikiye,



faire du lèche-vitrine



ou bavarder dans les cafés.





Le quartier de Galata



Galata, dont l'origine remonte presque à la fondation de la ville, a toujours été une ville occidentale dans la ville. Au Ve siècle, à l'époque de Théodose II, la région fut intégrée aux frontières de la ville : Galata, avec son église, son forum, son théâtre, ses bains publics et son port constitua la treizième région de Constantinople.

Après l'occupation de Constantinople par les Croisés entre 1204 et 1261, les Byzantins ont veillé à récupérer leur ville et ont bénéficié de l'aide des Génois de Galata pour faire face aux Vénitiens. Ainsi, à partir du XIIIe siècle, les Génois ont obtenu l'autorisation de s'installer dans cette région. Les premiers établissements en bordure de mer, entourés d'une muraille, se sont développés vers la colline. Au XVe siècle, la Tour du Christ (actuellement Tour de Galata) est implantée au point de rupture de la pente. A la suite de la conquête ottomane, Galata préserve une partie de son autonomie et reste un centre pour les commerçants de l'Occident. L'administration de la région est alors assurée par un gouverneur génois.

Grâce à son port, Galata a toujours été un quartier cosmopolite où de nombreux groupes ethniques cohabitaient, et dont l'activité principale, durant plusieurs siècles, fut le commerce.



Depuis la tour de Galata



La tour de Galata



Péra

Depuis la tour de Galata

La tour de Galata offre certainement la vue panoramique la plus exceptionnelle d'Istanbul, du Bosphore aux mosquées du vieux Stamboul en passant par les îles des Princes. Au XVII^e siècle, le premier homme volant, Ahmet Çelebi, à qui on donna le nom de Hezarfen, "l'homme aux mille sciences", s'élança de la tour de Galata avec des ailes qu'il avait fabriquées. Il réussit à traverser le Bosphore et atterrit à Üsküdar. Le sultan Murat IV le récompensa en le couvrant d'or, puis, méfiant, l'exila à Alger.



Le quartier de Beyoğlu, avec au loin les immeubles du quartier d'affaires,



la pointe du Sérail et le pont de Galata,



la mosquée de Soliman le magnifique et le pont Atatürk,



le quartier et le pont de Galata,



la pointe du sérail, la rive asiatique et, au loin, les îles des Princes,



le Bosphore et la rive asiatique.



La tour de Galata

Construite par les génois au XIV^e siècle sur la rive nord de la Corne d'or, cette imposante tour servait d'ancrage pour l'énorme chaîne qui rejoignait Constantinople et qui protégeait la Corne d'or des attaques ennemies. C'était un emplacement stratégique : qui contrôlait la tour contrôlait de fait la Corne d'or. Elle abrite aujourd'hui un restaurant et une boîte de nuit.



Gekan et Burju, étudiants, viennent d'Ankara et d'Izmir. Leur amie stambouliote, Arda, a voulu leur montrer sa ville sous son meilleur angle.



L'ascenseur de la tour de Galata mène à l'étage panoramique, à 68 mètres de hauteur.





Péra

Péra s'étire sur la colline qui domine l'ancienne ville génoise de Galata, et est délimité d'ouest en est par les places du Tünel et du Taksim, tandis qu'au nord, les quartiers de Dolapdere-Yenisehir et Taksim marquent la limite entre la vieille ville et les quartiers plus modernes. Péra signifie en grec "au-delà", c'est à dire au-delà de Galata. Au début du XVI^e siècle, le quartier était recouvert de vignobles, de vergers et de potagers, et était très peu construit. A la suite de l'installation des ambassades, le quartier se développa. Jusqu'aux années 30, la langue la plus utilisée était le français.



La rue française, Fransiz Sokagi, une rue colorée restaurée en 2004, aux nombreux cafés et restaurants.



Les pavés de la rue ont été aménagés par des architectes parisiens, et la Mairie de Paris a fourni les lampes à gaz centenaires.



Un grand nombre de mots turcs viennent du français, mais leur orthographe a été « turquisée » : ici, le coiffeur se transforme en kuaför...



Un cireur de chaussures ambulante, ou boyaci, à l'oeuvre.



L'hôtel Pera Palas

Le Pera Palas fut construit pour la "Compagnie Internationale des Wagons et des Grands Express Européens" par l'architecte français Alexandre Vallaury. Inauguré en octobre 1881, ce fut le premier bâtiment d'Istanbul équipé d'électricité et d'un ascenseur électrique. C'est ici que descendaient tous les personnages connus de l'entre-deux guerres. Rois et reines d'Europe, espions de renom, chanteuses à la mode et politiciens véreux. Ainsi, Mata Hari a dormi dans la chambre 105, Greta Garbo dans la 103, Sarah Bernhardt dans la 304 et Joséphine Baker dans la 208. Hemingway s'est offert la 218, tandis que Pierre Loti préférait la 102. Agatha Christie y écrivit, dans la chambre 411, son best-seller "Le Crime de l'Orient-Express".



Le luxe des salons et le bar Art nouveau reflètent bien l'atmosphère de l'époque.



Le bar Art Nouveau du Pera Palas



La chambre 101 où dort Atatürk a été transformée en un petit musée.



L'ascenseur est d'époque, tout comme une grande partie du mobilier.





Le Bosphore



Bras de mer d'une largeur de 700 à 3500 mètres, le détroit du Bosphore sépare l'Europe de l'Asie et relie la mer de Marmara à la mer Noire. Long de 31 kilomètres, c'est un décor spectaculaire et unique, regorgeant de poissons et même de dauphins. Il coule avec un courant de surface en direction du sud et un courant profond vers la mer Noire. Entre les deux, sur une hauteur de dix mètres, l'eau est stagnante.

Selon la légende grecque, la nymphe Io, amante de Zeus, après avoir été transformée en génisse, se précipita dans les flots à cet endroit pour échapper à un taon que Héra, femme de Zeus, avait posé sur elle par jalousie. C'est l'origine du nom Bosphore, le mot grec bous poros signifiant "passage du boeuf".



Vogue le navire



Ortaköy



Arnavutköy



Kandilli



Le palais de Küçüksu



La palais de Küçüksu en 360°



Nuits sur le Bosphore

Vogue le navire

Alternative aux ponts d'Istanbul, les ferries ont remplacé les caïques d'autrefois. Pour les stambouliotes, la traversée est un moment privilégié, le temps de boire un thé tout en admirant la beauté du Bosphore. Certains calculent même la durée de la traversée en une unité de temps particulière : " Eminonu-Kabatas, deux cigarettes et un café ! "



Les catamarans restent le moyen de traversée le plus rapide, mais il est impossible de flâner sur le pont...



En attendant le prochain bateau, ce stambouliote admire le détroit entre deux rendez-vous.



Le ferry, coloré, presque festif. Les places sur le pont sont prises d'assaut par les habitués.





Ortaköy

Proche du premier pont du Bosphore, le « village du milieu » a été restauré il y a peu et est devenu un des lieux branchés de la côte européenne. Les bars, les cafés, les galeries d'art et les boutiques se succèdent dans les ruelles. Sur la place du débarcadère, on trouve plusieurs restaurants de poisson, très animés le dimanche après-midi. Du port, la vue sur le pont, le Bosphore et la Pointe du Sérail est exceptionnelle. L'église, la synagogue et la mosquée qui se côtoient depuis des siècles à Ortaköy sont un symbole de la laïcité de l'Etat turc.



Le Pont du Bosphore, qui relie Ortaköy à Beylerbeyi, en Asie.



Vendeur de kumpir, pomme de terre cuite au four et farcie de légumes.



Ce lapin choisira un rouleau dans lequel est inscrit votre avenir...



La mosquée d'Ortaköy, construite entre 1853 et 1855 par Nikogos Balyan.



Le fameux nazar boncuk, petit porte bonheur en verre bleu.





Arnavutköy

Dans le quartier d'Arnavutköy, ou "village des Albanais", résidaient autrefois les non-musulmans. Mehmet II y fit établir une colonie d'Albanais au lendemain de la conquête des Balkans, en 1467, mais en réalité la population se composait essentiellement de Grecs et de Juifs.

Très populaire pour ses restaurants de poissons, sur les bords du Bosphore, Arnavutköy est également connu pour ses yalis dont on peut admirer les majestueuses façades.



La pêche se pratique en famille : Türkan, Ibrahim et leur petite fille.



Ce petit bateau de pêche transporte également les stambouliotes d'une rive à l'autre.



Le misirci, vendeur de maïs ambulant.



Chaque année une cérémonie orthodoxe pendant laquelle les pêcheurs jettent des croix à la mer est célébrée. Elle assure l'abondance des poissons et une bonne santé aux pêcheurs.



Les places sont chères le dimanche, et les pêcheurs arrivent parfois très tôt le matin pour choisir leur emplacement.



Kandilli

Sur la rive asiatique du Bosphore, le village de Kandilli est célèbre pour ces yali, et plus particulièrement celui des Ostrorog, noble famille franco-polonaise. Bâti par le comte Léon Ostrorog à la fin du XIXe siècle, il est repérable grâce à sa façade rouge. Parmi les illustres visiteurs de ce yali, on compte Pierre Loti, George Pompidou et André Malraux. Sur les hauteurs de la colline s'élevaient les ruines d'un palais qui fut celui de la sultane Adile.



Les « courants du Diable », les plus dangereux du Bosphore.



C'est à Kandilli que le détroit est le plus profond, un peu plus de 100m.



Aujourd'hui, les navires n'ont toujours pas l'obligation de prendre de bateau-escorteur, ni de guide pilote, des hommes éprouvés aux courants locaux et connaissant les manœuvres à effectuer dans le chenal. Certains tankers livrés à eux-mêmes deviennent de véritables bombes flottantes.





Palais de Küçüksu

Proche des rivières de Göksu et de Küçüksu, qui se jettent dans le Bosphore, ce pavillon néo-baroque dit des « Eaux-Douces d'Asie » fut construit pour le sultan Abdül Mecit 1er. Les mois d'été, le sultan et sa suite s'y rendaient en caïque. L'architecte Nigogos Balyan, membre de la fameuse famille d'architecte, s'est fortement inspiré de sa précédente construction d'Ihlamur à Besiktas pour construire cette résidence impériale d'été.



Les vagues d'un cargo frappent la digue qui longe le palais.



La façade néo-baroque, côté Bosphore.



Vue sur le pont Fatih depuis le Palais.



Monumental escalier circulaire.







La palais de Küçüksu en 360°



Nuits sur le Bosphore

La jeunesse la plus fortunée d'Istanbul passe ses nuits sur le Bosphore, l'été du côté d'Ortaköy, Arnavutköy et de Kuruçesme, l'hiver vers Etiler et Levent. On trouve toutes sortes d'établissements mais les plus populaires sont les boîtes de nuit en plein air.



Véritables complexes de loisirs, certaines terrasses, quasiment au niveau de l'eau, accueillent plusieurs bars, restaurants et pistes de danse.



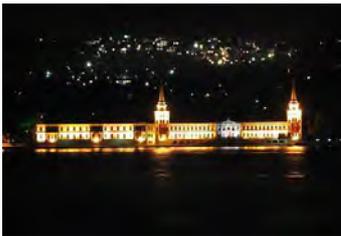
C'est ici que se retrouvent les jeunes stambouliotes branchés. Plus de la moitié de la population turque a moins de 25 ans.



Au NuBlu East, des groupes se produisent live tous les soirs.



De nombreux bateaux-discotèques embarquent les jeunes turcs pour des nuits agitées. Sur les rives, les monuments défient le temps, tel le palais ottoman de Beylerbeyi, construit au XIXe siècle par Sarkis Balyan pour le sultan Abdül Aziz...



... ou le collège naval de Kuleli construit en 1838, siège de l'école militaire depuis 1947.



La Corne d'Or



Port naturel pénétrant dans les terres du côté européen, cette baie longue de onze kilomètres et large en moyenne de 400 mètres débouche sur la confluence du Bosphore et de la mer de Marmara.

Les Byzantins l'utilisaient pour défendre leur ville, notamment en la barrant d'une large chaîne soutenue par des bouées. Ainsi, il était impossible pour une flotte ennemie d'y pénétrer et d'attaquer le flanc maritime nord de la ville.



Histoires de ponts



Le quartier d'Eminönü



Vendeurs d'Eminönü



Le quartier d'Eyüp et le café Pierre Loti



Santral Istanbul



La centrale électrique désaffectée "Santral Istanbul" en 360°

Histoire de ponts



Les ponts d'Istanbul symbolisent la situation unique de la ville : un pied en Europe et l'autre en Asie, ils passent d'un continent à l'autre avec une élégance naturelle, ou enjambent la Corne d'Or d'un pas assuré.



Le pont de Galata



Les ponts de la Corne d'Or



Panoramique sur la Corne d'Or et l'ancien pont de Galata



Vers le Bosphore

Le pont de Galata

Le pont de Galata, avec la tour du même nom en point de mire, relie le quartier d'Eminönü à Karaköy. Dès le petit matin, de nombreux pêcheurs à la ligne s'y installent, suivis des vendeurs de rue et des stands de poissons grillés.



Le tramway traverse la Corne d'or grâce au nouveau pont de Galata.



Sous le trafic du niveau supérieur du pont,



restaurants et bars tentent de recréer l'ambiance de l'ancien pont de Galata.





Les ponts de la Corne d'Or

Le sultan Beyazit II fut le premier à imaginer de faire construire un pont sur la Corne d'Or. Bien plus tard, le pont que la Sultane Mère Bezmialem fit édifier fut utilisé pendant 18 ans, à l'emplacement de l'actuel pont de Galata entre Eminönü et Karaköy (Galata).

En 1863, pour la venue de Napoléon III à Istanbul, Abdülaziz ordonna la construction d'un second pont plus grand que celui de la Sultane Mère et on choisit comme emplacement la partie de la Corne d'Or où se trouve l'actuel pont d'Atatürk, qui relie le quartier de Fatih à Galata et à Kasimpasa.

Dans les années 1872-1875, une firme anglaise fut chargée d'exécuter le troisième pont de Galata qui faisait 480 mètres de long et 14 de large et qui reposait sur 24 flotteurs. Entre 1910 et 1912, les Allemands construisirent un quatrième pont de Galata. Un nouveau pont, le pont de Karaköy (ou de Galata), a remplacé l'ancien et essaie maladroitement, avec ses deux étages, d'imiter l'autre. Il enjambe la Corne d'Or et relie Stamboul à Galata et à Beyöglu, les quartiers commerçants.



La rouille ronge les poutrelles et les plaques de tôle du vieux pont flottant de Galata.



D'une douce couleur vert d'eau, il fut construit entre 1910 et 1912 par les Allemands.



Démonté au début des années 90, il a été transporté plus haut sur la Corne d'Or, entre les quartiers de Balat et de Hasköy.



Aujourd'hui, il est fermé à la circulation, au grand regret des Stambouliotes.



Un peu plus en amont de la Corne d'Or, le pont Atatürk relie le quartier de Fatih à Galata et Kasimpasa.



Vers le nord, le pont Haliç sert de trait d'union entre Eyüp et Hasköy





Panoramique sur la Corne d'Or et l'ancien pont de Galata



D'une rive à l'autre

Voguer d'une rive à l'autre du Bosphore, c'est passer sans cesse d'Europe en Asie. Le trajet permet de découvrir l'architecture en bois de yali, si particulière.

2,5 millions de Stambouliotes traversent chaque jour le Bosphore, grâce aux deux ponts suspendus (Bogazçi Köprüsü inauguré en 1973, et Fatih Sultan Mehmet Köprüsü inauguré en 1988), ou aux transports maritimes.



Les dangers du trafic du Bosphore sont réels, et la population stambouliote vit dans la crainte de l'explosion d'un de ces tankers.



Les gigantesques tankers croisent les ferries touristiques.



La traversée expresse du pont du Bosphore (Bogazçi) laisse le temps d'apercevoir le quartier d'Ortaköy et sa célèbre mosquée.



Le pont du Bosphore, parfois appelé pont "Atatürk" a été en son temps le témoignage d'une prouesse technique : plus d'un kilomètre d'une voie suspendue à 64 mètres au dessus de l'eau, sépare les deux tours.



Plus au Nord, la forteresse de Rumeli (Rumeli Hisari), construite en quatre mois par Mehmet le Conquérant, pour permettre de contrôler la mer Noire au moment de la conquête de Constantinople, impose sa lourde silhouette au Bosphore. Elle fait face du côté asiatique à la forteresse d'Anatolie construite en 1395 et dont il ne reste que quelques vestiges au pied de l'immense pont Mehmet Fatih...



... dont le tablier s'élève à 58 mètres au dessus de la surface des eaux...

... et dont l'efficacité pour la fluidité Europe / Asie est à présent remise en cause. Le trafic à la croissance exponentielle laisse envisager la construction d'un troisième pont près de la mer Noire.



Le quartier d'Eminönü

Le quartier d'Eminönü s'étend au pied de la deuxième colline, devant le pont de Galata. Le quartier entier ressemble à un immense marché de plein air. Toute la journée, la foule envahit ses rues, ses places et ses embarcadères.



Superposition de coupoles de la Mosquée neuve d'Eminönü (Yeni Camii).



Sa construction fut entreprise dès 1597, par la mère de Mehmet III, pour s'achever qu'en 1660.



C'est, avec la mosquée d'Eyüp, la plus importante de la ville sur le plan religieux.





Vendeurs d'Eminönü

Une agitation permanente règne sur l'embarcadère d'Eminönü. Les odeurs de poisson grillé se mêlent à celles du fuel et de la mer. Toutes les dix minutes, un flot de passagers débarque d'un ferry, tandis qu'un autre embarque en direction de la rive asiatique.

C'est l'un des quartiers les plus animés d'Istanbul, à la jonction du Bosphore, de la Corne d'or et de la mer de Marmara.



Vendeur de farces et attrapes,



de vêtements de contrefaçon,



de tissus anatoliens.



Mieux vaut faire plastifier ses papiers d'identité avant de prendre le ferry...



Des paysans anatoliens, aveugles, tentent de survivre dans la métropole en chantant les airs mélancoliques de leur région.



Ce marchand de poissons grillés aligne minutieusement les filets sur son grill.



Le quartier d'Eyüp

Lors de ses voyages à Istanbul, Pierre Loti affectionnait tout particulièrement le quartier d'Eyüp où s'étage en terrasses l'un des deux plus grands cimetières de la ville. Sur les hauteurs de la colline, le Café Pierre Loti surplombe la Corne d'or jusqu'à la pointe du Sérail.

On ne sait pas précisément ni quand ni comment ce café prit le nom de l'écrivain, mais il reste un lieu propice à la réflexion, havre de paix loin du tumulte de la ville.



Sur les hauteurs de la colline, le Café Pierre Loti surplombe la Corne d'or jusqu'à la pointe du Sérail.



Le cimetière ottoman d'Eyüp.





Santral Istanbul

La première centrale électrique de l'empire ottoman, construite en 1911 à Silahtaraga, au bout de la Corne d'Or, sera bientôt transformée en un gigantesque complexe culturel et artistique. Le site industriel de 118 000 m² - plus du double de la superficie du Parc de la Villette à Paris - deviendra un pôle essentiel d'Istanbul, capitale culturelle.

Le projet est mené par l'Université Bilgi, qui a déjà créé deux campus à Istanbul, dans le but de développer un réseau et une collaboration artistique avec les habitants du quartier voisin. Santral Istanbul regroupera trois secteurs : le quartier des résidences et de l'éducation, qui accueillera une cinquantaine d'artistes et des scientifiques internationaux pour des séjours de 1 à 6 mois, ainsi que des studios de télévision et des salles de montage son pour permettre aux jeunes étudiants de travailler sur le site, le quartier des musées avec un musée d'art contemporain et un musée de l'énergie, et enfin le quartier du théâtre.

Une « rue des arts » rassemblera les artisans et les artistes locaux dans le but de populariser l'activité culturelle du centre et permettra un véritable échange avec les habitants du quartiers : ateliers de musique, cours de langue, d'informatique.



Canaliser l'énergie de l'ancienne centrale électrique pour dynamiser cette partie de la Corne d'Or : un théâtre, dont la scène donnera sur la baie, sera construit à cet emplacement.



L'équipe du projet « Santral Istanbul » a aménagé ses bureaux au cœur du complexe industriel, dans la future « info box » qui regroupera la billetterie, la boutique du musée et un espace café.



Trois bureaux de jeunes architectes talentueux travaillent conjointement sur le projet, sous la direction de la section d'architecture de l'université Bilgi. Budget : 30 millions d'euros, avec un coût de fonctionnement entre 5 et 8 millions d'euros par année.



Serhan Ada, directeur du projet depuis mars 2005 : « Santral Istanbul, dont le nom insiste sur l'origine du projet, la centrale électrique, mais aussi sur son caractère central à Istanbul, sera un secteur de production, de réflexion et d'échange tout en restant un lieu d'exposition et de consommation. Nous souhaitons accueillir des jeunes de pays voisins tels que les Balkans, le Caucase, la Russie et le Moyen Orient, pour qu'ils viennent établir ici des contacts avec le reste de l'Europe. »



Le musée de l'énergie dans l'ancienne centrale électrique. Depuis cette salle de contrôle s'opérait la gestion de l'électricité de tous les quartiers d'Istanbul. Y seront installés des écrans sur le passé, le présent et le futur de l'énergie dans le monde.



Dans les salles à turbines de la centrale électrique, on trouve encore des machines de fabrication allemande et française, véritables pièces de collection de l'archéologie industrielle.



Les étudiants de l'Université Bilgi inaugurent la première exposition de Santral Istanbul : RetroTracks présente les œuvres numériques du département de communication visuelle.



La centrale électrique désaffectée “Santral Istanbul”



Les îles des Princes



A 20 kilomètres au sud d'Istanbul, dans la mer de Marmara, ces 9 îles verdoyantes abritent les résidences secondaires des riches stambouliotes. Décor de carte postale, les voitures et véhicules motorisés sont interdits sur l'île depuis Atatürk, mais un large réseau de calèches à cheval se charge de transporter les plus paresseux. A l'époque byzantine, les îles, centre religieux grec-orthodoxe et résidence d'été impériale, ont servi de geôles dorées aux princes exilés et aux insoumis menaçant l'Empire. Le nom des îles vient de ces princes exilés, mais les stambouliotes les appellent tous simplement Antalar (les îles).



Quartiers d'Asie



La traversée vers les îles



Loisirs stambouliotes



Büyük Ada



Canan Cemâli,
princesse de
l'île



Baignade dans la mer de
Marmara



Büyükada, la plus grande des
îles des Princes en 360°

Quartiers d'Asie

Istanbul s'étend sur près de cent kilomètres le long de la rive asiatique.

Dès l'ouverture du premier pont transcontinental en 1973, l'urbanisation de la rive asiatique s'est accélérée, suivie de l'installation massive de paysans anatoliens. L'Asie accueille aujourd'hui les quartiers les plus dynamiques d'Istanbul : les faubourgs d'Uskûdar et de Kadiköy, associent logements populaires et zones résidentielles plus chics à une activité culturelle de plus en plus forte. L'avenue de Bagdad à Kadiköy, depuis peu « le » quartier tendance d'Istanbul, rassemble des boutiques de luxe et des centres d'affaires se développent rapidement autour de se pôle commerçant.



Bagdat Caddesi, les Champs Elysées de la rive asiatique.



Dans les quartiers chics, on trouve les enseignes de toutes les grandes marques européennes et américaines.



Sur le pouce : les moules farcies au riz (midiye dolma), vendues à la pièce et cuisinées avec de l'oignon, des pignons, et des raisins d'Izmir.



Bateau de touristes à destination des îles aux Princes.



L'archipel des Princes, en pleine mer de Marmara.

Transports maritimes

Le transport urbain maritime de la ville d'Istanbul est dense. Les vapür, sortes de bateaux-autobus, sont utilisés quotidiennement par un million de personnes. Ils effectuent environ 2 000 trajets par jour, reliant différents quartiers de la ville. S'ajoutent également les ferry-boats, qui transportent des véhicules, les petites embarcations des pêcheurs, les yachts et les navires de tourisme tels que les paquebots.

Des voyageurs qui passent d'une rive à l'autre deux fois par jour.





Passagers vers les îles des Princes

Le dimanche, les stambouliotes pressés de quitter l'agitation de la métropole se pressent sur les ferries en direction des îles des Princes.



Les passagers s'installent sur les banquettes de bois peu confortables,



d'autres, faute de place, s'installent confortablement dans les canots de sauvetage,



observant avec intérêt la démonstration d'un vendeur de presse-agrumes.



Avant le vapur, il fallait compter 3 heures en caïque pour se rendre de la Corne d'Or aux îles.



Au milieu du XIXe siècle, une compagnie britannique a mis en place les premières liaisons régulières.



L'enthousiasme se lit sur les visages lorsque apparaissent à l'horizon le relief montagneux et verdoyant des îles.



Büyük Ada

La plus grande des îles, Büyük Ada (la grande île), aussi appelée Prinkipio (de son nom grec), est aussi la plus populaire. Principalement habitée par des minorités, on peut y admirer les grandes maisons en bois des riches banquiers grecs et arméniens, construites au 19e siècle.

Léon Trotski, y a passé quatre années pour écrire "L'Histoire de la Révolution Russe".

L'île est formée de deux collines séparées par une vallée et surmontées de monastères. Les véhicules à moteur sont interdits mais de la place principale d'Isa Celebi Sokak on peut trouver des calèches tirées par des chevaux, moyen de transport propre à l'île. On peut louer également des bicyclettes.

La colline du Sud, Yule Tepe, abrite le monastère St George.



L'embarcadère de Büyük Ada, de style ottoman.



A la sortie du ferry, on s'installe comme on peut sur les charettes, prises d'assaut par les plus rapides.



Défilé de mode dans le plus grand respect du Coran.



Les immenses maisons en bois,



dans lesquelles s'installaient famille et amis pour l'été.



Canan Cemâli, “princesse de l’île”

Canan Cemâli a commencé sa carrière d'actrice très tôt : repérée à l'âge de 9 ans, alors qu'elle jouait devant la maison familiale de Büyük Ada, elle a joué son premier rôle à l'âge de 9 ans dans le film « Cahide ».

Cette maison de l'île des Princes à toujours été synonyme de bonheur pour la jeune femme, aujourd'hui âgée de 25 ans. Depuis 1930, lorsque son grand-père, propriétaire des salles de cinéma « Yıldız » (étoile), acheta la maison, toutes les générations de la famille Cemâli passent leurs étés à Büyük Ada, la plus grande des îles des Princes.

« Le lieu est propice à l'écriture : le calme de l'île, l'absence de voitures, la proximité avec la mer... D'ailleurs, j'ai commencé à écrire un scénario l'été dernier », ajoute la jeune femme.



Auparavant, la maison appartenait à un écrivain.



Le lieu est propice à l'écriture : le calme de l'île, l'absence de voitures, la proximité avec la mer...

“J'ai commencé à écrire mon premier scénario l'été dernier », annonce la jeune femme.



Canan Cemâli et son père, devant une des nombreuses calèches de Büyük Ada.





Baignade dans la mer de Marmara

Au bout d'une petite allée, l'accès à la mer est pris d'assaut par les jeunes stambouliotes venus passer le week-end à Büyük Ada.

Le ponton, de béton et de bois, sert de plongeoir à certains, de solarium aux autres.



Edip Sak (en blanc), 23 ans, vit près de Taksim. Ce jeune imprimeur stambouliote vient passer tous ses dimanches d'été à Büyük Ada avec ses amis.



Concours de plongeurs acrobatiques







Büyükkada, la plus grande des Iles des Princes



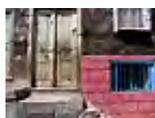
Fatih et la péninsule historique



L'ancienne Constantinople est divisée en deux municipalités, Eminönü, à l'est de la péninsule historique, et Fatih, à l'ouest. La municipalité de Fatih est la plus grande d'Istanbul et la plus peuplée, avec 450 000 habitants.



Süleymaniye



Le quartier de Fener



Saint-Sauveur-in-Chora



L'église
Saint-Sauveur-in-Chora (Karye
Camii) en 360°

Süleymaniye



Le complexe de la mosquée de Soliman le magnifique (Süleymaniye) regroupe une école coranique (darülkurra), un hôpital, des bains publics, un hospice, six collèges de théologie, de nombreux magasins, et les mausolées de Kanuni Süleyman et de Hürrem Sultan. C'est l'exemple le plus significatif de la volonté des sultans d'attribuer une nature sociale aux constructions religieuses.



La mosquée de Soliman le Magnifique



Le complexe de Süleymaniye



L'intérieur de la mosquée de Soliman en 360°

La mosquée de Soliman le Magnifique

La mosquée de Soliman ou "Süleymaniye" est l'oeuvre de l'architecte Sinan. Sa construction, engagée en 1550, a pris sept années et a mobilisé jusqu'à 3000 ouvriers. La cour est pavée en marbre, et encadrée par une galerie couverte de 28 coupôles. Au centre trône une fontaine rectangulaire ornementée. Les dix balcons des minarets indiquent que Soliman était le dixième sultan ottoman. Un vaste complexe, qui abritait de nombreuses activités intellectuelles et sociales islamiques, jouxte la mosquée : institution d'enseignement des sciences religieuses, université de médecine, hôpital, cantine populaire, etc.



Construite sur une colline de la partie occidentale d'Istanbul, dans la corne d'Or, elle domine la ville de sa stature imposante.



Des reproductions de somptueuses calligraphies du Coran du maître Ahmed Karahisari ornent les murs de la mosquée, dont certaines ont été réalisées par les célèbres ateliers de faïence d'Iznik (nord-ouest anatolien) avec leur couleur bleue caractéristique.



Des oeufs d'autruche sont accrochés aux systèmes d'éclairage afin d'éloigner les insectes.



Son commanditaire, le sultan ottoman Süleyman (1520-1566), également connu comme "Soliman le Magnifique", voulut que cette mosquée illustre sa puissance et dépasse en beauté toutes les mosquées précédentes.



La mosquée, respectant le plan carré caractéristique de l'architecture ottomane, se compose d'une coupole principale d'un diamètre de plus de 26 mètres et s'élevant à 48 mètres de hauteur.



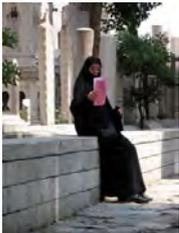
La coupole est flanquée de deux demi-coupoles et de petites coupoles d'angle reposant sur quatres piliers monumentaux.

Le complexe de Süleymaniye

Le complexe est situé sur l'une des collines d'Istanbul donnant sur la Corne d'Or. La construction de Süleymaniye, à laquelle tous les artistes de l'époque ont contribué, a duré sept ans, preuve du génie de l'architecte Sinan dans le domaine de l'organisation...



Le cimetière : les tombes des hommes sont coiffées d'un turban, qui symbolise généralement la profession du défunt, et celles des femmes couronnées d'une fleur.



Les tombeaux (türbeler) de Soliman et de son épouse Haseki Hürrem Sultane (Roxelane), remarquables par la beauté de leurs faïences.



La fontaine aux ablutions, devant la mosquée.



L'intérieur de la mosquée de Soliman en 360°



Le quartier de Fener



Faubourg populaire, le quartier de Fener, ancien quartier grec, doit son nom au seul phare qui, à l'époque byzantine, indiquait ce port de la Corne d'Or. Depuis le tremblement de terre de 1505, les maisons ont été reconstruites en bois. Dans sa grande majorité, la population du quartier est d'origine rurale et très modeste.



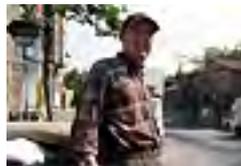
Les rues de Fener



Visages de Fener



Le quartier de Fener en 360°



Recyclage

Les rues de Fener

Les enfants en vacances jouent dans les rues, les femmes à leurs fenêtres les surveillent d'un oeil distrait. Ici, beaucoup de femmes sont voilées jusqu'aux chevilles. Fener est un quartier réputé pour être l'un des plus touchés par la vague islamiste. Les hommes portent le turban le vendredi et de nombreux enfants fréquentent l'école coranique.



Femme voilée dans les rues de Fener.



On laisse ses chaussures à la porte d'une maison musulmane.



Administré par le patriarcat, le lycée grec construit en 1881 surplombe tout le quartier.





Visages de Fener

On estime aujourd'hui que près de 40 % de la population du quartier de Fener est installée à Istanbul depuis moins de 5 ans. Parmi eux, de nombreux paysans anatoliens.







La quartier de Fener en 360°



Saint-Sauveur-in-Chora

Préservée des hordes de touristes, au pied des anciennes murailles occidentales de la cité, cette église construite au XI^e siècle abrite des mosaïques du XIV^e siècle, contant la vie et les miracles du Christ. A l'origine, l'église faisait partie d'un monastère construit à l'extérieur des murs de Constantin, puisque chora signifie "les champs". Son nom ne changea pas lorsque le monastère fut inclus, au Ve siècle, à l'intérieur des remparts de Théodose. Il n'y a pas de traces fiables de l'histoire du monastère, mais à partir du VIII^e siècle son nom est associé à de nombreux événements. Le Patriarche Germain I^{er} (715-730) fut déposé et enfermé dans le monastère après son refus d'adhérer à la politique iconoclaste de l'Empereur Léon III l'Isaurien. Durant le règne de Constantin V (780-797), la phase la plus cruciale de la controverse iconoclaste, le monastère fut déserté, puis, après une période de déclin, il fut restauré au XI^e siècle par Marie Doukaina, une parente de l'Impératrice Catherine. La basilique en ruine fut remplacée par une nouvelle église avec un coupole sur plan en croix inscrite. Au début du XIV^e siècle, Théodore Métochite consacra une grande partie de sa vie et de sa fortune à la restauration et à l'agrandissement de l'église, ajoutant l'exonarthex et le paracclésion (la chapelle funéraire). Il semblerait qu'il ait lui-même dirigé le programme iconographique dont les mosaïques et les fresques sont des chefs-d'œuvre de la Renaissance Paléologue.



Les scènes de l'Enfance du Christ, inspirées des Evangiles, ornent les panneaux semi circulaires de l'exonarthex. Le récit commence sur le mur nord par la vision d'un ange dans un rêve à Joseph. Les panneaux suivants représentent Marie et Joseph partant pour Bethléem, le Recensement, la Nativité de Jésus et le Massacre des Innocents.



Les vingt mosaïques de l'exonarthex représentent la vie de la Vierge, inspirée essentiellement de l'Evangile apocryphe de Saint Jacques, écrit au II^e siècle.



Le Christ Pantocrator et ses douzes apôtres.



Les fresques du paracclésion auraient été exécutées peu de temps après les mosaïques, soit vers 1320. L'Anastase du cul-de-four de l'abside atteste de la fonction funéraire de la chapelle. Le Christ vainqueur de la mort, debout sur les portes de l'Enfer, tire Adam et Eve de leurs tombeaux. Satan gît à ses pieds.



Ce Christ Pantocrator, placé au-dessus de la porte qui sépare l'exonarthex de l'exonarthex, date XI^e siècle. Il marquait la fin du pèlerinage.



Les actes de vandalisme se faisant de plus en plus nombreux, 16 caméras de vidéo surveillance ont été installées.





L'église Saint-Sauveur-in-Chora (Kariye Camii)



Le vieux Stamboul



Le vieux Stamboul (Suriçi) se réfère à la partie de la ville bâtie à l'intérieur de la ceinture de remparts romains. L'ancienne capitale byzantine devint celle de l'Empire Ottoman après la conquête de la ville par le Sultan Mehmet II en 1453.

Les centres de pouvoirs de la ville étaient rassemblés à l'extrême sud-est de la péninsule triangulaire : le Palais de Topkapi, inlassablement agrandi depuis Constantin jusqu'au Xe siècle, y voisine avec la basilique Sainte-Sophie et le Patriarcat. À côté de ses apparitions à l'hippodrome, l'empereur parcourait la capitale au rythme des fêtes civiles et religieuses, empruntant la voie qui gagne la ville à partir de l'Augustéon.



Sainte-Sophie



La mosquée Bleue



La citerne-basilique Yerebatan



L'Hippodrome



Le palais de Topkapi



Touristes à Topkapi

Sainte-Sophie



La première basilique de Sainte-Sophie fut commandée en 325 par l'empereur Constantin. Incendié lors d'une émeute en 404, l'édifice est reconstruit en 415 par Théodose II, puis a nouveau détruit lors de la sédition de Nika en 532. L'empereur Justinien Ier, désireux de faire construire le plus grand bâtiment du monde chrétien, surpassant le temple de Salomon à Jérusalem, commença les travaux d'une nouvelle basilique qui fut inaugurée en un temps record en décembre 537. La ville est alors à son apogée et regroupe un million d'habitants.



Aya Sofya, prouesse architecturale



Mosaïques de Sainte-Sophie



La basilique Sainte Sophie (Aya Sofya Camii) en 360°

Aya Sofya, prouesse architecturale

Les deux architectes de Sainte-Sophie, Anthémios de Tralles et Isidore de Milet, ne s'imposèrent aucune contraintes : plus de 10 000 ouvriers ont travaillé à sa réalisation, emplissant l'intérieur de sable au fur et à mesure que les murs s'élevaient, et on utilisa les matériaux les plus rares et les plus précieux de l'époque. Ils récupérèrent les marbres, les colonnes et les sculptures des temples de tout l'empire, d'Ephèse à Athènes et même jusqu'en Egypte. Six années plus tard, l'empereur inaugura Aya Sofya. Consacrée à la Sagesse Divine, c'est la plus belle construction de l'époque byzantine et elle reste le symbole de la puissance de l'Empire romain d'Orient.

En 1453, le sultan Mehmet II la transforma en mosquée et fit recouvrir le Christ qui ornait la coupole.



La coupole s'effondra deux ans après l'inauguration, mais Isidore de Milet la reconstruisit en renforçant les bases au moyen de larges contreforts.



Sainte-Sophie a servi d'église pendant 916 ans et de mosquée pendant 481 ans.



Sujet de discorde entre chrétiens et musulmans, Atatürk fit transformer Sainte-Sophie en musée en 1935.





Les mosaïques d'Aya Sofya

Les premières mosaïques de Sainte-Sophie ont été détruites, entre 729 et 843, par les iconoclastes. Celles qui subsistent aujourd'hui sont postérieures à cette époque.

Après la crise iconoclaste, à partir du IXe siècle, la mosaïque redevient la marque de l'empire et de la religion byzantine. Les sujets des oeuvres qui ont été préservées couvrent les principaux miracles et des représentations glorieuses du Christ : de nombreuses reproductions de la Transfiguration, de l'Ascension, du Christ en trône, mais relativement peu d'exemples de Crucifixion. Curieusement, certaines mosaïques de l'église Sainte-Sophie font voisiner dans une même oeuvre des empereurs (Constantin le Grand, l'impératrice Zoé) avec le Christ ou la Vierge.



Des médaillons en bois, de 7,5 mètres de diamètre, portent les noms d'Allah, de Mahomet et des quatre premiers califes.



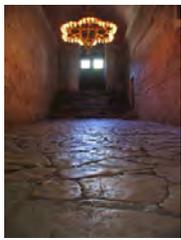
Cet immense lustre fut suspendu à la coupole après la prise de Constantinople. Les grandes urnes d'albâtre servaient aux ablutions.



La calotte de l'abside est décorée d'une Vierge à l'enfant datant de 867.



La colonne poreuse, dite colonne suante de saint Grégoire, censée guérir les maladies de la vue et favoriser les maternités, abrite l'ange gardien de Sainte-Sophie.



Au temps de Justinien, un pavement de mosaïques ornementait le sol de Sainte-Sophie.



Mosaïque du donateur Théodore Métochite offrant son église au Christ.



La basilique Sainte-Sophie (Aya Sofya Camii) en 360°



La mosquée Bleue



Commencée sous Sultan Ahmet Ier en 1609 et terminée en 1616 par l'architecte Mehmet Aga, disciple de Sinan, le plus grand architecte de l'art classique turc, elle fut construite sur les ruines du grand palais byzantin. La mosquée Bleue était un grand complexe architectural dont les bâtiments étaient bien distincts : le Bazar, les bains turcs, l'hôpital, les cuisines, les écoles, le caravansérail... Elle fut longtemps le point de départ des caravanes de pèlerins en destination de la Mecque.



Les minarets de la mosquée Bleue



Visite de la mosquée Bleue



Ayasofya Meydani

Les minarets de la mosquée Bleue

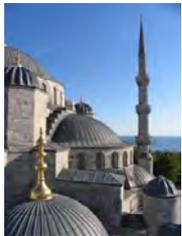
Symboles de la grandeur de l'islam, ces six minarets font la renommée de la mosquée Bleue.

C'est dans la cour de la mosquée du Sultan Ahmet que s'ébranlait, chaque année, la caravane sacrée des pèlerins vers la Mecque.

C'est pour cette raison sans doute que son impérial commanditaire dota sa construction de six minarets, privilège jusque-là réservé à la seule grande mosquée de la Mecque. Devant la révolte des Ulémas, le souverain, homme avisé, ordonna d'ajouter un septième minaret à la Mecque.



Cinq fois par jour, le muezzin appelle à la prière depuis le minaret





Visite de la mosquée Bleue

La coupole centrale repose sur quatre d'énormes piliers, hauts de 43 mètres et d'un diamètre de 23,5 mètres. L'harmonie de l'intérieur de la mosquée est due aux couleurs et à l'éclat des merveilleuses tuiles d'Iznik. Le nom de mosquée "bleue" vient des 21043 faïences à dominante bleue qui recouvrent les murs et piliers intérieurs. Selon la légende, la production d'une telle quantité de faïences épuisa complètement les potiers et lança la tradition céramique d'Iznik.



Un intérieur très lumineux, grâce aux 260 fenêtres.



Des jacinthes, oeillets, roses, tulipes et des cyprès stylisés décorent les faïences.





Ayasofya Meydani

Un magnifique jardin et une fontaine séparent la mosquée Bleue de la massive Sainte-Sophie. A proximité des mosquées, l'ancien hammam Haseki Hürrem , l'un des plus grand de Turquie, construit par le grand architecte Sinan en 1556 sur l'emplacement de thermes byzantins. Commandité par Roxelane, l'épouse favorite de Soliman le magnifique, il était composé de deux parties distinctes, avec des entrées différentes pour les hommes et pour les femmes. Aujourd'hui il abrite le Centre culturel d'art du tapis.



Le hammam Haseki Hürrem.



Divan Yolu, large avenue datant de l'époque romaine

Petit cimetière ottoman sur Divan Yolu Caddesi.



La citerne-basilique Yerebatan

Au sud-ouest de Sainte-Sophie, cette grande citerne souterraine construite par l'Empereur Constantin et agrandie par Justinien est aussi appelée par les stambouliotes le "palais englouti". L'eau de la citerne basilique arrivait de la forêt de Belgrade, à 19 km de la ville, par les aqueducs de Maglova et de Valens. Elle alimentait en eau toute la vieille ville. C'est Petrus Gyllius, un Hollandais, qui la redécouvrit en faisant des recherches sur Sainte-Sophie. Apprenant que les habitants du quartier tiraient de l'eau en laissant tomber des seaux par des puits au rez-de-chaussée de leurs maisons, il enquêta sur les sous-sols des alentours de Sainte-Sophie et réussit à entrer dans la citerne.



Une forêt de 336 colonnes de 9 mètres soutient les voûtes de la citerne.



La plupart ont été récupérées sur des constructions anciennes, d'où la variété des styles de chapiteaux et de la forme des colonnes : excepté quelques unes angulaires ou cannelées, la plupart des colonnes de la citerne sont cylindriques.



Les larmes sculptées sur l'une des colonnes sont, selon la légende, en souvenir des centaines d'esclaves morts pendant la construction de la grande Basilique.



Au fond nord-ouest de la citerne, sous deux colonnes, deux têtes de Médusa sont utilisées comme piédestal.



L'hippodrome

L'hippodrome était le cœur de Constantinople. Conçu sur le modèle du Circus Maximus de Rome, il pouvait accueillir jusqu'à 100 000 spectateurs. Détruit par les invasions et les pillages, il n'en reste aujourd'hui que quelques vestiges. La colonne de Constantin, ou obélisque Muré, haute de 32 mètres, fut rénovée par l'empereur Constantin le grand au Xe siècle et couverte de plaques de bronze doré. Celles-ci furent arrachées et fondues par les croisés qui les utilisèrent pour fabriquer leur monnaie.

L'obélisque de Théodose fut érigé dans les années 1500 av.J.C. En provenance du temple de Karnak en Egypte, il faisait 35 mètres de haut. Mais pour faciliter son expédition jusqu' à Constantinople, il fut séparé en plusieurs morceaux, et seul le tiers supérieur, de 23 m, fut dressé sur la place de l'hippodrome en 390 par l'empereur Théodose le Grand. Les reliefs ornant le socle relatent la vie de Théodose.

Enfin, la colonne serpentine, torsade de trois serpents entrelacés, provenant du sanctuaire d'Apollon de Delphes, fut offerte par les trente et une cités grecques ayant levé des troupes pour vaincre les Perses à Platées en 479 av. J.C. Les trois têtes de serpent à son sommet ont été brisées au cours des temps. L'une d'elles a été retrouvée en 1847 et se trouve au musée archéologique d'Istanbul. C'est le plus ancien monument grec d'Istanbul.



Les bas-reliefs du socle de marbre sculpté montrent Théodose et sa famille assistant aux jeux.



Vue de l'hippodrome depuis les minarets de la mosquée Bleue.



L'obélisque de Théodose, en granit rose.



La colonne Serpentine : une légende rapporte que Mehmet II aurait fracassé la mâchoire d'un serpent d'un coup de massue au lendemain de la Conquête.





La colonne de Constantin.



L'obélisque de Théodose, le plus ancien monument de la ville.

Palais de Topkapi

Quand Mehmet II Fatih conquiert Istanbul en 1453, il choisit de construire le palais sur les ruines du vieux palais byzantin qu'avaient pillé et détruit les Latins.

Le palais de Topkapi fut le lieu de résidence des sultans pendant quatre siècles jusqu'au règne de Abdümeçit, et par conséquent soumis à de nombreuses modifications lorsqu'il passait d'un souverain à l'autre.

Mais les bâtiments de marbre, la décoration intérieure, les murs massifs, les tours, les jardins à bassins, les fontaines, les platanes et cyprès centenaires forment aujourd'hui un mélange en parfaite harmonie.



Le Palais de Topkapi est situé à Sarayburnu (sur l'une des sept collines d'Istanbul), là où le Bosphore, la Corne d'Or et la Mer de Marmara se rejoignent. Cette situation offre une vue exceptionnelle sur Istanbul mais surtout permettait de surveiller la ville.



Les Sultans rompaient le jeûne du Ramadan après le coucher du soleil (Iftar) dans ce baldaquin en bronze plaqué or.



Le pavillon d'Erevan commémore la prise d'Erevan en 1635.



Topkapi signifie en turc "porte du canon". Ce nom vient probablement des canons qui gardaient les plus importantes entrées maritimes.





Un imam récite des versets du Coran dans la salle des Reliques, anciens appartements privés du sultan.



Les trois cuisines du Palais, surmontées de cheminées coniques, faisaient travailler 800 cuisiniers qui préparaient les repas de 4.000 convives. Elles abritent aujourd'hui un musée de porcelaines.

Touristes à Topkapi

Impossible de se rendre à Istanbul sans visiter le séraï de Topkapi : les files d'attente sont interminables aux heures de pointe en été. Chaque année, plus d'un million de visiteurs se pressent à la porte impériale du palais, haut portail de marbre noir. Mieux vaut arriver tôt le matin : dès dix heures, des flots de touristes débarquent des paquebots de croisières...



Arrivée des groupes de touristes dès le matin.



La salle du trésor reste l'attraction majeure du palais.



Souvenir de famille devant le Bosphore.



La salle des reliques : on se presse pour observer les objets ayant appartenus au prophète.



Certains guides attendent patiemment l'arrivée d'un client...



tandis que d'autres profitent d'un moment de calme pour faire un petit somme.

La maquette du Palais.





Vers la mer Noire



Vers la mer Noire

Vers la mer Noire



Au niveau du détroit du Bosphore, la rencontre entre les eaux de la mer Noire et celles de la Méditerranée crée un courant de fond, apportant en mer Noire l'eau méditerranéenne salée, tandis que l'eau moins salée de la mer Noire s'échappe en surface vers la Méditerranée.

Cette particularité hydrologique a marqué les premiers grands récits de l'humanité. Déjà dans « L'épopée de Gilgamesh », récit akkadien datant d'au moins le 3ème millénaire avant notre ère, le héros (Gilgamesh roi d'Uruk) se trouve confronté aux courants contraires des eaux mortelles, empêchant dans un premier temps son passeur (Usharnabi) de l'amener voir Noé (Atrahasis ou Uta-Napisti). Gilgamesh use d'un stratagème, similaire à celui qui sera utilisé par Jason pour passer le Bosphore et aller quérir la Toison d'or. En effet, pour lutter plus facilement contre les courants contraires de surface, ils vont utiliser les courants de profondeur grâce à des paniers remplis de pierres plongés au niveau des courants de profondeurs.



D'une rive à l'autre



La rive européenne



La rive asiatique

D'une rive à l'autre

Voguer d'une rive à l'autre du Bosphore, c'est passer sans cesse d'Europe en Asie. Le trajet permet de découvrir l'architecture en bois de yali, si particulière.

2,5 millions de Stambouliotes traversent chaque jour le Bosphore, grâce aux deux ponts suspendus (Bogazçi Köprüsü inauguré en 1973, et Fatih Sultan Mehmet Köprüsü inauguré en 1988), ou aux transports maritimes.



Les dangers du trafic du Bosphore sont réels, et la population stambouliote vit dans la crainte de l'explosion d'un de ces tankers.



Les gigantesques tankers croisent les ferries touristiques.



La traversée expresse du pont du Bosphore (Bogazçi) laisse le temps d'apercevoir le quartier d'Ortaköy et sa célèbre mosquée.



Le pont du Bosphore, parfois appelé pont "Atatürk" a été en son temps le témoignage d'une prouesse technique : plus d'un kilomètre d'une voie suspendue à 64 mètres au dessus de l'eau, sépare les deux tours.



Plus au Nord, la forteresse de Rumeli (Rumeli Hisari), construite en quatre mois par Mehmet le Conquérant, pour permettre de contrôler la mer Noire au moment de la conquête de Constantinople, impose sa lourde silhouette au Bosphore. Elle fait face du côté asiatique à la forteresse d'Anatolie construite en 1395 et dont il ne reste que quelques vestiges au pied de l'immense pont Mehmet Fatih...



... dont le tablier s'élève à 58 mètres au dessus de la surface des eaux...

... et dont l'efficacité pour la fluidité Europe / Asie est à présent remise en cause. Le trafic à la croissance exponentielle laisse envisager la construction d'un troisième pont près de la mer Noire.



La rive européenne

En partant de l'embarcadère d'Eminönü et après avoir traversé la Corne d'Or, on longe le Palais de Dolmabahçe. « Dolmabahçe » était à l'origine une baie sur le Bosphore. A partir du XVIIe siècle, elle fut comblée petit à petit. Elle devint par la suite un des jardins les plus appréciés par les sultans ottomans, d'où son nom turc dolmabahçe, dolma signifiant « rempli » et bahçe « jardin ».

Au pied du Pont du Bosphore, le village Ortaköy, où se tient une mosquée de style baroque, construite par l'architecte impérial Nikogos Balyan.

Le Bosphore s'approche du village d'Arnavutköy, puis longe Rumeli Hisari (Forteresse de Rumeli) et les bois d'Emirgan, un espace encore épargné par les promoteurs.

Plus au nord, Saryyer ("place jaune") est un séduisant quartier de pêcheurs réputé pour son marché aux poissons. Tout le long de l'eau sont construits des petits meyhane, où l'on mange du poisson frais. En continuant, on longe la tombe de Baba Telli, réputée pour faciliter les mariages.



Le Palais de Dolmabahçe, construit en 1856 sous le règne du sultan Abdülmecid, par les architectes Karabet et Nikogos Balyan.



Véritables villes flottantes, les paquebots de croisières déversent chaque jour un flot de touristes sur la péninsule historique.



L'architecture ottomane se mêle aux constructions modernes.



Malgré les efforts de réglementation de l'urbanisation, qui visent à préserver les collines du Bosphore, la nature se fait de plus en plus rare sur les rives du détroit.



La rive asiatique

En longeant la rive asiatique du Bosphore, on aperçoit tout d'abord Üsküdar, surnommée par les Stambouliotes la Cité d'Or car le quartier brille comme de l'or au moment du soleil couchant. A Kuzguncuk, le yali rose pâle du XVIIIe siècle est un des bâtiments les mieux conservés du détroit. Au pied du Pont du Bosphore, devant la Colline de Camlica, se trouvent le superbe Palais de Beylerbeyi puis les faubourgs de Çengelköy et Vaniköy, quartiers maraîchers qui fournissent la ville en légumes. En haut de la colline de Vaniköy se trouve l'observatoire de Kandilli. Sevda tepesi, la colline de l'amour, a joué un rôle important dans tous les anciens films turcs. Elle doit son nom au couple qui n'ayant pu se marier s'y est suicidé. Küçüksu est connu pour son palais, ses prairies et son cours d'eau du même nom. La forteresse Anadolu Hisari a été construite par le sultan Beyazit en 1394 pour empêcher les secours venus de la mer de parvenir aux Byzantins et de préparer ainsi la prise de la ville. Après Çubuklu vous arriverez à Pasabahçe, où se trouve une grande fabrique de verreries. La promenade se termine à Anadolu Kavagi, là où le Bosphore se fond à la mer Noire.



Huit tours composées d'antennes radars surveillent le détroit de bout en bout et enregistrent tous les événements.



Les somptueux yalis bordent le Bosphore.

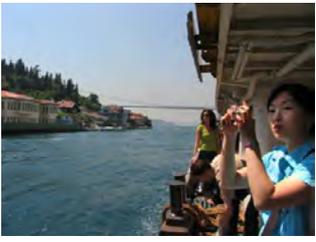


A partir de la fin du XVIIe siècle, les sultans bâtirent leurs résidences d'été au bord de l'eau.



A la discrétion extérieure des yalis s'opposait l'ornementation exotique des intérieurs, caractérisés par leurs fontaines rafraîchissantes et leurs peintures murales à motifs floraux.





Bazars et Hans



Istanbul regorge d'édifices à vocation commerciale : marchés couverts, caravansérails, hans et boutiques. L'activité marchande, lorsque l'Empire atteint sa plus grande extension à la fin du XVI^e siècle, s'étend déjà au bassin Méditerranéen Oriental, des Balkans à la Syrie, de l'Irak au Hidjaz et de l'Egypte à l'Algérie. Le réseau d'échanges, à la fois étendu et varié, survivra jusqu'au XVIII^e siècle, malgré les transformations du commerce. La plupart des espaces de commerce, leurs fonctions et les réseaux demeureront actifs jusqu'à la fin de l'Empire voire jusque sous la République.



Le Grand Bazar



Le Grand Bazar en 360°



Le bazar aux Epices



Le Han Valide

Le Grand Bazar

200 000 mètres carrés, un labyrinthe de 65 ruelles, le Büyük Carsi, ou Grand Bazar, représente à lui seul une ville dans la ville. Il comprend 4400 magasins, 50 rues, 2200 chambres, 19 fontaines, ainsi que plusieurs hammams et mosquées. Construit en bois sous le règne de Mehmet II Fatih (1461), agrandi sous celui de Soliman, incendié au XVIème siècle, détruit par un séisme en 1894, il fut reconstruit en 1898.



Près de 25 000 personnes travaillent au Grand Bazar.



Les rues et les places, malgré l'impression labyrinthique, composent en fait un plan de rectangles réguliers. S'ouvrant par 18 portes, il a ses carrefours, ses places intérieures, ses impasses.



Touriste en pleine négociation avec un vendeur du Grand Bazar.



Au coeur du bazar, le Bedesten, ou Petit Bazar, avec ses boutiques de brocanteurs et d'antiquaires, regorge de touristes à la recherche de la perle rare.







Le Grand Bazar en 360°



Bazar aux épices

Le Bazar Egyptien ou Bazar aux Epices fut construit en 1663 dans le complexe de la nouvelle mosquée Yeni Cami, le loyer des échoppes étant prévu pour financer l'entretien de la mosquée et les activités caritatives.

Les épices et plantes médicinales vendues dans le marché arrivant par bateaux d'Egypte, le bazar prit rapidement le nom Bazar Egyptien. Istanbul était le terme de la route de la soie, là où les marchandises étaient dirigées vers leur destination finale en Europe. Au début du XIIe siècle Istanbul fit fréquemment le commerce des épices avec les Vénitiens.



Bien que l'édifice ressemble à un marché ottoman classique, son plan et sa structure sont originales. En forme de « L », avec deux portes principales et quatre plus petites, le bâtiment est construit en pierres et en briques.



Très touristique, les échoppes vendant des épices et les remèdes d'autrefois sont aujourd'hui moins nombreuses que les boutiques de souvenirs.





Les hans



Caravansérails urbains, ces anciennes auberges-entrepôts que l'on désigne par han en turc sont pour la plupart situées aux alentours du Grand Bazar et du Bazar Egyptien, bien que l'on en trouve également au pied de la colline de Galata et à Üsküdar. Construits en général sur deux niveaux autour d'une vaste cour, ils comportent une galerie périphérique en arcades surmontée de coupes, qui dessert les cellules. Ils sont construits en pierre et brique plate selon les techniques d'appareillage en usage à l'époque ottomane. Les hans étaient assez vastes pour héberger toute la caravane, y compris les animaux.



Le han Valide



Les artisans des hans



Panorama depuis le toit du caravansérail Han Valide

Le han Valide

Le han Valide, un des plus grands han de la ville, fut édié en 1651 par la sultane-mère (Valide) Kösem Sultan, mère du sultan Murat IV et épouse du sultan Ahmet Ier. Il est formé de trois cours successives. C'est dans ce han que les Iraniens d'Istanbul célébraient la passion d'Hussein, petit-fils du prophète Mahomet, pendant le mois de muharram, mois sacré de la croyance chiite.



Les Hans étaient assez vastes pour héberger toute la caravane, y compris les animaux.



Les artisans des han

Les caravansérails qui offraient un abri aux voyageurs le long des routes seldjoukides ont été insérés par les Ottomans dans le contexte urbain d'Istanbul. Ils jouent davantage le rôle de marché, chaque han se spécialisant dans un type de marchandises (soie, épices...). Les cellules du Valide Han, l'un des plus grands han d'Istanbul, sont principalement occupées par des métiers à tisser.



Le premier étage est occupé par des ateliers de tisserands,



dont les métiers à tisser occupent la totalité du volume de la cellule.



Atelier de confection.



Pour que le cuivre ne se déforme pas lors du ciselage, l'artisan coule du goudron dans les pots.



La touche finale : les pièces sont polies au tour.





Panorama depuis le toit du caravansérai Han Valide





Sous le signe de Pierre Loti

Temporaire



Vers menu Pierre Loti

Sous le signe de Pierre Loti : une contribution du Lycée français Pierre Loti d'Istanbul



« Et si nous empruntons la plume de Pierre Loti pour imaginer les articles de journaux qu'il aurait pu écrire quand il se trouvait à Istanbul ? ». Tel fut le défi lancé au mois de mars 2005 par les collégiens et lycéens du Lycée français Pierre Loti d'Istanbul.

Dès lors, l'entreprise commença : recherches biographiques, lecture des œuvres du célèbre écrivain, investigations sur les événements historiques ou les faits divers de l'époque. Et le projet prit corps. Son aboutissement ? Un florilège d'articles écrits par les élèves sous la direction de leurs professeurs de Français et des documentalistes.

Certains textes sont le fruit d'un travail collectif, d'autres résultent d'un montage de phrases colligées dans différentes compositions, les uns sont livrés tels quels, d'autres ont été retouchés... Mais ils ont tous un point commun, c'est d'avoir été rédigés avec l'enthousiasme et la passion de l'adolescence.

A l'occasion de la remise à Istanbul du Prix Albert Londres, pouvait-il y avoir pour nous plus grande satisfaction que d'avoir peut-être fait naître des vocations de journalistes ?

Gisèle Durero

CONTACT : cdi@pierreloti.k12.tr

Coordination : Frédéric GERARD et Gisèle DURERO avec Florence DEMIRKAN, Claude PERRIN, Juliette WILLERVAL et Lionel BANSARD

Articles : Collégiens et lycéens du Lycée français Pierre Loti d'Istanbul

Illustrations : Maison de Pierre Loti, Rochefort ; Musée Sainte-Croix, Poitiers ; Collection Christiane Pierre Loti-Viaud ; Ministère de la Culture et de la Communication (direction de l'Architecture et du Patrimoine)



Promenades en caïques stambouliotes - Evénements officiels



Amours ...



Quand le Bosphore gèle ... - Incendie à Tarabya - Rochefort-sur-mer

Promenades en caïques stambouliotes - Evénements officiels

Du « yali » à la bicoque !

Laissez-moi, chers lecteurs, vous expliquer les raisons pour lesquelles j'ai préféré abandonner le somptueux manoir, appelé « yali » en Turc, de mes chers amis le Comte et la Comtesse Ostrorog, pour venir habiter une petite maison en bois nichée dans les ruelles du vieux Stamboul.

C'est que je n'avais pas revu ma chère cité depuis que j'avais quitté le commandement de mon navire « Le Vautour » et ma nostalgie était telle que je ne pourrais la décrire.

A mon arrivée à Constantinople, mes amis m'attendaient sur le quai de Galata et nous partîmes dans un caïque doré vers le magnifique « yali » aux façades de bois rouge sombre qu'ils habitent sur le rivage de Candilli. En chemin, ils eurent la bonté d'effectuer une halte au village de Bebek pour me permettre de fumer un narguilé. Ce soir-là, la fête battit son plein, toute la haute société de Constantinople était venue danser la valse sous les plafonds lambrissés. Et bien, me direz-vous, que vous faut-il de plus pour être heureux ? Mais Stamboul, mais ses venelles pittoresques, ses bicoques de bois et la silhouette mystérieuse de ses femmes voilées !

Dès le lendemain matin, en catimini, je m'éclipsai et partis m'asseoir sur la place du village de Candilli, pour déguster un café turc à l'ombre des platanes centenaires. Et je décidai, en dépit de l'insistance des Ostrorog, qui souhaitaient me garder auprès d'eux, de louer une demeure dans le vieux Stamboul. Ce ne fut pas chose aisée. Mais grâce à l'aide bienveillante de mes amis, j'en trouvai enfin une qui appartenait à un officier turc dont la famille était absente et qui accepta de me la céder. C'était une demeure en bois, entièrement vide, au sol couvert de nattes et aux fenêtres grillagées. Son propriétaire me fit la surprise de l'aménager et me prêta des tapis de Smyrne et un long divan. Mais je suis de ces êtres chez qui le décor revêt une importance démesurée et ne peux m'accommoder d'un cadre dénudé. C'est pourquoi, dès le lendemain, je me rendis au Bazar des calligraphes pour acheter des inscriptions coraniques dans des cadres dorés. Et quelques jours plus tard, la demeure était à mon goût, décorée de coussins brodés, de mousselines lamées d'or, d'argenterie et de cristaux, bien que totalement dépourvue de confort moderne.

C'est là que je partage la vie du petit peuple turc. Ce sont les cris des portefaix et les miaulements des chats qui me réveillent le matin. Après, je m'installe dans un café en plein air avec un narguilé, envoûté par la magie de cette vieille ville qui semble échapper au temps, puis, je chemine dans les ruelles pittoresques, au fil de mon inspiration. Parfois, cédant aux instances de mes amis, je passe une soirée au manoir, mais rien ne me rend plus heureux, à la fin de la journée, que de prendre place sous la fenêtre de ma bicoque et de contempler les reflets du soleil couchant sur la Corne d'Or.

La classe de 2eA

Chez le Comte Ostrorog

« Comme je le fais souvent, je pars faire ma promenade, en cette fin après-midi, d'un magnifique jour d'été. Je monte mon étalon noir que j'ai loué pour mon séjour. Je me promène dans les ruelles d'Eyüp puis me dirige vers mon caïque. Il est magnifique mon caïque, fait sur mesure, je n'y trouve aucun défaut. Le soleil va bientôt se coucher et ses rayons sont déjà légèrement rouges.

Je compte me rendre chez les Ostrorog, une famille de comtes qui vit dans un magnifique « Yali » sur la rive asiatique, à Kandilli. Je peux apercevoir de mon caïque la tour blanche de Léandre, dont la silhouette se découpe à l'horizon, tel une flèche de nacre et d'argent prête à s'envoler vers les cieux.

En face de moi, je peux regarder les nombreux caïques du Sultan qui est accompagné de petits pages ainsi que de ses nombreuses femmes venant directement du harem, en ce vendredi, jour de repos. La Corne d'or, toujours aussi belle, où Topkapi, juste devant Sainte-Sophie, révèle ses somptueux bâtiments.

La Corne d'or s'éloigne peu à peu, j'aperçois maintenant le « Yali » de mes amis. Le rameur de mon caïque, toujours aussi aimable et me voyant frétilant comme un poisson hors de l'eau, me propose d'accélérer, je me réjouis à l'idée de revoir mes amis (même si je les vois tous les jours), mais aussi de savoir à quel bon dîner je vais avoir droit. Je lui dit alors avec calme et gentillesse, car j'aime parler avec la population locale : « Non merci, ne vous fatiguez pas trop pour des enfantillages. » Une fois arrivé chez les Ostrorog, je me dirige vers leur porte d'entrée, je n'ai pas le temps de frapper qu'elle est déjà ouverte. C'est la comtesse qui est là, toujours avec le sourire et des yeux pétillants. Le comte Ostrorog ne tarde évidemment pas à venir m'accueillir. A peine arrivé que je me retrouve avec une assiette de caviar ainsi que de Saumon, accompagné d'une sauce délicieuse dont j'ignore d'ailleurs le nom.

Après un délicieux dessert, nous partons vers l'extérieur de la maison où une calèche nous attend. Une fois dedans, la calèche nous emmène vers le haut d'une colline. Arrivé au sommet, on aperçoit au loin les silhouettes de nombreuses mosquées sur la Corne d'or. La lune et les étoiles brillent tellement que leurs lueurs sont comparables à celle du soleil. La nuit est magnifique, mais je sens la fatigue me submerger, je préfère donc rentrer chez moi.

Suite à de chaleureuses salutations, je retourne vers mon caïque où m'attend mon rameur. Le retour se passe comme à l'aller, à la différence que le Bosphore est plat, sans caïques et sans bruits. Seul mon caïque trouble ce calme absolu ainsi que mes discussions avec le rameur.

Il me dépose au pied du grand cimetière d'Eyüp où j'aime me balader la nuit. Je monte la colline au milieu des tombes jusqu'à mon café favori où je me rends régulièrement durant la journée. Puis après cela, je rentre vers ma maison dans les rues d'Istanbul, dans cette nuit illuminée. Chez moi, je dormirai, puis me préparerai à recevoir des invités car demain, les Ostrorog viennent dîner chez moi.

Emmanuel Tainturier, 3eA



PROMENADES EN CAÏQUES STAMBOULIOTES

Stamboul !

Oh Stamboul ! De toutes les villes, c'est elle qui est la plus changeante d'heure en heure. D'ailleurs aujourd'hui, la mer est grise, rude. Le vent emporte presque mon parapluie, mais je persiste à marcher, toujours aussi ébahi par ce pôle commercial, intellectuel et culturel, ville qui ne finira jamais de me surprendre.

La redingote trempée, je loue une calèche qui m'emmène jusqu'à la demeure des Ostorog ou je suis invité à déjeuner. Alors que d'habitude les embouteillages sont constants dans les rues et qu'il est peu fréquent de les voir désertes, la calèche choisit son chemin entre les pavés désordonnés de la rue déserte.

Conduit par mon cocher, j'explore de mes yeux grands ouverts tous les recoins au long du chemin, du vieillard mendiant à l'armature en bois des yali dont les couleurs surprennent un moment mais se fondent finalement dans le décor.

Seule, la mosquée du quartier semble impassible, à l'écart de la tempête, le muezzin chante l'appel à la prière et les fidèles restent calmement devant les portes, dans le froid et l'humidité, pour les ablutions.

Arrivé chez le Comte, Hussein le major d'homme m'accueille et me conduit jusqu'au petit salon. La nourriture est bonne, le vin est français et la conversation intéressante. Après le repas, l'orage s'étant calmé, une promenade en caïque me tente et je vais prendre le mien sur le rivage de Tophane.

J'ordonne à mes rameurs d'aller jusqu'aux Eaux douces d'Asie où je me retrouve seul. Dans ce centre de la bourgeoisie ottomane, qui est le lieu favori de ballades pour les femmes du Harem, je suis seul, seul avec mes rameurs silencieux. Le contact entre le bois de mon bateau et l'eau dont je peux enfin bénéficier me procure une détente inconnue. Je profite de ce moment pour toucher l'eau du bout des doigts et je regarde longuement le paysage dans la brume sous la menace de l'orage.

Au soir, un exercice général avec tous les membres de l'équipage de navire de la marine nationale dont je suis le Commandant est organisé. Avec plusieurs manoeuvres et simulations à quelques milles du Bosphore, notre navire stationne à son embouchure. Puis, les matelots partent en permission. Je regagne alors, à cheval, ma ville avec mon aide de camp à travers les rues d'Istanbul dont on ne se lasse jamais.

Geoffroy Damnon, 3eA



PROMENADES EN CAÏQUES STAMBOULIOTES

En caïque

Ce jour là, Aziyadé m'avait donné rendez-vous le matin, sur la rive asiatique, à Tchenguél keuy. Alors, dès l'aube, je me précipitai pour monter sur le cheval que j'avais loué la veille et je me dirigeai vers la mer. J'avais assez peur de la faire attendre, mais j'avais de la chance, car c'était un matin ensoleillé ; cela allait donc être pour nous une journée très agréable.

J'allai vers Kasimpacha, où était amarré mon caïque et montai dedans. Il était assez petit, et mon siège était recouvert d'un tissu de velours rouge. Je m'y installai confortablement, affirmai à mon rameur que nous pouvions partir et nous commençâmes à nous éloigner de la rive. L'astre du jour s'était presque levé, et la lumière de Stamboul s'éclaircissait, laissant sur le ciel quelques éclairs rosés et orangés. J'aurais dû ordonner à mon rameur de se dépêcher, mais la beauté de la mer et sa couleur azur me séduisaient tellement, que j'aurais voulu y rester pendant des heures, à contempler le paysage marin et à admirer les autres caïques qui passaient. Certains étaient extrêmement luxueux et leur or brillait sous le soleil. Je les observais passer et les admirais comme l'on peut être fasciné par un trésor. Je commençais déjà à apercevoir les yalis le long de la rive asiatique ; ils étaient bâtis sur la mer, chacun d'eux avait un ponton pour pouvoir accéder directement de la mer à la villa. Ils étaient tous plus ornés les uns que les autres, leurs façades dentelées rivalisant d'élégance et de finesse. Les vagues légères faisaient comme une musique qui berce, et qui vous endort lentement... Ce paysage me semblait magnifique. J'étais en fait confronté à un dilemme : profiter de cette journée éclatante en continuant à naviguer, enivré par la brise du matin, ou accoster sur la rive et me retrouver sur la terre ferme avec la belle Aziyadé ? Le choix me semblait impossible à faire, car la beauté de la promenade était si prenante, que j'en étais presque prêt à oublier Aziyadé.

« A mon avis, la meilleure façon de voyager dans cette fabuleuse ville est le caïque », me répétais-je pendant cette traversée. J'arrivais presque à Tchenguél keuy quand je commençai à voir les voitures à cheval défilant sur la route qui longeait le Bosphore, et sur la mer attendaient des caïques bien alignés, légèrement secoués par les vagues. C'est alors que je me rendis compte que nous étions arrivés et que je me résignai à mettre pied à terre.

Selma Agopian, 3eA

ÉVÉNEMENTS OFFICIELS Sacré du Sultan Abdul Hamit Second



Aujourd'hui, 7 septembre 1876, je viens d'assister aux cérémonies du sacre du Sultan Abdul Hamit Second. Quelle chance, d'avoir vu, dès mon premier voyage à Constantinople, se dérouler l'investiture d'un Sultan de l'Empire ottoman ! Ce matin, presque toute la population de Stamboul était dans les rues et la foule s'épaississait aux abords des portes d'Edirne et d'Eyoub. Vers midi, le sultan quitta Dolma Batché pour se rendre à Eyoub. Six caïques impériaux le conduisirent sur la Corne d'or. Sur les rives, les stambouliotes accourus de tous les côtés de la ville acclamaient leur majesté. L'artillerie des navires turcs et étrangers salua le souverain de ses salves, relayée par les hourras des matelots qui célébraient son passage. La prestance du sultan me fascinait. La tête surmontée d'un fez rouge, il portait un costume deux-pièces de couleur vert foncé dont la veste à revers brodés s'ornait d'épaulettes d'or. Son drapeau rouge éclatant rebrodé d'or, dont les versets du Coran entourent l'étoile et le croissant, dansait avec le vent au son de la musique militaire. La tradition veut que le Padichah aille à la mosquée d'Eyoub pour ceindre l'épée d'Osman, fondateur de la dynastie. Ce lieu revêt une importance particulière car il abrite le tombeau d'Eyoub, porte-étendard du prophète, mort en 670 sous les murailles de Constantinople. Là, d'un geste magistral, Abdul Hamit salua la foule, des cris d'admiration retentissaient de toutes parts, puis il pénétra dans le mausolée, qui porte ici le nom de « turbé » Quand il eut ceint l'épée de ses ancêtres, il repartit vers le palais de Top Kapou sur un cheval blanc caparaçonné d'or. Tout au long du chemin, les hallebardiers de son escorte suscitaient l'admiration de la foule par leurs coiffures surmontées de plumets verts et leurs habits écarlates chamarrés d'or. Plus tard, sur l'esplanade du palais, des centaines d'officiers chargés de gigantesques marmites ont distribué au peuple de la viande, du riz et du halva. Moi-même, je pris part au festin. C'est dans le faste et la solennité de leurs cérémonies que se déploie la grandeur des Ottomans. La classe de 1eS

ÉVÉNEMENTS OFFICIELS Commandeur de l'Ordre de la Medjidié !



La vie à Stamboul ne cesse de réserver des surprises. Voilà que, fourbu, sous une pluie battante, vous regagnez votre hôtel à grand peine et que les portiers de l'entrée se mettent à vous appeler « Excellence ! » C'est ce qui m'arriva hier soir. Stupéfait, j'appris alors que le Grand Vizir en personne était venu m'apporter, de la part du Sultan, une invitation au Palais de Yildiz. Abdul Hamit m'invitait à assister aux illuminations données pour fêter Kadir Guedjeci, la nuit la plus sainte du mois de Ramadan, celle où, dit-on, l'archange Gabriel dicta au prophète Mohammed la première sourate du Coran. Je partis donc au Palais de Yildiz, au toit constellé d'or, aux immenses portes en bois sculpté. Et je rencontrai enfin, pour la seconde fois de ma vie, Abdul Hamit second, Sultan des Ottomans, Calife de l'Islam, Commandeur des croyants, celui qui défend son empire contre la coalition inavouée des peuples européens. Le Padichach portait un fez rouge, une barbe noire et drue, ses grands yeux noirs perçants me dévisagèrent puis il me tendit la main, m'indiqua un fauteuil et m'offrit une cigarette. Le grand vizir nous servait d'interprète, car si Abdul Hamit connaît parfaitement le Français, il souhaite cependant que toutes ses entrevues officielles soient effectuées en Turc. La conversation fut charmante, le sultan est d'une exquise politesse et nos opinions concordent sur bien des points. Un peu plus tard, Abdul Hamit me remercia pour les articles et livres que j'avais écrits sur la Turquie puis fit un signe de la main à un de ses vizirs. Alors entra un homme portant un coussin de soie blanche sur lequel reposait une énorme médaille en forme d'étoile à sept branches et dont le centre représentait le sceau du souverain entouré d'un cercle d'émail rouge. L'homme s'arrêta devant moi. Le Sultan se dressa, me fit mine de me lever aussi, prit la décoration et l'accrocha au revers de mon veston : « Je vous fais Commandeur de l'Ordre de la Medjidié, me dit-il solennellement, pour vous remercier d'avoir, par vos écrits, fait connaître la Turquie en Europe. » Puis, il m'invita à assister aux illuminations célébrant la vingt-septième nuit du Ramadan. Ce fut une soirée inoubliable, de grandioses feux d'artifices dessinaient des arabesques de lumière dans le ciel de Stamboul. Plus tard, subjugué par le faste du Palais, je regagnai en fiacre l'hôtel d'Angleterre, touchant des doigts cette sublime médaille, légion d'honneur des Ottomans, piquée sur le col de ma veste. Et je ne cessai de me répéter la dernière phrase prononcée par Abdul Hamit : « Sachez que je serai toujours votre ami, Monsieur Loti ! » Les classes de 1eL-ES



ÉVÉNEMENTS OFFICIELS

Colère de Sarah Bernhardt au Selamlik

Notre tragédienne nationale et internationale, n'a pas manqué de défrayer la chronique du journal Stamboul par une de ses célèbres fougades. Et à qui cette saute d'humeur était-elle destinée ? A quelque péquin du commun des mortels ? Point s'en faut ! A l'ombre de Dieu sur la terre, et qui plus est Calife de l'Islam, le sultan Abdul Hamit Second en personne !

Cela se passa vendredi dernier à Constantinople, sur les terrasses surplombant la mosquée de Hamidié, là où une foule bigarrée, constituée de Turcs, de touristes ou de membres des colonies étrangères vient admirer chaque semaine le cortège du sultan. Précisons que tous les vendredis, jour sacré des musulmans, le souverain se rend en grande pompe à la mosquée pour l'office de midi. Cet aller-retour solennel où le landau du monarque avance au centre d'une grandiose procession porte le nom de « selamlik ». Et je dois dire que le faste de cette cérémonie est tel qu'il laisse béats d'admiration tous ceux qui ont la chance de pouvoir y assister.

Cavaliers et fantassins, aux accords d'une musique martiale, se rangent aux abords des grilles d'or de la mosquée, suivis par les ambassadeurs venus de toutes les contrées sur lesquelles le Calife étend son empire et dont les robes colorées dessinent un gigantesque arc-en-ciel. Tout à coup, la musique s'arrête, les murmures se taisent, un silence impressionnant s'abat sur les jardins et les cinq mille soldats scandent en cadence : « Allah ! Allah ! Allah ! ». Le sultan, le buste pris dans une veste à épaulettes d'or, la tête surmontée d'un fez rouge, passe. Tous s'inclinent. Alors, le Padichah descend de son landau et progresse sur le tapis écarlate pendant que l'assemblée se prosterne jusqu'à terre.

Mais Mademoiselle Bernhardt n'aura pas eu ce privilège. Lasse d'attendre debout l'arrivée du souverain, elle demanda une chaise. On la lui refusa. Car nul ne peut s'asseoir quand apparaît le Commandeur des Croyants. Alors, me direz-vous, que fit notre tragédienne ? Elle tourna les talons et partit. On ne la retint pas. Et le journal Stamboul de commenter: « L'Aiglon déniché par l'Ombre de Dieu sur la terre ! » La classe de 1eL



ÉVÉNEMENTS OFFICIELS

La caravane impériale, en partance pour la Mecque 28 septembre 1876

C'était le matin du 27 août, je me réveillai tôt pour assister à la grande parade dont on parlait depuis si longtemps : l'envoi de cadeaux à La Mecque, la cérémonie du Surré-Humayoun. Comme chaque année, le sultan faisait parvenir à la Ville Sainte des cadeaux à la valeur inestimable et sur lesquels chacun avait sa propre hypothèse : un premier disait qu'il y avait des kilims (ces merveilleux tapis turcs) brodés d'or, un autre racontait que les paquets contenaient une multitude de bijoux aux pierres précieuses, un troisième faisait entendre que le sultan offrait les plus belles pièces de sa collection de porcelaine et un dernier, qu'il y avait la soie la plus fine de Chine. Mais personne ne savait ce qu'emportait ce fabuleux cortège vers cette ville si sacrée pour les musulmans. J'étais impatient d'assister à ce spectacle dont tout le monde parlait mais que je n'avais jamais eu l'occasion de voir.

Lorsque j'arrivai devant Dolmabahtché, la majestueuse demeure du sultan Abdoul Hamid, toute la foule était plongée dans l'attente. Des murmures angoissés la parcouraient. Je m'approchai. J'interrogeai un homme près de moi, utilisant mes bases peu solides de turc : « Né olouyor ? » (Que se passe-t-il ?). Il me répondit par une longue tirade dont je ne compris que quelques mots : étrangement, les portes du palais n'étaient pas encore ouvertes. La foule commençait à s'impatienter, la chaleur devenait insupportable.

Les gens, tous très élégants, tentaient de se faire une petite place à l'ombre, tout en gardant un œil sur les portes du palais. Les hommes commençaient à retirer leurs fez (petits chapeaux rouges sans bords) pour s'en éventer. Les vendeurs d'eau faisaient des affaires.

D'un coup, les portes s'ouvrirent laissant s'échapper un flot de colombes. Tout le monde se redressa, et les hommes lancèrent leurs fez vers le ciel, les femmes poussèrent des cris de hurras et applaudirent tandis que les enfants demandaient à leurs pères de les porter pour leur permettre de mieux voir.

En tête, une bande d'Arabes dansaient au son du tambourin, en agitant en l'air de longues perches enroulées de banderoles d'or.

Des chameaux s'avançaient gravement, coiffés de plumes d'autruche, surmontés d'édifices de brocart d'or enrichis de pierreries.

D'élégants chevaux bais, tous empanachés, tiraient de lourds carrosses débordant de paquets de toutes tailles. Les cochers bombaient le torse, fiers de la charge qui leur avait été attribuée. Il leur faudrait quarante jours pour arriver à La Mecque, et présenter aux gardiens des lieux saints les hommages du sultan.

Luana Sarmini, Inès Bloch et Claire Martin, 4eB

ÉVÉNEMENTS OFFICIELS

Stamboul, 5 septembre 1887



Ce mois-ci comme chaque année le sultan Abdul Hamid a envoyé ses offrandes à la Mecque. Une partie du voyage devait se faire par bateau et l'autre par voie terrestre. Cependant au début du périple, un épisode tragi-comique se produisit. En plein milieu de l'après-midi, le 5 septembre dernier, pendant que les marins buvaient le thé en descendant la mer de Marmara, un des chameaux destiné à être offert se libéra de ses chaînes. Pris de panique devant cette liberté imprévue et peut-être perturbé dans son équilibre par le roulis, ne sachant où aller, il tomba par-dessus bord. L'équipage aussitôt alerté grâce au bruit que faisait l'animal en se débattant lança à la mer les canots équipés de lourdes cordes pour le sauver. Les marins eurent beaucoup de mal à l'attacher car, affolé, l'animal bougeait dans tous les sens, mordait, jetait des coups de sabot sans ménagement pour les sujets mouillés du sultan qui n'en étaient qu'au début de leurs peines : Il leur fallut ensuite le hisser à bord, ce qui ne fut pas une mince affaire vu le poids du ruminant. Plus de peur que de mal... Les marins ayant réussi à sauver le précieux présent le mirent au chaud et le soignèrent à l'aide de plantes orientales.

Deux semaines plus tard, l'équipage mit pied à terre à Alexandrie et continua son périple à travers le désert brûlant d'Arabie... mais dans des conditions beaucoup plus calmes !

Enfin arrivés à destination, ils purent déposer leurs offrandes aux portes de La Mecque, ville sainte des musulmans, selon les informations que nous a communiquées par télégraphe le correspondant du Monde Illustré.

Louis Martinet, 4eB

Amours... « désenchantées » - Vols, accidents et catastrophes - Carnet de bord

J'ai emporté la stèle du tombeau!

Jamais, je n'eus cette sensation de deuil à mes départs de Stamboul. Le cœur lourd, je regarde s'éloigner cette ville sainte où repose Aziyadé.

Dès mon arrivée au port de Constantinople, j'avais commencé cette intense recherche de mon âme soeur. J'étais encore animé par l'idée de la revoir, de la toucher, de croiser son regard mais le désespoir a vite remplacé ce sentiment de certitude. Aziyadé demeurait introuvable. Il me fallait redécouvrir son sourire. Hélas, il s'était éteint, n'attendant point mon retour tardif. Car Aziyadé était morte ! Je ne trouvais que sa tombe.

Ce fut pour moi une journée inoubliable. Je lui parlai du fond de mon cœur mais pouvait-elle m'entendre ? Après la désillusion causée par cette découverte j'aurais voulu me recueillir dans cette ville où des instants inoubliables, comme marqués au fer rouge, avaient été vécus. Pourquoi ne suis-je pas revenu plus tôt, j'aurais peut-être pu revoir ses yeux qui avaient l'éclat des étoiles ? Mais je ne crois ni aux miracles ni à la malchance. C'était mon destin, voilà tout.

Maintenant, je revois son visage. Ses yeux un peu étirés et noirs lui donnaient un air grave et légèrement triste que son sourire effaçait aussitôt. Sur le bateau, j'avais relu une dernière fois les lettres que l'on s'était écrites et commencé à rêver de ces instants fabuleux. Dès lors, le regret de n'être pas rentré plus tôt me brûlait l'esprit. Je retournais entre mes doigts l'amulette qu'elle m'avait offerte, je la touchais encore et encore, ce seul symbole de mes souvenirs. Je me rappelais son sourire en touchant ce talisman d'orient. Je me rappelais la nuit où elle l'avait attaché à mon cou avec ses belles mains. Et maintenant, dans ce bateau de retour, je regarde cet endroit miraculeux qui me déchire le cœur.

J'aurais emmené Aziyadé avec moi à travers le monde. Au lieu de cela, je n'emporte qu'une stèle volée misérablement. Je n'ai pas pu lutter contre cet étrange et soudain désir. Je l'ai remplacée par une copie absolument identique. Cette pierre tombale, je la poserai chez moi, en France. Je me recueillerai auprès d'elle lorsque les souvenirs et la douleur engendrés par l'absence seront trop cruels. Alors, je retire l'amulette autour de mon cou, la jette dans les abîmes de la mer et repars pour mon pays. Même si cette petite fille n'est plus en vie, je suis sûr que, de là-haut, son âme veille en paix. Avant, l'amour, pour moi, signifiait être heureux. Aujourd'hui, c'est la tristesse, les yeux pleins de larmes et un cœur brisé.

Tous les destins s'effacent comme le sillon de mon navire. Quelques-uns sombrent dans l'oubli le plus profond, comme ensevelis par ces eaux tumultueuses aux reflets argentés. Le vent semble vouloir me chasser du Bosphore. Il souffle avec une douce vigueur dans nos voiles. Je suis habillé en turc. Peut-être est-ce mon vêtement imposteur que la bourrasque veut arracher et rendre à sa terre natale ? Ô vent, laisse-moi cette dernière consolation d'être lié à Stamboul !

Désormais, tout est fini. Mes rêves sont anéantis et mon délai s'est écoulé. Il s'est écoulé aussi vite que ce sable que j'ai cueilli au pied de sa tombe, dans mon humble et pieux recueillement et que j'ai clos dans un sablier.

Le bateau s'éloigne. La ville devient de plus en plus petite, les prières des mosquées de plus en plus lointaines. Et les vagues frappant le navire semblent murmurer son prénom : « Aziyadé ».

La classe de 1eS

Mes muses des Désenchantées

Je reçus un jour une lettre énigmatique émanant d'une mystérieuse admiratrice qui désirait faire ma connaissance et me donnait rendez-vous dans un petit parc. Quelque peu méfiant, je ne pus cependant résister à l'envie de me rendre au lieu de la rencontre. Là, quelle ne fut pas ma surprise lorsque sortirent d'un luxueux attelage trois femmes voilées de noir de la tête aux pieds, le visage camouflé sous une épaisse voilette. Nous fîmes donc connaissance, elles se nommaient Leyla, Zennour et Nouriyé, la perfection de leur Français accrut encore mon étonnement. Elles m'assaillaient de questions sur mon oeuvre et pouffaient de temps en temps en fonction de mes réponses. Leur intérêt me toucha tant il semblait sincère. Et le fait qu'elles refusent de dévoiler leur visage enflamma mon imagination. Si bien que nous convînmes d'un second rendez-vous.

Il eut lieu dans le quartier d'Eyoub. Mes mystérieuses interlocutrices me reçurent dans une vieille demeure orientale, un kiosque en bois dans une rue hors du temps, comme je les affectionne particulièrement. Et le troisième rendez-vous fut pris. C'est ainsi qu'une année durant, nous nous rencontrâmes régulièrement, dans le plus grand secret. Plus le temps passait, plus je me passionnais pour leurs récits. Car au fil de nos entrevues, ces trois fantômes s'étaient transformés en trois voix. Elles ne cessaient d'évoquer la monotonie de leur vie dans le harem, leur absence de liberté, la privation de l'amour exclusif d'un homme. Leurs confidences me bouleversaient. « N'exagérez-vous pas ? » m'arrivait-il souvent de leur demander quand elles me parlaient. Peu à peu, les révélations qu'elles me faisaient sur leur vie dans le harem s'imposèrent à mon imagination et occupèrent mon esprit à chaque heure du jour et de la nuit. Alors, cédant à leur insistance, j'acquis la conviction que je devais leur servir de porte-parole. Car leurs témoignages se faisaient de plus en plus pathétiques. Je me sentais investi d'une mission. Elles me considéraient comme leur sauveur, celui qui pourrait utiliser sa notoriété pour aider à l'émancipation des femmes turques cloîtrées dans les harems. Ce fut ainsi que virent le jour Les Désenchantées.

Et bien que, redoutant de trahir les secrets de mes amies, j'aie écrit à l'époque, dans l'avant-propos du livre, que l'histoire en était « entièrement imaginée », je me devais aujourd'hui de rendre hommage à mes muses.

Les classes de 1eL-ES

VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES
Cavale dans la résidence d'été de l'Ambassadeur !

10 Avril 1878



A Thérapia, petit port en amont d'Istanbul, les yalis de bois se mirent dans les eaux d'une baie sereine, au cœur d'un admirable écrin de forêts. Le hasard de mes promenades rêveuses au bord du Bosphore m'a transformé hier en témoin involontaire d'une course-poursuite qui troubla la sérénité des lieux.

Je marchais le long du détroit, non loin de la résidence d'été de notre Ambassadeur, quand résonnèrent des cris et des exclamations mystérieuses pour un étranger comme moi, fraîchement débarqué du Gladiateur. À peine eus-je le temps de me retourner qu'on me heurta. Etourdi par le choc, je ne compris pas d'abord ce qui arrivait. Une silhouette plus devinée que vue filait devant moi. Bientôt, accourut un soldat du nizam. Transpirant à grosses gouttes, le visage aussi rouge que le fès qu'il retenait d'une main, le regard affolé, il me criait en tendant le doigt vers le fuyard : « Adameu dourdouroune, adameu dourdouroune ! »

J'accueillis ces mots avec la profonde indifférence de l'incompréhension. Il hurla de plus belle : « Adameu dourdouroune ! », puis disparut à la poursuite du fugitif. Piqué de curiosité, je me mis moi aussi à courir à petites foulées derrière eux. Heureusement pour moi, la fatigue ralentissait leur allure.

Tout à coup, le poursuivi changea brusquement de direction, et, méprisant les usages diplomatiques, sauta prestement au-dessus de la grille qui ceinture la résidence de l'ambassadeur. Après quelques tractations avec le garde surpris dans son sommeil à la porte, le militaire s'engouffra aussi dans la résidence, qui trône au milieu d'un parc pourtant placé sous la souveraineté française par firman de Selim III. L'affaire commençait à m'inquiéter. Si le représentant de la République devait encore loger à Péra, vu la fraîcheur du printemps stambouliote, le personnel de service pouvait être déjà occupé à tailler ses plants de tulipes et de roses.

Je pris donc la ferme décision d'attendre et d'observer. Assis sur l'herbe du chemin, je fixai d'un œil l'admirable panorama du Bosphore et de l'autre les allées et venues du jardin. Du temps passa. Le vent marin me faisait froid au dos. Deux autres Turcs en uniforme arrivèrent, parlant d'une voix rapide et saccadée, anxieuse, puis disparurent sous la ramure. Plus tard sortirent, apeurés, se tenant par la main, une femme en fichu dont la solide constitution évoquait une franche paysanne normande, accompagnée d'un grand échalas en bleu de travail et d'un enfant hagard. Un des Turcs leur emboîta le pas, apparemment pour chercher du renfort car il revint à vive allure, accompagné de trois collègues

Commença alors un incessant manège d'entrées, de sorties ; on criait dans les sous-bois ; on s'interpellait ; on entendait des bâtons battre les fourrés ; un écureuil bondit hors du parc et manqua tomber dans la mer. Toute cette agitation n'avait pour égale que mon impassibilité de sage oriental.

Au coucher du soleil enfin ressortit le coureur qui m'avait si peu délicatement heurté en début d'après-midi, les cheveux et le corps tout trempés, grelottant au vent. J'étais vengé. Deux gaillards ottomans le ceinturaient sans ménagement.

Je n'avais rien compris à tout cela, mais ce tourbillon, mais cette panique m'avaient distrait. Ils m'offraient une plaisante image de notre existence. Ne s'épuise-t-elle pas dans la poursuite brouillonne de buts futiles, obscurs pour nos semblables ?

Je m'apprêtais à quitter le lieu quand vint à passer un cicérone providentiel, en la personne du secrétaire de l'ambassadeur, M. Dupuy. Je me précipitai vers ce fidèle de la langue de Molière, avide de connaître le fin mot de l'histoire.

Le fugitif venait de s'échapper de la prison ; il était recherché depuis quelques jours dans tout Constantinople et s'était rendu coupable de la vente de liqueurs frelatées dans les tavernes grecques de Péra. Le matin même, un soldat du Sultan l'avait reconnu à Thérapia. Pour faire oublier ses forfaits passés, le malhonnête commerçant pêchait à la ligne, sport favori des ottomans, gens souvent sédentaires pratiquant le « keyif », le loisir paresseux. Mais notre homme dut ce jour-là se livrer à une activité physique soutenue ! Au terme de la course-poursuite, il avait in extremis trouvé refuge en plongeant dans la citerne du parc où il avait vainement attendu que les soldats ottomans renoncent à sa capture. Pour échapper à la noyade, il avait alors dû appeler au secours ses poursuivants qui le ramenèrent à sa prison d'origine. Ainsi, ce trafiquant d'alcool ne put être redevable à l'eau de son salut !

Alican Taylan. 4eB

VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES

Cavale dans la résidence d'été de l'Ambassadeur !

10 Avril 1878

A Thérapia, petit port en amont d'Istanbul, les yalis de bois se mirent dans les eaux d'une baie sereine, au cœur d'un admirable écrin de forêts. Le hasard de mes promenades rêveuses au bord du Bosphore m'a transformé hier en témoin involontaire d'une course-poursuite qui troubla la sérénité des lieux.

Je marchais le long du détroit, non loin de la résidence d'été de notre Ambassadeur, quand résonnèrent des cris et des exclamations mystérieuses pour un étranger comme moi, fraîchement débarqué du Gladiateur. À peine eus-je le temps de me retourner qu'on me heurta. Etourdi par le choc, je ne compris pas d'abord ce qui arrivait. Une silhouette plus devinée que vue filait devant moi. Bientôt, accourut un soldat du nizam. Transpirant à grosses gouttes, le visage aussi rouge que le fès qu'il retenait d'une main, le regard affolé, il me criait en tendant le doigt vers le fuyard : «

Adameu dourdouroune, adameu dourdouroune ! »

J'accueillis ces mots avec la profonde indifférence de l'incompréhension. Il hurla de plus belle : « Adameu dourdouroune ! », puis disparut à la poursuite du fugitif.

Piqué de curiosité, je me mis moi aussi à courir à petites foulées derrière eux.

Heureusement pour moi, la fatigue ralentissait leur allure.

Tout à coup, le poursuivi changea brusquement de direction, et, méprisant les usages diplomatiques, sauta prestement au-dessus de la grille qui ceinture la résidence de l'ambassadeur. Après quelques tractations avec le garde surpris dans son sommeil à la porte, le militaire s'engouffra aussi dans la résidence, qui trône au milieu d'un parc pourtant placé sous la souveraineté française par firman de Selim III. L'affaire commençait à m'inquiéter. Si le représentant de la République devait encore loger à Péra, vu la fraîcheur du printemps stambouliote, le personnel de service pouvait être déjà occupé à tailler ses plants de tulipes et de roses.

Je pris donc la ferme décision d'attendre et d'observer. Assis sur l'herbe du chemin, je fixai d'un œil l'admirable panorama du Bosphore et de l'autre les allées et venues du jardin. Du temps passa. Le vent marin me faisait froid au dos. Deux autres Turcs en uniforme arrivèrent, parlant d'une voix rapide et saccadée, anxieuse, puis disparurent sous la ramure. Plus tard sortirent, apeurés, se tenant par la main, une femme en fichu dont la solide constitution évoquait une franche paysanne normande, accompagnée d'un grand échalas en bleu de travail et d'un enfant hagard. Un des Turcs leur emboîta le pas, apparemment pour chercher du renfort car il revint à vive allure, accompagné de trois collègues

Commença alors un incessant manège d'entrées, de sorties ; on criait dans les sous-bois ; on s'interpellait ; on entendait des bâtons battre les fourrés ; un écureuil bondit hors du parc et manqua tomber dans la mer. Toute cette agitation n'avait pour égale que mon impassibilité de sage oriental.

Au coucher du soleil enfin ressortit le coureur qui m'avait si peu délicatement heurté en début d'après-midi, les cheveux et le corps tout trempés, grelottant au vent. J'étais vengé. Deux gaillards ottomans le ceinturaient sans ménagement.

Je n'avais rien compris à tout cela, mais ce tourbillon, mais cette panique m'avaient distrait. Ils m'offraient une plaisante image de notre existence. Ne s'épuise-t-elle pas dans la poursuite brouillonne de buts futiles, obscurs pour nos semblables ?

Je m'apprêtais à quitter le lieu quand vint à passer un cicérone providentiel, en la personne du secrétaire de l'ambassadeur, M. Dupuy. Je me précipitai vers ce fidèle de la langue de Molière, avide de connaître le fin mot de l'histoire.

Le fugitif venait de s'échapper de la prison ; il était recherché depuis quelques jours dans tout Constantinople et s'était rendu coupable de la vente de liqueurs frelatées dans les tavernes grecques de Péra. Le matin même, un soldat du Sultan l'avait reconnu à Thérapia. Pour faire oublier ses forfaits passés, le malhonnête commerçant pêchait à la ligne, sport favori des ottomans, gens souvent sédentaires pratiquant le « keyif », le loisir paresseux. Mais notre homme dut ce jour-là se livrer à une activité physique soutenue ! Au terme de la course-poursuite, il avait en extrémis trouvé refuge en plongeant dans la citerne du parc où il avait vainement attendu que les soldats ottomans renoncent à sa capture. Pour échapper à la noyade, il avait alors dû appeler au secours ses poursuivants qui le ramenèrent à sa prison d'origine. Ainsi, ce trafiquant d'alcool ne put être redevable à l'eau de son salut !

Alican Taylan. 4eB

VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES

Naufrage d'un caïque dans la Corne d'or

Il était environ deux heures du matin. L'eau reflétait la faible lueur de la lune et les vagues venaient frapper les rives avec un bruit agréable qui fait rêver. Trois pêcheurs étaient à l'ouvrage sur leur barque, tandis qu'un caïque de type pereme, c'est à dire une barque large et de petite longueur mais prenant un plus grand nombre de passagers que les autres barques, traversait la Corne d'or, appelée en turc « Halitch ». Le pereme avait ouvert ses voiles imprudemment, sûrement pour ne pas perdre de temps, alors que le vent soufflait très fort. La lune ne répandait pas beaucoup de lumière alors on n'arrivait pas à voir devant soi. Les seules choses qui guidaient le caïque étaient les magnifiques lumières de la ville de Stamboul.

Le pereme, ne voyant pas la barque des pêcheurs, la heurta violemment en la coupant en deux et il reçut un coup à la proue qui détruisit sa coque. Les deux embarcations ont coulé dans le bleu infini, engloutissant sept personnes. Par chance, l'un des pêcheurs, Kalim Karakis, âgé de 22 ans, savait nager, ce qui est très rare. Des personnes sur les quais ont vu le drame et sont venues à la rescousse des naufragés mais quand ils sont arrivés sur les lieux du drame, ils n'ont pu trouver que le pauvre Kalim, épuisé par sa lutte contre la mort, qui s'était accroché à un bout de bois et aux restes des barques.

D'après les affirmations de Kalim, les deux pêcheurs turcs Abdullah Kabaoglu et Kalim Karakis, seraient venus pour montrer à leur ami européen Christopher Littleman, comment pêcher en pleine nuit. Ils pensaient rentrer quand ils ont vu le pereme, trop tard pour pouvoir l'éviter. Abdullah serait mort sur le coup, la nuque brisée par le caïque. Kalim connaissait aussi une personne sur le pereme, un Français du nom de François Lebois.



Ce drame a causé une grande tristesse chez tous les habitants de la Corne d'Or. Jusqu'à l'aube, ils ont fait des prières pour que les pauvres morts reposent en paix dans ces eaux belles mais cruelles. On espère aussi qu'une telle tragédie ne se reproduira plus jamais.

Erol Köseoglu, 4eB

VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES

Incendie suspect à Eyoub

Mardi 16 Février 1877

Un incendie suspect s'est déclaré le matin du 14 Février, dans un quartier d'Eyoub, dans la maison d'un Français surnommé Arif par les voisins.

D'après les rumeurs, on aurait senti des odeurs de soufre et vu des flammes vertes, le locataire étant accusé de sorcelleries et de maléfices. De son côté, le locataire témoigne : « En rentrant à la maison, j'ai vu dans mon quartier cinq cents personnes et des touloumbadjis. J'ai demandé tout de suite ce qui brûlait car j'avais toujours eu un pressentiment que ma maison brûlerait : mes voisins m'ont toujours pris pour un personnage inquiétant ».

Il a ajouté sur un ton accusateur : « Et voyant l'état de la maison, j'ai pensé que c'était un incendie intentionnel ou un mauvais tour ».

En effet, à la différence des incendies habituels de Stamboul, les pompiers sont tout de suite intervenus comme s'ils étaient prévenus. Les portes étaient enfoncées, les vitres brisées, la fumée sortait par le toit. Les plus légers objets se retrouvaient partout, dérangés et salis, mais présents et intacts, car les bachi-bouzouks avaient arraché aux pillards leur butin, fait évacuer la place et dispersé la foule. Deux zaptiés en armes avaient fait faction à la porte enfoncée de la maison. Bref, toutes les forces de l'ordre étaient présentes, du jamais vu dans une incendie stambouliote !

La diligence des pompiers, l'identité mystérieuse de la victime, les rumeurs sur son compte suscitent des questions pour l'instant sans réponse: quel était le vrai mobile des incendiaires, qui étaient-ils, qui a prévenu les pompiers ?

Il est heureux en tous cas que le feu ait été éteint juste à temps, empêchant ainsi une catastrophe, comme Constantinople en a trop connue : tous les keuchks sont en effet bâtis en bois, très près les uns des autres ; il suffit d'une étincelle pour allumer les flammes et les propager dans cette ville battue par les vents.

Yaz Güvendi, 4eB

VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES

Mort pendant la construction du pont de Galata

14 avril 1879

Hier pendant la construction du pont de Galata un ouvrier, Ahmet Çirakoglu, est mort noyé des suites d'un accident.

Ahmet Çirakoglu avait trois enfants et venait de perdre il y a six mois sa femme atteinte de la rage Ce brave homme cumulait depuis les rôles de mère et de père. Il était cordonnier mais son atelier avait brûlé il n'y a pas longtemps. Un de ses amis a eu pitié de lui et l'a fait engager comme ouvrier sur la construction du pont de Galata, cet ouvrage flottant sur pontons, d'une conception véritablement unique au monde ! Mais hier vers seize heures, pendant qu'Ahmet enfonçait des clous dans le bois, il se tenait à califourchon sur une poutre en saillie. Selon des témoins, en donnant malencontreusement un coup de marteau sur son pouce, il aurait perdu l'équilibre sous l'effet de la douleur et aurait disparu dans la Corne d'Or, avant que les pompiers puissent intervenir. Il est vraiment désolant que la pratique de la natation soit si peu répandue parmi les Turcs : pas un témoin ne savait nager et n'a pu se jeter à l'eau ! Ses trois enfants, dorénavant seuls, ont été pris en charge par la voisine. Les maîtres d'œuvre britanniques du projet interviendront-ils ? On murmure que le sultan Abdul-Hamid ferait un geste pour la famille éplorée.

Céline Avci, 4eB

L'obscurité de la Corne d'or

Le 3 septembre 1876

C'était une belle nuit d'août, cette nuit du 31 août : une jolie lune dans son premier quartier, des étoiles scintillantes... Mais sur la Corne d'Or, que je regardais des hauteurs de Péra, l'éclairage brillait... par son absence. Ça et là, quelques barques promenaient leurs fanaux.

J'entendis le grondement d'un moteur. C'était l'Asaich ! Un fameux bateau à roues à aubes, construit par Maudsley en 1865, avec un moteur de 70 chevaux. Il allait tellement vite que ses vagues mouillaient les yali avoisinants. Mais comment le pilote voyait-il dans cette obscurité ? Il approcha du pont de Galata qui doit bientôt être ouvert à la circulation, au niveau du débarcadère d'Eminönü. Sous le choc, les pontons de cet extraordinaire ouvrage de génie civil glissèrent à peine sur l'eau, mais une voie d'eau se déclara dans l'Asaich qui coula peu à peu dans les profondeurs de la Corne d'Or. Fort heureusement, on ne déplore pas de victime. Les matelots en seront quittes pour un bain dans les Eaux douces d'Europe.

Ari Bahçeci, 4eB





VOLS, ACCIDENTS ET CATASTROPHES

Grande tempête à Stamboul

J'étais entré pour boire un café, me détendre un peu et penser à ce que j'allais vous raconter cette semaine, dans un café turc près de la mosquée de Bayazid. Le café était encombré par des vieillards, des vieux turbans et de vieilles barbes blanches, assis à lire leurs journaux et à parler.

Sans le vouloir j'entendais une conversation entre deux consommateurs : « Vaïe, vaïe, disaient-ils ! Un pont flottant ! On aura tout vu ! Il faut savoir. Pont ou bateau ? Quelles drôles d'idées ont ces gjaours d'Anglais ! »

Après tout ce que j'avais entendu, j'étais curieux de voir ce pont terminé ; je décidai donc d'aller voir ce célèbre ouvrage de Galata pour me rendre compte par moi-même de l'avancement de la construction. Après avoir bu mon café, je marchais tout le long du quai de Galata. La vue cachée derrière les bateaux luxueux de visiteurs étrangers était merveilleuse. Des vendeurs de simits et de madjoun, des marchands le leblébi, des chiens courants tout le long... Il y avait foule ! Telles furent les premières images de ma promenade.

La construction du pont était encore en cours. J'examinai les ouvriers ; leur costume indiquait qu'ils étaient à l'oeuvre depuis longtemps ; des habits tout déchirés, maculés de taches de peintures, des pantalons trop grands ou trop serrés...

Je restai des minutes et des minutes à contempler ce pont magnifique en construction, quand tout à coup le vent et le brouillard s'élevèrent et obscurcirent ma vision. Les nuages se regroupèrent et noircirent. Une pluie très forte balaya tout le paysage. La tempête se déchaîna ; tout les gens commencèrent à courir ; les chiens et les marchands se cachèrent sous les abris ; tout le monde quitta la place en quelques minutes. Le fracas du tonnerre était assourdissant ! Quelques pontons partirent à la dérive ; les travailleurs tombés dans la mer s'efforçaient de les retenir ou de s'y agripper pour échapper à la noyade. Le vent ne cessait de forcer. Me tenant sur pied à grand-peine, je quittai le quartier pour m'engouffrer dans un bistrot bien chaud. Je me réchauffai un peu en dégustant un café, non sans laisser le marc descendre au fond du breuvage, ce qui est indispensable vu le mode de préparation turc, puis je prêtai de nouveau l'oreille aux propos qui se tenaient autour de moi : « Vaïe, vaïe, vaïe, grommelait un des consommateurs en retournant sa tasse pour lire l'avenir, le « fal » dans sa soucoupe noircie, j'ai l'impression que toutes ces aventures techniques provoquent la colère du Ciel ! Ce pont, je vous demande un peu... ça finira mal, ça finira mal... ».

Je le laissai à ses jérémiades que j'approuvais au fond de moi : Que deviendrait Constantinople si elle ressemblait à Paris ou Londres ? Mais pour l'heure, une lumière éclatante m'attirait dehors. Le grain était parti aussi vite qu'il était venu. Pas de doute : nous étions encore au soleil de l'orient.

Seda Gazioglu, 4eB



CARNET DE BORD

Carnet de bord d'un commandant turcophile

Samedi 20 Juin 1903

A chaque fois que j'ouvre ce carnet de bord, je relis ce qui a été écrit pour les jours précédents. Chaque page se ressemble et en ce temps-là les journées semblent très longues - et les mois quasiment infinis. Ces terres renferment tant de secrets et tant de fantasmes délicieux... Mais hélas, dans ces temps où même le Vautour se porte bien, je ne me suis trouvé aucune préoccupation quotidienne : les nombreux problèmes techniques qui nous occupèrent durant de longues semaines me manquent à présent. Je passe donc mes journées sur le pont, à prendre l'air tant qu'un quelconque officier (dont je me rappelle rarement le nom) m'interpelle d'une voix timide (sans se rappeler du mien non plus) : « Commandant ! Commandant ! » pour me dire que l'ambassadeur m'invite pour le déjeuner pour la enième fois depuis que nous sommes amarrés ici, à Tarabya, sur les eaux de ma seconde patrie. Ce n'est pas que me rendre à sa demeure d'été devant laquelle nous stationnons me gêne, mais je vais commencer à croire qu'il s'ennuie ! Et lorsque je compare ma cabine à sa belle demeure de trois étages qui est un excellent exemple du génie de l'art et de l'architecture ottomane, je ne trouve aucune explication au fait qu'il se plaigne et me fasse l'éloge de celle de l'ambassadeur italien située à deux pas de la sienne. Mais il faut avouer, cette magnifique bâtisse de quatre étages a de quoi rendre jaloux : d'après ce que j'ai entendu dire, elle a été entièrement peinte et décorée au goût de l'ambassadeur qui fit amener de Venise deux des meilleurs décorateurs italiens. En parlant de Venise, je dois dire que mes journées ne sont plus totalement inintéressantes. J'ai vu il y a deux jours la fille et la femme de l'ambassadeur de France, revenant d'une promenade vers l'embouchure de la Corne d'Or : elles étaient à bord d'une simple embarcation desservie par deux rameurs, longue d'environ une dizaine de mètres et dont nom serait « caïque ». Ce moyen de transport n'avait rien de très hors du commun. Mais ce qui est intéressant, c'est le fait qu'il y aurait, d'après Mme l'ambassadrice, d'autres exemplaires de ces « caïques » qui seraient de réelles œuvres d'art laissant sans aucun intérêt la gondole vénitienne pourtant si élégante en temps normal. Je passe donc mes journées à me renseigner à leur sujet et à essayer d'en apercevoir.

Mardi 23 Juin 1903

Voilà... Avec le retour du beau temps, la plus gracieuse des embarcations qui ait jamais pu prendre le large s'est brièvement montrée à moi - telle une brindille dorée flottante sur l'eau. Dans cette somptueuse citée aux sept plaines, où il y a plus d'eau que de terre, le déplacement sur l'eau n'est d'ailleurs pas très étonnant. Aujourd'hui fut d'avantage intéressant: l'ambassadeur se révéla être, durant le déjeuner, un vrai connaisseur de caïques grâce au lien amical qu'il aurait lié avec un des plusieurs milliers de « caïdjis » : de superbes gaillards admirablement beaux et forts à la peau brunie par le soleil créant un agréable contraste avec leur large caleçon d'une blancheur éclatante et leur chemise rayée recouvrant leur torse - laissant exposés à l'air marin leurs bras musclés et leurs pieds. Les caïques que je vois passer à présent au loin de notre navire, seraient le plus agréable et le plus apprécié des divertissements ottomans. Une certaine hiérarchie existerait entre ces embarcations, selon leurs parcours et leurs utilisateurs, et il paraîtrait que - si je m'en souviens bien - le nom de ces caïques faisant le plaisir du « Pasha » et de sa famille, serait - une fois traduit - « Caïque de Sultan » bien que la famille impériale ne soit qu'un des nombreux utilisateurs de ce moyen de locomotion. En effet, les caïques transporterait toutes sortes de rois, reines, princes ou impératrices venant des quatre coins du monde, et semblent être d'après ce que j'ai pu voir, assez somptueux afin de représenter le pouvoir de la souveraineté ottomane. Maintenant qu'une possibilité de donner un sens à ce séjour s'offre à moi, une envie rongearde s'est éveillée... Je ne peux plus attendre ! Il me faut examiner ces « caïques » de plus près, même s'il me faut quitter le Vautour.

Mercredi 24 Juin 1903

Oh Ciel ! Quel bonheur ! Quelle louange d'avoir pu observer longuement ces gracieuses gondoles qui éveillèrent en moi une passion et une envie d'écrire des poèmes, voir même des chansons en me laissant bercer par la beauté de ma nouvelle muse... J'ai envie de crier au monde entier l'existence si peu connue de telles merveilles entièrement fabriquées par l'effort et l'habilité des mains turques. Vais-je donc mourir peut-être ce soir, en emportant avec moi au cimetière ce secret qui mérite d'être partagé... Qu'importe ! J'ai à présent goûté à un plaisir dont nombreux artistes continueront à vivre tout en étant privé. Mais je dois tout ceci au Pasha qui, d'après tout ce que j'ai pu entendre et apprendre par tout le peuple qui se rua au rivage pour apercevoir et saluer son empereur, serait sorti faire sa promenade de la semaine avec sa mère et quelques unes de ses femmes (dont le nombre avoisine la quinzaine au « Harem »)... Ce qui expliquerait les coups de feu tirés par les navires de guerre situés au port pour annoncer l'arrivée de la caravane de gondoles impériales, et dont je me demandais la provenance lorsque je passais mes journées dans les entrailles du Vautour... Tout ceci aurait en même temps poussé tous les autres promeneurs en caïques à modifier leur parcours et à longer le rivage. La gamme qui défila devant mes yeux était extrêmement étendue du point de vue de l'allure générale ou même du nombre de rameurs. Que ce soit une impératrice autrichienne avec ses six rameurs, un comte français avec son unique batelier ou les ducs anglais défilant à la queue ou l'un à côté de l'autre, les embarcations plus ou moins décorées ou grandes valaient la peine de se mettre à sa fenêtre et de voir passer avec leur parapluie et leur fière allure toutes ces personnalités. Mais le vrai spectacle fut le passage tout près de nous du Sultan accompagné de ses femmes, qui à mon avis, voulait conclure sa promenade en observant l'allure des ambassades étrangères résidentes sur ses terres. Que ne donnerai-je pas pour emmener avec moi à Rochefort ce caïque qui semblait fendre avec une telle élégance l'eau en deux, pour pouvoir passer mes doigts sur les planches de pin recouvertes de feuilles d'or, pour voir de plus près et me sentir intimidé par l'aigle sculpté en avant de la gondole, pour m'asseoir ne serait-ce qu'une seule fois sur le second trône du Pasha, et me laisser bercer par le mouvement des flots, m'endormant sous le plafond constitué de toutes sortes de pierres précieuses. Ah !... Que ne donnerai-je pas pour emmener avec moi un bout si précieux de cette civilisation. Or le réel plaisir fut d'avoir cru apercevoir ne serait-ce qu'un instant, Aziyadé parmi les femmes du Sultan : 26 ans se sont écoulées depuis le premier moment où je posai les yeux sur ma bien-aimée, mais tout aussi indescriptible est le frisson qui me parcourut lorsque j'aperçus ces mêmes mèches cachant les yeux noirs et profonds que possédait Aziyadé. Rien que de me remémorer cette image me déchire le cœur et suffit à me faire pleurer ! Loïn de mon amour et privé de ma vieille mère, je m'accroche à tout ce qui me reste, c'est-à-dire cette patrie que je rêve un jour de servir...

Tayfun Akin et Marie Crevits, 2eB

CARNET DE BORD
Baptême de Belkis!

Non, il ne s'agit pas de la célèbre bien-aimée du roi Salomon ! Mais de qui, me direz-vous ? De ma chatte, Reine de Saba des temps modernes, beauté blanche au cou paré d'un collier de poils noirs... La minette a été solennellement baptisée au crépuscule, en ce mois de décembre 1903, dans mes appartements du Vautour ancré en rade de Thérapya, à Constantinople.

Coquelin Cadet et sa troupe d'acteurs, qui m'avaient offert la chatte, jouèrent les officiants. Un autel à Odin, dieu de la guerre mais aussi de la magie, de la science,



du poème et du rêve, avait été dressé, pendant que la néophyte attendait, lovée dans son panier. Puis, aux accords de la symphonie de Romberg apparut le grand prêtre Coquelin, qui la tint sur les fonts baptismaux, sans l'ondoyer toutefois. Et quand elle eut, d'un miaulement, renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, le pontife invoqua le dieu farouche et baptisa la chatte du nom de sa célèbre marraine, Belkis, « La Blanche ».

Cette innocente cérémonie ne fut pas au goût de tous. La fête, pourtant rapportée comme un « événement mondain » par le journal Stamboul, devint « profanation » et « insulte au culte chrétien » sous la plume des rédacteurs du Figaro. « Les enfants des mineurs en grève ont faim et M. Pierre Loti dépense six mille francs pour baptiser sa chatte » ont calomnié les chroniqueurs de L'Œuvre. Et bien, Messieurs les redresseurs de tort, sachez que ma soirée, bien ordinaire en vérité, n'entraîna d'autres folies somptuaires que trois filets d'anchois pour Belkis !

Ah, j'oubliais ! Le premier chaton de Belkis s'appellera Ménélek, du nom du fils que sa marraine eut avec le poète du Cantique des Cantiques. Et n'en déplaise aux grincheux, afin de lui trouver un prétendant digne du Roi des Rois, j'ai fait ce matin même imprimer pour Belkis des cartes de visite libellées en ces termes : « Madame Belkis, première chatte blanche chez M. Pierre Loti. »

La classe de 1eL

Extrait du Journal de Bord du Commandant Pierre Loti

23 Juillet 1904

7H30 : Le bateau se balance lentement au mouillage, dans ce petit port de Tarabya, un tout petit port où seulement quelques bateaux sont amarrés, pour quelques jours, parfois une nuit, puis larguent les amarres le lendemain à l'aube. Le Vautour, ce long pointu bois et or fait ma fierté, l'équipage est content d'être au mouillage après autant de temps passé en mer. Nous allons pouvoir, à tour de rôle, aller à terre pour visiter ce pays qui nous fascine tous depuis notre arrivée sur ces terres. Un vendeur de simit vient nous proposer sa marchandise, le simit est comme « le croissant turc », c'est du pain de forme ronde parsemé de graines de sésame.

15H20 : Le soleil tape sur le pont du Vautour, il fait bon sentir la chaleur de l'été et le doux vent de Tarabya. Le Bosphore, par ces temps là, est encombré de caïques, ces simples embarcations assez longues, servent au déplacement des grandes dames ou des sultans qui savourent leur promenade sans se préoccuper de grand-chose. Tantôt on en voit de très longues, où douze rameurs synchronisent leur rythme, tantôt des moins longues avec seulement deux rameurs. De très belles femmes passent à bord de ces caïques, plusieurs fois dans l'après-midi, nous offrant un spectacle agréable, comme si elles faisaient partie du paysage. Ces caïques ont un tel charme, leurs formes allongées et pointues à l'avant me séduisent. Je vais maintenant aller à terre me familiariser avec ce qui va m'entourer pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines.

24 Juillet 1904

10H00 : Tout l'équipage est affairé. Les uns préparent notre itinéraire pour les mois à venir et les autres sont partis en exploration. Le soleil commence à chauffer, le pont du Vautour est tellement brûlant qu'il est insupportable au toucher. La mer est calme et bleue, ce pays en cette saison est un véritable délice. Martin, le cuistot du bord, commence déjà à nous préparer le déjeuner et l'odeur des carottes cuites se propage dans le carré du bateau. Je découvre avec mes jumelles les terres alentours, la rive asiatique, j'admire la beauté des paysages, les couleurs de l'été, les arbres en fleurs et l'herbe verte donne un agréable coloris. Des caïques de marchandises circulent par dizaines sur le Bosphore, des marchands de tissus, d'épices, de simit et toute sorte d'autres choses. C'est un vrai commerce maritime. Les personnes qui partent en ballade en caïques pendant une bonne partie de la journée ne sont pas obligées de s'arrêter pour déjeuner, mais peuvent tout simplement faire un signe de la maison et arrêter une caïque où sont vendus du « döner », de la viande de mouton coupés en bouts fins, des « dürüm », une grande crêpe roulée avec à l'intérieur de la viande, des tomates et encore beaucoup d'autres ingrédients. De temps à autres, de somptueux bateaux à voiles passent comme emportés par le vent, et donnent une exquise impression de légèreté.

Gabrielle Adrian et Deniz Konuk, 2eB

Quand le Bosphore gèle... - Incendie à Tarabya ! - Rochefort-sur-mer

Le pont de glace entre deux continents...

Jeudi 22 janvier 1904

Je me réveillai de bon matin dans ma chambre de Pera ; j'avais laissé les fenêtres ouvertes, je le compris en sentant une brise glaciale dans mon dos ; j'ouvris les yeux, quelques tas de neige s'étaient entassés par terre sur le sol poussiéreux. J'avais oublié qu'il neigeait depuis une semaine.

Les flocons de neige tombaient doucement, poussés par le vent ; je me levai lentement, les yeux rivés vers la fenêtre, mais lorsque je la refermai, je ne pus voir l'extérieur. Une brume opaque s'était installée sur la Corne d'Or.

Quelques minutes plus tard, j'étais prêt pour embarquer à bord du Vautour, le bateau stationnaire de l'ambassade. Même la neige ne pouvait m'arrêter. Les deux jours précédents, j'avais joui du panorama sur le pont du navire. J'ouvris la porte, je crus que j'allais être renversé par le vent qui me poussa violemment contre le mur. Je fis effort pour avancer. Lorsque je sortis, tout le Halidje était couvert d'une nappe blanche et je vis alors que la Corne d'Or avait gelé, gelé !

Tout comme moi quelques passants regardaient bouche bée les Eaux douces d'Europe surmontées d'une épaisse couche de glace. D'autres gens au contraire continuaient leur travail de tous les jours, le cafedji dans son débit de boisson faisait bouillir le sahep saupoudré de cannelle dont le chaud parfum se répandait dans les narines gelées. Les clients remplissaient la petite pièce, sans tarir de paroles. Je pouvais saisir des bribes de conversation. « Allah! Allah ! », s'exclamait le cafetier.

Je bus mon sahep et continuai ma promenade.

Je me dirigeai vers Eyup. Les arbres près du cimetière étaient métamorphosés en statues de verre par les cristaux de la glace, les tombes immaculées semblaient un épais tapis blanc. Tous les bateaux, toutes les barques étaient figées dans la glace, les pêcheurs rassemblés autour du port, tremblaient de tous leurs membres. Les mosquées, elles aussi, semblaient disparaître dans ce paysage fantasmagorique. Les minarets se devinaient dans le brouillard, solitaires, comme des spectres d'un autre monde. Ce tableau immobile s'animait à peine sous les battements d'ailes des oiseaux s'efforçant d'échapper aux flocons qui tourbillonnaient gracieusement sur Constantinople.

Je décidai de me promener autour du Halidje, je n'avançais guère avec la neige. Je me rendis au mausolée isolé d'un pacha. Près de l'étoffe aux arabesques d'or, un petit garçon d'à peine dix ans tremblait assis sur une tombe. Il avait allumé un maigre feu de bois et jouait à faire fondre de la neige dans un pot. Je l'observai quelques minutes, puis continuai ma promenade, le petit garçon, lui aussi, se leva et disparut dans le brouillard fantastique....à suivre

Yvonne Vingras et Zeynep Özdemir. 4eB



QUAND LE BOSPHORE GELE

Le pont de glace entre deux continents...suite

...Le vent soufflait de plus en plus fort, mais ne pouvait m'arrêter je voulais voir le Bosphore! J'en rêvais ! Le gel commença en début d'après-midi. Tout d'abord je n'y fis pas attention mais peu à peu, je sentis des brûlures sur mon visage. Aussi cherchai-je un endroit pour attendre que le temps se calme.

A la table d'un bozadji, je m'assis devant une fenêtre, un sahep bien chaud dans les mains. Je tendais l'oreille aux conversations, un jeune homme qui disparaissait sous son chapeau parlait d'une voix sonore « Soghok Ruslardan geliyoo ! ». Ce qui signifiait que la neige venait de Sibérie.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme d'une trentaine d'années et à une femme flottant dans une épaisse robe rouge ! Seules les rigueurs permettaient cette entorse aux usages de l'Islam. En temps habituel, jamais une hanoume n'aurait ainsi franchi la porte d'un lieu public. L'homme était très content, en revanche la femme semblait très énervée.

« Oh! Mustafa Bey, comment te portes tu ?

- A merveille, Orhan, le Bosphore est merveilleux.

- Alors, raconte. Avec mes rhumatismes, ce n'est pas moi qui sortirai.

- Le Bosphore est complètement gelé, on peut passer d'une rive à l'autre... Tu te rends compte ! Je n'ai jamais vu ça. Tout le monde essaie de s'y promener sans glisser. Les sahepchi et les Bozatzis vendent leurs boissons. Les oiseaux cherchent de la nourriture. Ça n'a jamais eu lieu à Constantinople. C'est magnifique !

- C'est vrai ? Mais mon cher Mustafa Bey pourquoi ta femme semble-t-elle si énervée...

- Ah ! Laisse ! Ce sont ses caprices habituels !

- Tu dis cela, Mustafa, car tu n'es pas une femme ! Ce n'est pas toi qui fais tout le ménage et le repas... les tuyauteries ont explosé à cause de la glace et maintenant pour se laver et pour boire de l'eau, il faudrait que je fasse fondre de la neige. A la maison, la cheminée est bouchée. On ne peut pas se chauffer. Il faut manger froid ! C'est pour cela que nous voici pour nous mettre bien au chaud et boire quelque

chose de revigorant. Ah ! Nedime ! Arrête tes caprices et n'énerve pas mes amis... Après avoir entendu, j'eus une pensée de tristesse pour tous les malades et les malheureux qui devaient subir les rigueurs du froid dans les quartiers misérables de Constantinople, mourir peut-être. ...Une heure plus tard je me levai et je me dirigeai vers le Bosphore... Je posai mon pied sur la mer gelée. Mon cœur battait la chamade ! J'étais ensorcelé par le spectacle. Je marchai jusqu'au milieu, comme en un désert plat et glacé. Il faisait de plus en plus froid, le vent se levait ! Je n'étais plus en Europe, plus en Asie, plus à Constantinople, entre vie et silence, au milieu d'une banquise soudaine, bloc de mystère et de merveilles.
Yvonne Vingras et Zeynep Özdemir. 4eB

QUAND LE BOSPHORE GELE Dimanche 18 Janvier 1904

Aujourd'hui, c'est une journée de Janvier. Il fait mauvais. Depuis trois jours, il neige sur Stamboul et le soleil commence à me manquer. Dans cette belle ville, adorable parfois, j'ai l'impression d'avoir oublié les chauds rayons de l'été. L'aspect multicolore et cosmopolite de la ville est remplacé par une couverture blanche. J'étais pourtant heureux de revenir à Stamboul, de la Mer Noire où j'avais été envoyé par le consul de France en Turquie dans le but d'évaluer la force de l'armée Russe. En quelque sorte, notre bateau, le Vautour avait servi de bateau espion. A notre retour, Istanbul était devenue un champ de coton froid... Très froid. Nous ne constatâmes aucun signe de vie : ni les fameux chiens errants de Stamboul, ni les femmes avec des entaris, ni les marchands arméniens et grecs, ni les Arabes et les Persans en étoffes de soie multicolores n'étaient présents dans les rues et les ruelles de la ville blanche.

Soudain, nous entendîmes un grand bruit, c'était un morceau de glace qui se détachait d'un immense bloc sur le Bosphore. L'EAU ETAIT GELEE. Nous ne pûmes nous avancer dans l'eau gelée. L'eau bleue était maintenant grise. Je regardais le ciel, la neige continuait à tomber comme si elle se moquait de nous. C'était la première fois que je voyais un tel hiver sur la capitale de l'Empire Ottoman. Un de mes compagnons me dit :

« On est totalement enfoncés dans la glace. On ne peut bouger.

- Accélérez au maximum !

- On a déjà essayé mais ça ne marche pas. On doit appeler de l'aide.

- Faites donc !

- Tout de suite ! » dit-il et il s'en alla vers la chambre de communication du Vautour pour envoyer un télégramme à l'Ambassade de France.

Quarante-cinq minutes plus tard, les remorques impériales vinrent à notre secours. On nous installa dans les remorques par groupes de vingt. Une demi-heure plus tard nous marchions dans la ville déserte. Le toit d'une maison près du port était enfoncé sous le poids de la neige. Sur le Bosphore, l'eau glacée fumait. Les forêts de Scutari étaient gelées. Les rues, les plaines, les toits des maisons et de la mosquée d'Eyoub et de la Sainte-Sophie, tout était blanc. Un mendiant était mort de froid sur le trottoir. Nous allâmes au consulat de France où j'informai le consul sur l'état des forces russes. Pendant quatre jours la neige continua. On déplore une cinquantaine de morts. Une bonne dizaine de maisons traditionnelles en bois se sont écroulées. Istanbul est figée pour une semaine.

Cem Çokar, Siva Kizildag et Kevin Tengizoglu, 4eB

INCENDIE A TARABYA ! Une sombre volée d'oiseaux

Ce matin là, je retrouvais mon marchand de simits préféré dans cette rue familière près du Bosphore. L'homme me rendait la monnaie lorsque j'entrevis une épaisse fumée noire qui perçait entre les nuées de brume. La rive m'était maintenant cachée. Me revint alors l'image de cette grande maison fleurie que j'avais vue tant de fois. Ainsi allait-elle disparaître dans les flammes... Tous les efforts de cette jardinière que je croisais chaque jour n'aboutiraient à rien, les oiseaux ne chanteraient plus, les murs de bois pourtant si solides ne seraient plus. Tout s'éparpillait en une volée d'oiseaux pour aller grandir le ciel déjà noir de fumée.

Je repris alors mes esprits. Je devais voir de mes yeux ce désastre. Je me mis alors à courir. Plus je me rapprochais, plus les yeux me piquaient. Le vent m'apportait déjà les cendres chaudes du yali.

Je ne distinguais plus rien. La fumée mêlée à la brume formait un mélange à la fois opaque et âcre. Des sensations me traversaient le corps. Je percevais la brume humide et froide et le souffle chaud de la fumée.

J'arrivais hors d'haleine sur le lieu du drame. Les gens accourus de toutes parts déjà se dispersaient.

Les flammes avaient fini leur travail. Des planches et des parquets, des meubles et des fauteuils ne restaient que des cendres que j'aurais voulu conserver comme celles d'une urne funéraire.

Etait-ce le chagrin ou la fumée ? Une larme glissa sur ma joue puis tomba sur le sol pour s'évaporer dans un nuage de vapeur. Suivit un long silence, bientôt remplacé



par l'appel à la prière. Etait-elle seulement adressée aux musulmans, ou venait-elle aussi pour nous consoler nous, chrétiens dans notre désespoir ?
Julie Bonnet et Thibault Crépin, 3eB

INCENDIE A TARABYA !

Drame à l'ambassade de France de Tarabya

J'étais sur le divan rouge du grand salon en train de m'obscurcir l'esprit avec ce tabac aromatisé que les autochtones appellent nargilé. La mer m'éblouissait de ses éclats dorés. Les pavillons des vaisseaux se dressaient fièrement, toujours plus hauts tels les fruits d'un arbre exotique qui cherche le soleil.

Nurullah vint me parler. C'était le secrétaire de l'ambassadeur que j'avais rencontré trois auparavant dans une fête organisée par le sultan. Il me dit que l'heure du dîner allait arriver pour que j'aie me changer.

Lors du repas, le soleil s'était couché. Assis à la droite de l'ambassadeur, je m'émerveillais devant tous ces plats ; tour à tour défilaient devant mes yeux des dolmas, des purées d'aubergines, des cacik, une profusion de mezze à la variété délicieuse. Toutes ces couleurs, toutes ces odeurs m'emplissaient l'esprit de leurs turqueries savoureuses.

Mais soudain, Osman le cuisinier arriva en courant et nous cria : « Au feu ! Au feu ! Au secours ! Tout le monde dehors ! ». La panique fut générale, on se mit à sortir en criant, les plats volèrent en tous sens. Les chaises furent renversées, tous se précipitèrent vers la porte principale et en moins de cinq minutes l'ensemble des personnes présentes était dans le parc en train d'assister à ce spectacle navrant. Nous regardions les flammes dévorer le bois de cette maison qui m'avait accueilli tant de fois...

Au matin, tout n'était plus qu'un tas de cendres fumantes au milieu duquel on distinguait le squelette en fer de la véranda. Je pris le bateau et retournai à Constantinople.

Adrien Pichot et Noyan Serim, 3eB

INCENDIE A TARABYA !

Souvenirs brûlants

C'était une de ces belles journées d'août. Le Bosphore, devant lequel j'étais assis, était calme. Je sentais les rayons du soleil pénétrer mon âme. Une légère brise soufflait de temps à autre, qui apportait une douce fraîcheur. Je contemplais ce paysage qui s'ouvrait à mes yeux, fumant le narguilé qui m'enivrait d'un parfum fruité, lorsque s'élevèrent derrière moi des cris stridents qui brisèrent le silence. Par curiosité, je me retournai et vis ce désastre : des fumées s'élevaient d'un yali qui m'étaient familier, et qui tâchaient le ciel jusqu'alors si pur.

J'observai le spectacle de cette ambassade française qui se consumait lentement en même temps que mes souvenirs. Je regardai sans savoir que faire les flammes qui avalaient fenêtre après fenêtre, porte après porte, ce merveilleux bâtiment. Combien de fois avais-je franchi ces portes ? Combien de fois avais-je admiré ce beau paysage par ces fenêtres ? Comme il est étrange qu'une partie de notre vie puisse disparaître ainsi, telle une courte éternité, en ne laissant qu'une cicatrice au plus profond de notre cœur, enfermant des souvenirs confus, perdus.

Désormais, il ne restait plus rien, que des cendres dispersées et que le vent emportait sans laisser de traces.

Sehnaz Ugur, Marie-Gabrielle Peaucelle
et Melissa Lattes, 3eB

ROCHEFORT-SUR-MER

Ma maison de Rochefort

Rochefort, 21 Mai 1909

Ce n'est peut-être qu'un moyen d'évasion, ou encore une sorte de remède pour calmer l'incessant sentiment de manque qui me ronge lorsque je repense aux horizons lointains que j'eus la chance de découvrir. Ou tout simplement l'envie de vivre dans une représentation matérielle des souvenirs que j'en garde. Envie qui m'a poussé à meubler ma maison d'une façon assez particulière.

Une fois passée la banale façade rochefortoise de ma maison rue Fleurus, le visiteur pénètre dans « mon monde ». Mon navire de pierre qui me permet de voyager tout en étant chez moi. Je passe d'un pays à un autre, selon mes humeurs : je n'ai qu'à passer par la porte. Pagode japonaise, mosquée ottomane, chambre arabe, salles médiévales, de la Renaissance, paysanne ou chinoise ; ma pièce favorite étant le salon turc.

Je vis beaucoup chez moi, notamment dans le salon turc. Ce sont des heures de calme dans ma vie. En fumant mon narguilé, je rêve d'Istanbul et des beaux yeux verts limpides de ma chère petite Aziyadé. J'aime. Une femme, un pays, tout un peuple. Je me sens si près de tout cela ici. Parfois, j'arrive à oublier où je suis, et j'ai l'impression de sentir la douce odeur des magnolias et l'air frais et salé du Bosphore. Cet air si léger, à la fraîcheur si délicieuse, à tel point que je me sens comme envahi de bien-être.

J'ai meublé ma chambre d'une manière à peu près turque, avec des coussins de soie



d'Asie et des bibelots que l'incendie de ma maison d'Eyüp m'a laissés, et cela me rappelle de loin ce petit salon tendu de satin bleu et parfumé à l'eau de rose que j'avais là-bas, au fond de la Corne d'or. La pièce est ornée de tapis soyeux, de coussins et de couvertures de Turquie. On y trouve tous les raffinements de la nonchalance orientale.

Dans cette triste petite ville de Rochefort-sur-mer, ma maison natale abrite aujourd'hui mon port d'attache entre mes nombreux voyages aux bouts du monde. Tuncay Sezer et Leyla Fisek, 2eB

ROCHEFORT-SUR-MER

La maison des mille et une nuits

Le 20 juin 1922

A la fin de la Grande Guerre, mon âge fort avancé ne me permettant plus de voyager de part et d'autre du monde, je me suis décidé à m'établir dans ma splendide maison de Rochefort, où habiter est un fin plaisir, comblant mes besoins de dépaysement.

De ma magnifique demeure, j'ai choisi de ne vous faire part que de deux pièces, deux pièces qui me sont les plus chères et que j'ai respectivement baptisées « La Mosquée » et « La chambre arabe ».

« La Mosquée » est certainement ma pièce favorite par le simple fait que je l'ai érigée en l'honneur de ma seconde patrie, le pays des sultans et des palais luxuriants : la Turquie. En effet, je voue un amour considérable à ce pays. « La Mosquée » me fait voyager, rêver avec ses voûtes splendides, ses murs si colorés et son ambiance chaleureuse. Dès l'instant où je pénètre dans cette pièce, je perds toute notion temporelle, me laissant envoûter par le charme des tapis turcs, recouvrant le sol et dont la simple caresse sur la plante de mes pieds me transporte dans un monde de plaisir. Après avoir méticuleusement préparé mon narguilé, je m'étends, tel un sultan, sur le divan si confortable recouvert de coussins de velours, admirant « La Mosquée » dans toute sa splendeur, son minaret et son mihrab, me remémorant la merveilleuse Constantinople, les dîners fastueux organisés par le sultan et le somptueux port de Tarabya. Le timbre oriental de cette pièce est si attrayant et charmant qu'on penserait que l'Orient lui-même, chargé de tout son exotisme, est venu s'y installer.

A peine sorti de « La Mosquée », une odeur subtile vient toujours avec le même plaisir, me chatouiller les narines. Je me laisse emporter, en la suivant, comme si cette odeur me guidait à travers les recoins de ma maison. Bien que sachant où je vais aboutir, je continue à la suivre, et j'arrive enfin à la source de ce plaisir, j'ouvre la porte, et me voici envoûté par l'odeur d'encens si exquise, qui règne constamment sur l'atmosphère de « la chambre arabe ». Le décor de cette chambre est un de mes préférées à cause de sa richesse, je me suis effectivement bien appliqué à retranscrire le mieux possible la beauté intérieure des maisons au Maroc, qui était une de mes destinations favorites. Les somptueuses arabesques viennent amplifier la beauté de cette pièce, s'alliant aux magnifiques ornements géométriques typiques de la décoration interne des maisons marocaines, m'emportent, l'instant d'un rêve, au cœur d'une civilisation prospère dont la richesse culturelle et la tolérance envers le monde extérieur est unique. Je m'allonge ensuite sur mon lit à baldaquin orientalisé, qui me permet de m'évader loin, très loin dans mes pensées, tel une gazelle vagabondant, joyeuse, dans le désert.

Les couleurs de « la chambre arabe » sont tellement accueillantes que même les rayons du Soleil entrant, certes, faiblement par les petites lamelles des fenêtres en bois, ne veulent plus ressortir... même la nuit tombée.

Amin M'Barki et Arthur Le Gouic, 2eB





Ressources

Istanbul et la Turquie sur la Toile

Le site de la Mairie d'Istanbul (Istanbul Büyükşehir Belediyesi) - (site en turc)

www.ibb.gov.tr

Le portail de la ville (site en turc et en anglais)

www.istanbul.com/

L'Office de Tourisme de Turquie

www.infoturquie.com/

Le site officiel du club de Galatasaray (site en turc et en anglais)

www.galatasaray.org/

Agence d'information européenne sur la Turquie (site en anglais)

www.info-turc.org/

Istanbul insolite. Un site qui a le mérite de proposer cartes, iconographie et visites pour un tourisme qualitatif.

www.istanbulguide.net/insolite/

Un guide de voyage en Turquie : informations pratiques et histoire du pays, ses régions et sa capitale culturelle.

www.planet-turquie-guide.com

Le Ministère de la Culture et du Tourisme. Le site officiel

www.kulturturizm.gov.tr/portal/default_fr.asp?belgeno=711

Arts, histoire, architecture

Le site du saxophoniste Ilhan Ersahin

www.ilhanersahin.com

Nublu Records et Nublu Club (site en anglais)

www.nublu.net

Le label Doublemoon (site en turc et en anglais)

www.doublemoon.com.tr/

Le site du musicien Mercan Dede (site en turc et en anglais)

www.mercandede.com/

Le site de Pozitif, informations sur les concerts et les festivals (site en turc et en anglais)

www.pozitif.info/

Collectif de photographes NAR (site en turc et en anglais)

www.narphotos.com

La librairie Özgül seule librairie turque en France (fondée en 1982)

www.librairieturque.com/

Babel Med, le site des cultures méditerranéennes, propose des dossier sur la Turquie régulièrement mis à jour.

www.babelmed.net/index.php?menu=190&lingua=fr&PHPSESSID=74fd1077aed91a421c06cfd17dbd4b11

L'Institut Français d'Etudes Anatoliennes. Une référence en matière de réflexions sur le patrimoine, l'histoire et la société turque.

www.ifea-istanbul.net/

Insecula. Des visites virtuelles du Palais de Dolmabahçe, du Palais de Topkapi mais aussi de nombreux autres lieux d'Istanbul

www.insecula.com/musee/M0212.html

Médias et Associations

Acik Radio. La radio d'Istanbul qui fait la part belle au français ... (site en turc)

www.acikradyo.com.tr/

Doga Dernegi, sauvegarde de la biodiversité turque (site en turc et en anglais)

www.dogadernegi.org

Bugday, association militant pour le réveil écologique (site en turc et en anglais)

www.bugday.org

La TRT, Radio Télévision Turque, ensemble de chaînes gouvernementales. (site en turc)

www.trt.net.tr/wwwtrt/anasayfa.aspx

CNN Turquie (site en turc)

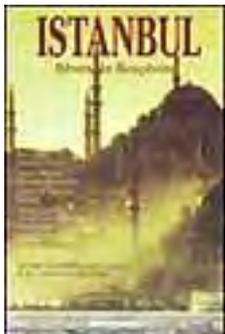
www.cnnturk.com

A ta Turquie, ou la Turquie en France. Une associatio socio-culturelle qui propose actualités, agendas et publications.

www.ataturquie.asso.fr/

Bibliographie réalisée par Valérie Gay-Aksoy
 Avec le concours de la Librairie Özgül, librairie turque de France.
 15 rue de l'Echiquier
 75010 Paris
 Tél/fax : (33) 01 42 46 56 01
www.librairieturque.com/
www.librairieturque.com

Littérature



Istanbul, rêves de Bosphore, Omnibus, Collections Villes et Lieux de Légende, 2001

Foisonnement de sensations, brassage de cultures et porte ouverte sur tous les fantasmes occidentaux, Istanbul n'a jamais cessé d'entretenir des liens littéraires d'exception avec les écrivains, étrangers ou turcs. Des textes hauts en couleur, où la narration est parfois très loin de la magie langoureuse d'un rêve oriental.

Recueil de textes classiques réunis et présentés par Timour Muhidine et Alain Quella-Villéger, avec des traductions inédites, des cartes et huit pages de photographies de Pierre Loti. Euphorie garantie.



Un Balcon sur la Méditerranée, Nedim Gürsel - Seuil, 2003

Paru en turc sous le titre de « L'Amour l'Après-Midi », ce recueil de 13 nouvelles nous emmène dans 13 villes de la Méditerranée, avec pour fil d'Ariane, le souvenir des amours anciennes du narrateur. Amours passions toujours liées à un contexte politique et en rapport avec une ville, où l'érotisme se conjugue souvent à la violence et la mort. Auteur de nouvelles, de récits, d'essais et de romans, tous traduits en français, Nedim Gürsel élabore au fil de ses œuvres une topographie symbolique inspirée par le thème de l'exil. Une voix singulière de la littérature turque contemporaine.



Aziyadé – Fantôme d'Orient, Pierre Loti - Gallimard, Collection Folio

Une œuvre incontournable d'un auteur dont la mémoire reste irrémédiablement attachée à Istanbul.

Roman quasi autobiographique, Aziyade est l'histoire d'un amour secret entre un jeune officier de marine britannique et une jeune femme turque qui n'hésite pas à quitter clandestinement le harem de son mari pour se jeter dans les bras de son bien-aimé. Lorsque celui-ci est rappelé en Angleterre, la jeune femme se laisse périr de chagrin. Edition complétée par un dossier qui apporte éclaircissements historiques et contextuels à

cette œuvre incontournable.



Paysages humains, Nazım Hikmet, trad. Münevver Andaç, Parangon 2002

Ecrite pendant les années d'emprisonnement entre 1941 et 1945, cette épopée de près de 20 000 vers est une pièce maîtresse dans l'œuvre de Nazım Hikmet, où caractère visionnaire et engagement humaniste ne se sont jamais démentis. Débordant la poésie pour prendre des allures de roman, de théâtre, et même de cinéma, Paysages humains a pour héros une galerie de centaines de personnages emportés par le train de l'histoire. Condamné pour marxisme et déchu de sa nationalité turque, Hikmet est devenu, de son vivant, un des poètes turcs les plus connus à l'Ouest et ses travaux ont été rapidement traduits dans différentes langues. Un géant de la littérature turque du XXe siècle.



Yasar Kemal – Gallimard

Difficile de ne proposer qu'un titre à cet auteur aussi prolifique. A la base de son art, le souffle de la tradition orale, combiné à une vision politique et sociale qui font de lui le Homère de la littérature turque.

Son engagement communiste le mène plutôt à une vision pessimiste mais est accompagné d'un véritable abandon de tout nationalisme : Turc d'origine kurde, il est le porte-voix toléré de cette culture (voir son cycle Salman le Solitaire).

Du roman "Le Pilier", en passant par le cycle "Memed", jusqu'à "La légende du Monde Ararat", plus de vingt romans dont l'intégralité se trouve chez Gallimard. Son dernier roman "Regarde donc l'Euphrate charrier du sang" est paru en français en 2004. A lire sans modération.



Mon nom est rouge, Orhan Pamuk - Folio 2001

Istanbul, en hiver, à la fin du XVIe siècle. Qui est le meurtrier de M. Délicat ? Ce fameux miniaturiste qui travaillait pour le Sultan à l'illustration d'un livre selon la manière italienne a été jeté au fond d'un puits.

A travers cette intrigue, Pamuk pose la question de la représentation et de la tradition picturale. Poursuivant sa réflexion sur les rapports entre fiction et réalité, littérature et histoire, Pamuk est un véritable architecte d'enquêtes existentielles où se tissent les thèmes de la disparition, du labyrinthe et de la quête d'identité. Du grand art.



Comme une blessure de sabre, Ahmet Altan – Actes Sud 2000

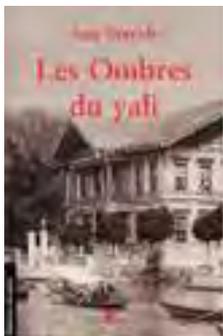
Fin XIXe siècle. Sous le règne de Abdulhamid II. C'est à cette époque que Hikmète Bey rentre de Paris où il a fait ses études, et goûté à une liberté de mœurs bien différente de l'atmosphère pesante régnant dans la capitale d'un Empire sur le déclin. Il aura la chance d'épouser la belle Mehparé Hanım, avec qui il vivra un amour sans tabous. Mais le cours de l'histoire aura raison d'eux. Un roman magnifiquement traduit.



Atlas des continents brumeux, Ihsan Oktay Anar – Actes Sud 2001

A la fin du XVIIe siècle à Constantinople, un vieil homme à l'imagination débordante rêve le monde qui l'entoure. Cartographe contemplatif, il recherche la réalité dans les songes et consigne dans un livre intitulé Atlas des continents brumeux le fruit de ses visions. Des années plus tard, son fils, à qui il a remis l'ouvrage, découvre que tout ce qu'il a vécu y est déjà inscrit.

Un monde où l'histoire et le fantastique se mêlent dans une langue très riche. A explorer.



Les ombres du Yali, Suat Dervish – Paragon 2003

Née en 1905, Suat Dervish a été très active dans le monde du journalisme et de l'édition.

Son engagement socialiste l'obligera un temps à l'exil.

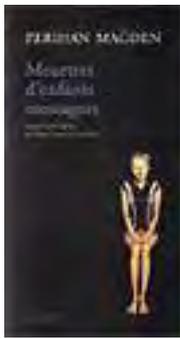
Ce roman décrit le parcours de Djelilé aux prises avec ses dilemmes et les fantômes de sa jeunesse, qui défilent dans sa mémoire et hantent la demeure familiale, à l'abandon sur les bords du Bosphore. Tirillée entre un mari conventionnel et un amant aventureux, elle trouvera dans ses souvenirs, particulièrement dans celui de sa grand-mère, une femme de tête, de cœur et de volonté, la force de choisir une vie de femme affranchie.



La ville dont la cape est rouge, Asli Erdogan – Actes Sud 2003

Récit vertigineux d'une dérive existentielle dans la ville de Rio. Özgür (Libre), une jeune étudiante istanboulite un peu trop fragile, se perd dans la violence des bidonvilles, se laisse aller aux pires excès sans la moindre précaution. Pourtant au-delà de la mort omniprésente, « ce qu'elle pourchassait dans les favelas misérables, dans les regards voilés des sans-abri, au-delà des masques de carnaval... La passion désespérée du corps pour la vie, plus vieille et plus puissante que tous les mots. »

Née en 1967, Asli Erdoğan incarne la jeune génération des prosateurs turcs : moins soumis aux problèmes nationaux, libérés du roman à thèse, ils explorent le monde et établissent imperceptiblement des parallèles entre les Suds... Un talent à suivre.



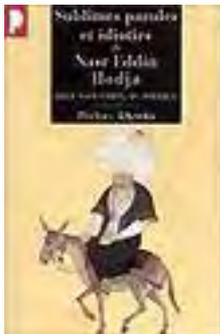
Meurtres d'enfants messagers, Perihan Magden – Actes sud 2003

Dans un univers gothique truffé de clins d'œil littéraires, cette enquête policière, peu banale, menée par une jeune fille, interroge les rapports entre science et humanité. La jeune fille se voit confier une étrange mission : on lui demande d'enquêter sur le meurtre des enfants messagers. Notre héroïne s'installe alors dans le bureau de son grand-Père défunt et commence ses recherches. A ses côtés, un sombre bouquiniste, une très belle jeune femme, des enfants et quelques autres personnages plus absurdes les uns que les autres.



Les épées de glace, Latife Tekin – Stock 1999

Une Volvo et des rêves de richesse plein la tête. Halilhane, ses frères et son ami Gogui vont s'associer pour réactiver une entreprise. Mais la conquête du monde semble un jeu interdit aux exclus. Ils ne font tout au plus que de magnifiques perdants. Porté par un certain onirisme, l'univers des romans de Latife Tekin est celui des marginaux, des laissés pour compte du grand convoi vers le progrès, qui tentent désespérément d'exister dans un monde décidé à les ignorer.



Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodja, anonyme, traduit et présenté par Jean-Louis Manoury – Phébus 1998

« Si la Turquie n'a pas accouché de philosophes, c'est que nous avons Nasr Eddin Hodja ! »

Voici réunis dans un format poche « l'œuvre complète » d'un maître de la subversion, à qui J.L. Manoury a consacré dix ans de sa vie à inventorier, traduire et classer plus de cinq cents historiettes.

Célèbre dans tout l'Islam, le légendaire Nasr Eddin Hodja chemine depuis le XIIIe siècle juché sur son âne, des Balkans à l'Ouzbékistan. En sectateur des Bektashi, il privilégie « la voie du blâme » pour se rapprocher du ciel en bravant tous les interdits... Un art consommé du paradoxe.

Economie, politique et société



Ce que veulent les Turcs (Le Monde 3) - ESJ mai 2005

100 pages de reportages conduits par les étudiants de l'Ecole de journalisme de Lille. Un hommage non voilé au grand quotidien français et son magazine de reportage qui en reprend maquette et objectivité. Ce numéro spécial mérite d'être lu en détails, comme la cartographie la plus récente de la Turquie. Vente par correspondance uniquement (contact : esj@esj-lille.fr)



L'Europe avec ou sans la Turquie, Deniz Akagül et Samih Vaner, Editions d'Organisation 2005

Spécialistes des questions politiques et économiques, les auteurs présentent les mécanismes, les enjeux et les répercussions de l'éventuelle adhésion de la Turquie à l'U.E. Ils abordent tous les angles du débat : géographie, histoire, laïcité, démocratie, droits de l'Homme, Chypre, démographie, développement économique, etc. Ils donnent ensuite tous les éléments pour imaginer l'Europe avec ou sans la Turquie. Un ouvrage indispensable pour se forger sa propre opinion.



Musulmanes et modernes : voile et civilisation en Turquie, Nilüfer Göle, La Découverte, 2003

Modernité occidentale ou islam traditionnel. Au cœur du débat, le statut de la femme. Nilüfer Göle a mené une longue enquête de terrain en Turquie qui montre comment, derrière le voile, apparaît un nouveau profil de femme musulmane : éduquée, urbanisée et revendicative.



La Turquie en marche, Jean-François Pérouse – La Martinière 2004

Les grandes mutations depuis 1980. "Ce livre s'efforce, en sortant des modes d'approche encore dominants (orientalisme, islamologie, études minoritaristes ou tiers-mondistes) de montrer concrètement combien la Turquie a changé ces deux dernières décennies et quel potentiel elle recèle. L'approche par la population, la culture, les médias et le territoire offre ainsi une autre image du pays."

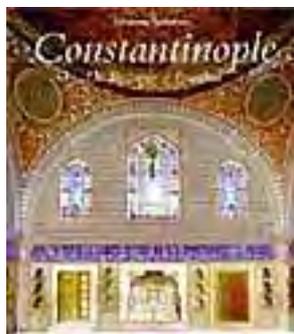
La Turquie et le développement, coordonné par Ahmet Insel – L'Harmattan 2003

Collectif coédité avec l'Université de Galatasaray

En Turquie les dépenses publiques soutiennent-elles la croissance ou sont-elles un facteur d'instabilité, notamment par gonflement du poids de la dette publique ? Y-a-t-il, dans cette économie, un lien explicite entre le taux de croissance de l'industrie et la progression de la productivité dans la manufacture ? Un faible niveau d'éducation peut-il créer une trappe de bas revenu ? Durant l'intégration européenne, faut-il d'abord libéraliser la mobilité du travail ou réaliser l'harmonisation dans la régulation des marchés de travail ?



Histoire et civilisation



Constantinople. De Byzance à Istanbul. Stéphane Yerasimos, Winnie Denker, Place des Victoires, 2005

La colonie grecque de Byzance, devenue Constantinople sous l'Empire chrétien d'Orient et Istanbul sous les Ottomans, abrita seize siècles durant les fastes de deux grands empires couvrant l'est méditerranéen des Balkans à l'Afrique du nord.

Illustré par une très belle iconographie, cet ouvrage présente et raconte l'aventure de cette civilisation dans sa continuité sur un même site et tout au long des siècles. C'est aussi en historien de l'art que l'auteur, l'un des meilleurs spécialistes de la Turquie, étudie la manière dont tous les courants alors actifs (persans, arabes, turcs et chrétiens) se synthétisèrent pour aboutir à leur apogée, au XVI^e siècle, sous Soliman le Magnifique.

Histoire des Turcs, Jean-Paul Roux, Fayard 2000

Qui étaient-ils, d'où venaient ces Turcs qui prirent Constantinople en 1453 et qui, des siècles durant, ont fait frémir l'Occident ?

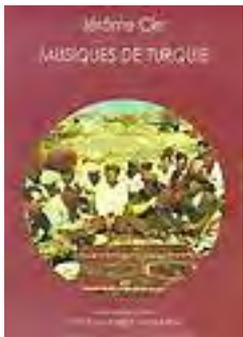
Une chevauchée de deux mille ans, de Pékin à Alger, du Pacifique à la Méditerranée, dont les héros les plus célèbres s'appellent Attila, Gengis Khan, Tamerlan, Soliman le Magnifique, Akbar le Grand Moghol, Atatürk... Un classique.



Turquie : De l'Empire ottoman à la République d'Ataturk, Thierry Zarcone, Gallimard, collection Découverte, 2005.

Vainqueur de la guerre de libération et fondateur de la République, Mustafa Kemal Pacha devient Ataturk, « Le père des Turcs ». Il impose au pays des mesures radicales pour instaurer la modernité et rompre avec le passé ottoman : principe de la laïcité, adoption de l'alphabet latin, égalité des sexes, droit de vote pour les femmes...
Un petit ouvrage richement illustré qui retrace la transformation de l'Empire ottoman en Etat-Nation moderne et éclaire la réalité de la Turquie actuelle, en quête de ses équilibres.

Voir aussi de Paul Dumont, Mustafa Kemal invente la Turquie moderne, Editions Complexe Collection Histoire, 1997



Musiques de Turquie, Jérôme Clerc, Actes Sud, Collection Musiques du Monde, 2000

Chants populaires turcs, kurdes, tsiganes et airs de danse, du Caucase à la mer Noire, chansons de bardes, anciens ou plus actuels... Jérôme Clerc propose des repères dans l'éventail très large de la musique turque, investie depuis la révolution kémaliste d'une forte charge idéologique par un Etat-nation qui se détourne de son passé ottoman.
Un ouvrage à lire et à écouter.



Le cinéma turc, sous la direction de Mehmet Basutçu, Centre Pompidou, Collection Cinéma Pluriel, 1999

« Premier ouvrage d'envergure publié hors de Turquie, ce livre donne une vue d'ensemble de la réalité culturelle turque et de sa cinématographie, relativement mal connue à l'étranger malgré son abondante production. » (Présentation de l'éditeur)

Images et tourisme



Istanbul et les Stambouliotes. Ariane Bonzon, Merlin - Ed Glénat 2004.

Presque une BD. en tout cas livre d'images et de chroniques présentées au fil d'une quinzaine de thèmes et portraits qui en disent long sur le quotidien des Stambouliotes. Du vendeur de simit au propriétaire de Yali, de la mère au foyer au pilote de tanker.



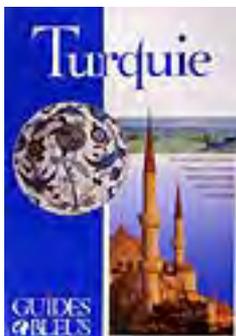
Istanbul, carnet de la Sublime Porte. Pierre Polomé, Virginie Broquet - Ed du Rouergue 2004.

Un ouvrage remarquable pour la qualité de ses illustrations. L'alliance de textes vivants qui dressent le portrait d'une ville polymorphe et de dessins aquarellés qui rappellent parfois les albums de voyage, avec collages et inclusions diverses.



Istanbul. Texte et photographies de Gil Jouanard - L'archange Minotaure 2005

Sous-titrée (SUBLIME) PORTE DE L'ORIENT (EXPRESS), une visite à contre courant de la ville, des textes impressionnistes se fondant sur l'histoire et les références culturelles. Une iconographie déroutante qui dévoile Istanbul sous la pluie et la neige.



Les Guides bleus Turquie - Ed Hachette 2004

Une bible pour tout ceux qui veulent tout savoir de l'histoire et de la culture turque. Dessins, photographies et plans sont au rendez-vous. Très didactique comme toujours.



Le grand Guide de la Turquie - Ed. Gallimard 2000

Istanbul mais aussi la Turquie pour ce volume de la bibliothèque du voyageur, riche en images et en données historiques.



Le Guide du Routard Turquie - Ed. Hachette 2005

Une présentation qui n'est plus à faire pour cet incontournable du voyage. La découverte du Bosphore y est bien orientée. On regrettera juste l'absence d'images et de plans limpides.